

514/K/77/5-78/4

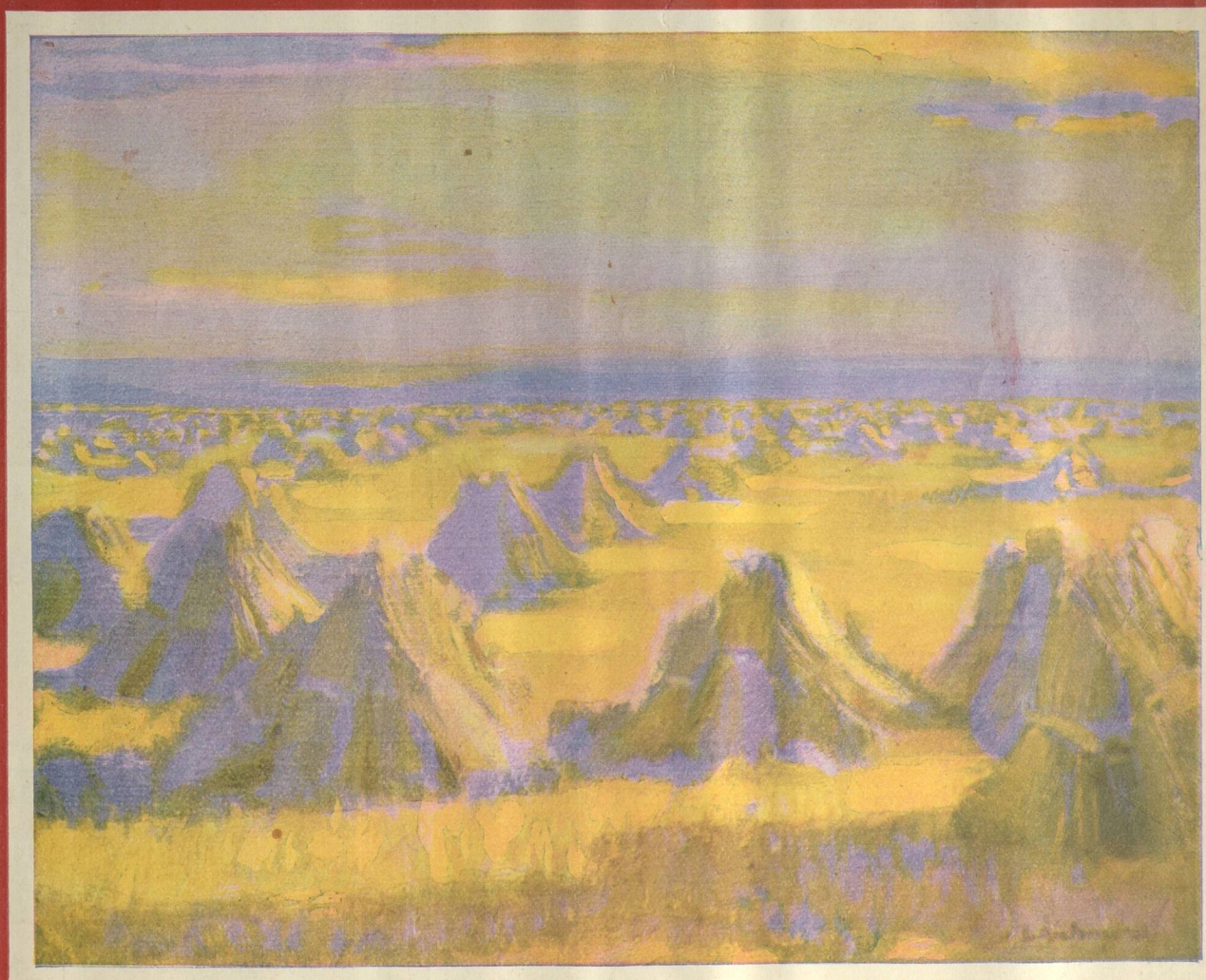
DELLY - Ma Robe Couleur du Temps

AOUT 1931

15¢

La Revue Populaire

La plus grande revue canadienne



L'OUEST CANADIEN

CLICHE C. P. R.

ART

LETTRES

SCIENCES

HISTOIRE



Tout indiqué pour l'été — Jambon "Savor-tite" Premium

DELICIEUX ! SUCCULENT ! SAIN !

La saveur bien connue du Swift's Premium est conservée tout entière au Jambon, avec ses sucs, ou jus naturels.

Ce produit, d'une présentation nouvelle, obtiendra un succès instantané — et vous saurez apprécier, comme tout le monde, sa commodité et son goût exceptionnellement délicieux.

Le Jambon "Savor-tite" Swift's Premium, dans son récipient cacheté, est cuit à point et prêt à servir, chaud ou froid.

Pour les repas des journées chaudes — les pique-niques ou le camp — l'invité inattendu — servez de ce jambon comme il sort de sa boîte — froid pour le lunch — ou tranché pour sandwiches — frit pour le déjeuner — ou réchauffé quelques minutes pour le souper.

Swift Canadian Co.
Limited



Une Grosseur et Présentation pour tous les Besoins

Gros jambon entier, pesant environ 8 livres.
Gros jambon demi-jambon (rond), pesant environ 3½ livres.
Gros jambon demi-jambon (carré), pesant environ 3½ livres.
Jambon carré épicé — grosseurs de 3 et 6 livres.
"Luncheon Meat", carré — grosseurs de 6 livres.

Jambons et Bacon Swift's Premium

Nota: Vu leur popularité, il n'y aura pas de changement dans les modèles actuels de McLaughlin-Buick Huit en Ligne de 1931.

Excellence

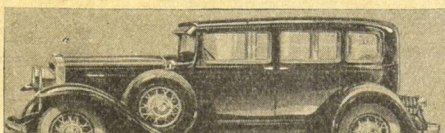
pourquoi tant de gens qui peuvent acheter les autos les plus dispendieux préfèrent le McLaughlin-Buick



LES acheteurs d'autos avertis — ceux qui ont le moyen d'acheter les plus beaux — accordent de plus en plus leur faveur au huit tel que McLaughlin-Buick le construit.

Ils donnent leur préférence au McLaughlin-Buick parce qu'il désirent les standards de qualité du McLaughlin-Buick... parce qu'ils trouvent dans ce nouveau McLaughlin-Buick une splendide combinaison de performance, de beauté et de confort. Ils savent que le nouveau McLaughlin-Buick Huit en Ligne les conduira partout où ils veulent aller, non seulement en sûreté et rapidement, mais encore en silence, avec l'aplomb d'un train, dans une atmosphère de luxe véritable.

Ces hommes et ces femmes achètent plus de nouveaux McLaughlin-Buick que de tout autre auto



de même prix ou plus cher que le McLaughlin-Buick — il en achètent plus de deux contre un des autres. Et ils se font un plaisir de faire connaître à leurs amis les avantages du Moteur Huit en Ligne, à Soupapes en Tête, du Changement de Vitesses "Synchromesh" et des Carrosseries Fisher Isolées.

Votre plus proche dépositaire vous invite à venir faire vos propres épreuves, afin de vérifier personnellement la grande excellence qui explique pourquoi tant de gens qui peuvent acheter les autos les plus dispendieux préfèrent le McLaughlin-Buick.

Les nouveaux McLaughlin-Buick Huit en Ligne, en quatre séries et quatre classes de prix, sont offerts en 22 modèles luxueux, de \$1,290 à \$2,660, à l'usine, Oshawa, Ontario, taxes en plus.

Le Huit en Ligne par **McLAUGHLIN-BUICK**

UNE VALEUR



GENERAL MOTORS

Une franche discussion

sur les mérites de la présence d'huiles végétales dans du savon comparés aux savons censés être des aides pour la beauté.

SI vous cherchez la beauté — et où donc est la femme qui ne la recherche pas — suivez les conseils d'experts en beauté professionnels. Ils ont fait les études requises pour vous aider, tout comme votre médecin quand il s'agit de votre santé.

Plus de 20,000 des plus grands spécialistes en soins de beauté, aux quatre coins du monde, sont unanimes à recommander un seul moyen d'aider la beauté. Il n'y en a pas d'autre qui saurait mériter un accord pareil. Ce qui, après tout, est bien naturel. Toujours est-il qu'ils poussent unanimement à l'emploi du Savon Palmolive. C'est là chose unique. Nul autre savon — nulle autre préparation pour les soins de beauté — ne peut revendiquer pareille distinction.

Les Savons ordinaires peuvent nuire

Les spécialistes en soins de beauté savent que la véritable différence entre les savons est révélée par leur action sur la peau. Et en conséquence, ils avertissent du danger d'employer des savons ordinaires. La fabrication de bien des savons prétendument pour le teint, est inconnue des femmes qui les emploient. Mais les experts en soins de beauté la connaissent. Voilà pourquoi tant d'entre-eux poussent à l'usage journalier du Palmolive — et du Palmolive seulement.

Par égard pour vous-même, vous en devriez connaître la raison. C'est parce que le Palmolive est fabriqué d'huiles végétales et

d'aucune autre grasse. Parce que — et voici qui est important — ces huiles végétales sont les huiles d'olive et de palme — ces mêmes huiles, qui, des générations durant, furent souveraines dans l'art des cosmétiques. Chose universellement connue.

Et lisez ceci

La mousse de ce savon, crémeuse telle une lotion, avec sa dose d'huile d'olive, pénètre profondément à l'intérieur de chaque pore imperceptible, et de chaque glande minuscule, et les nettoie des accumulations toxiques d'impuretés, poussières et souillures tout en lavant si délicatement qu'il adoucit votre teint en le nettoyant.

Ne jouez pas avec votre teint. Il est par trop précieux. Lorsque vous vous trouvez poussée à prendre un savon ordinaire, ou un savon aux prétentions séduisantes, rappelez-vous:

Le Palmolive est pur — tout comme le mot l'indique. Les huiles d'olive et de palme, et aucune autre graisse quelle qu'elle soit, servent à la fabrication du Palmolive. Sa délicate couleur provient des bonnes huiles végétales dont il est fait. Le Palmolive est naturellement sain, exactement comme le teint qu'il favorise.

Rien d'étonnant que plus de 20,000 experts soient d'accord pour pousser à l'emploi du Palmolive. Rien d'étonnant qu'ils disent que c'est la formule même de la Nature pour conserver ce teint d'écolière.



6495BF

Fabriqué
au Canada

Conservez ce teint d'écolière

La Revue Populaire

Organe de la Société des Arts et Lettres du Canada

ABONNEMENT Canada

Un an \$1.50
Six mois75

Etats-Unis

Un an \$1.75
Six mois90

Vol. 24, No 8, Montréal, Août 1931

Directeur: JEAN CHAUVIN

LA REVUE POPULAIRE est
expédiée par la poste entre le
1er et le 5 du mois.

Editeurs-Propriétaires:

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion

MONTREAL — CANADA

Tél: LANCASTER 5819

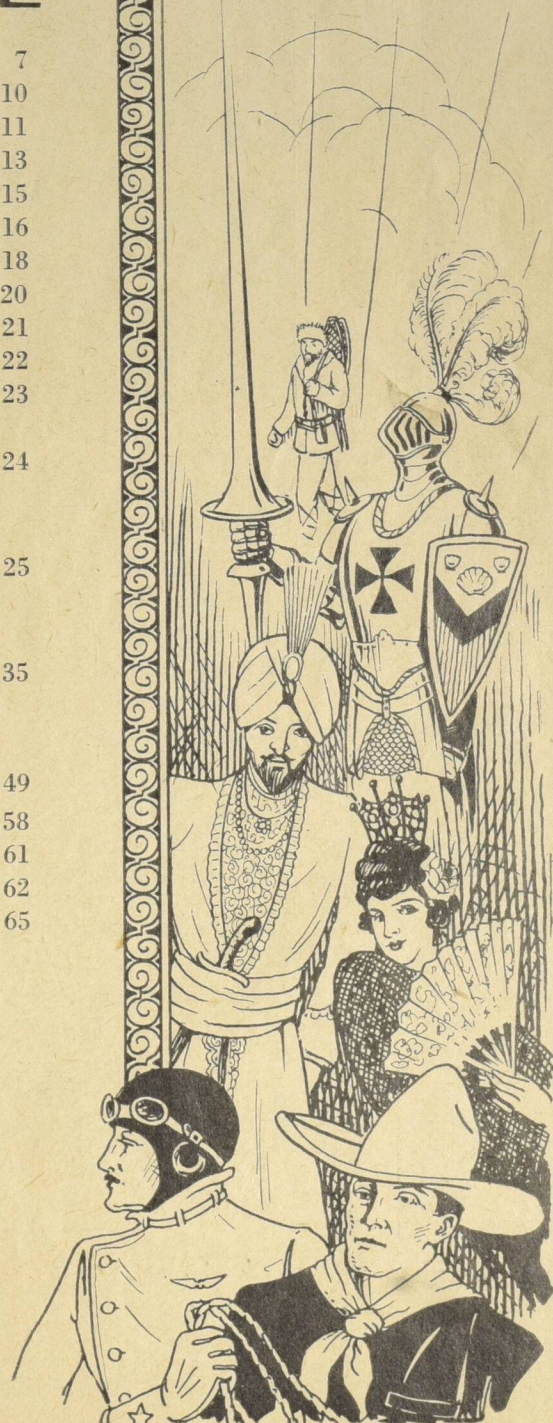
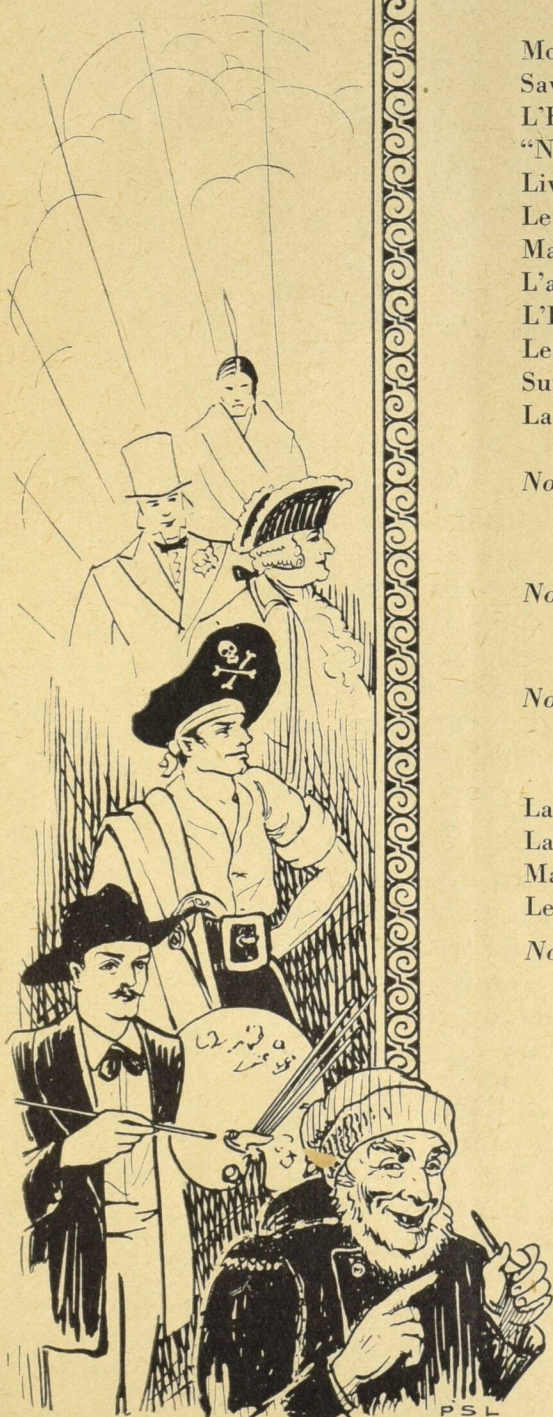
SOMMAIRE

Montréal il y a 100 ans, par Jean Chauvin	7
Saviez-vous que?	10
L'Envers du Studio	11
"Newsy" Lalonde et le Jeu de Crosse	13
Livres et Revues	15
Le Stampède de Calgary	16
Maisons de campagne	18
L'avion-fusée	20
L'Industrie de la gomme à mâcher	21
Les Arts Rustiques du Québec, par M. D.	22
Superstitions, par Roland Paré	23
La Vie Intime de Maurice Chevalier, par Henri Hamel	24
Notre grand roman d'amour inédit:	
MA ROBE COULEUR DU TEMPS par Delly (suite et fin)	25
Notre second roman complet:	
LE TREIZIEME par Jeanne France	35
Notre roman d'aventures:	
LES FEMMES ET L'ESPIONNAGE par Robert Boucard (suite et fin)	49
La Mode	58
La Chronique de Francine	61
Madame est servie	62
Le Caractère par les Prénoms	65
Notre prochain roman d'amour:	
L'HOMME SANS NOM par Marcel Idiers	

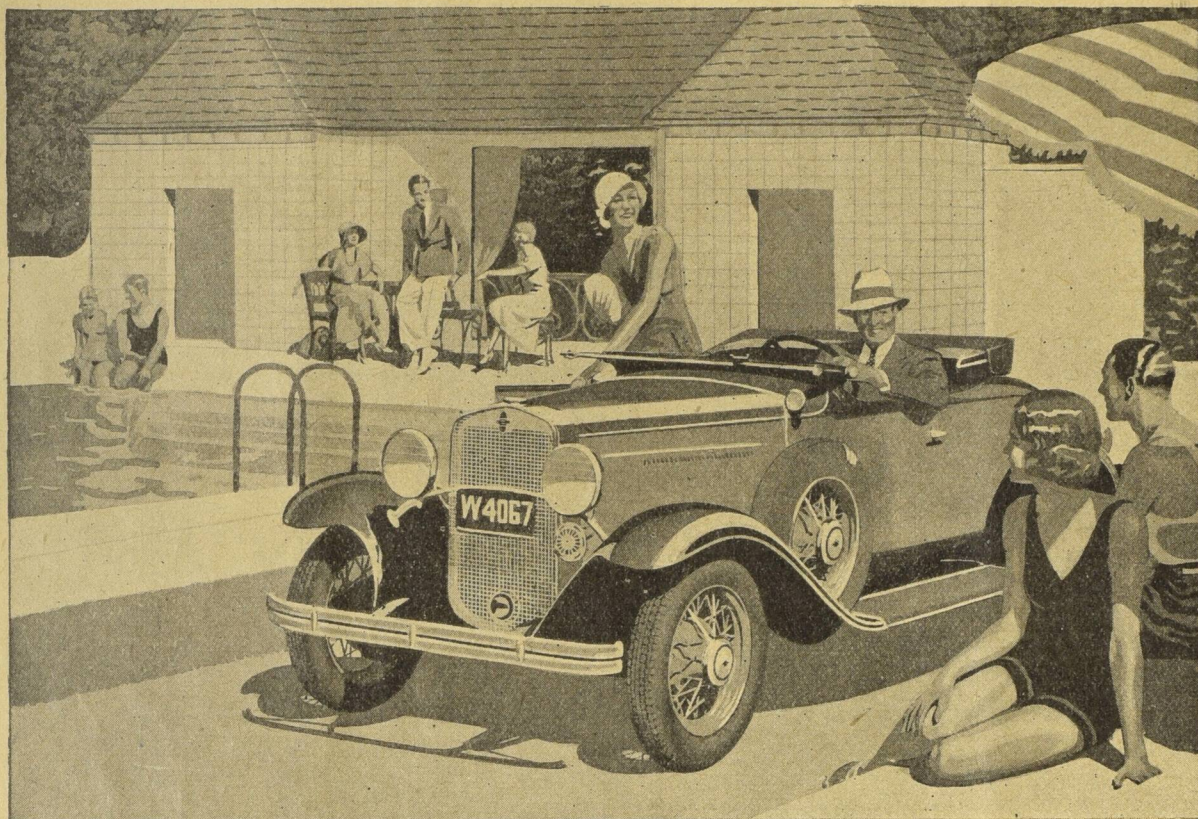
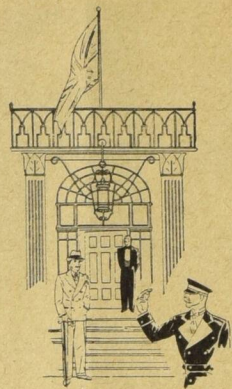
TARIF D'ANNONCES FOURNI SUR DEMANDE

Les abonnés changeant de localité sont
priés de nous donner un avis de dix jours,
au moins, et tout changement d'adresse
doit nous parvenir avec mention com-
plète de l'ancienne adresse.

Entered March 23, 1908, at the Post
Office of St. Albans, Vt., U.S.A., as
second class matter under the Act of
March 3rd, 1879.



Partout, son élégance et son style sont admirés



EST-CE que ce n'est pas une sensation satisfaisante de savoir, lorsque vous êtes au volant, que votre automobile est un sujet d'admiration? Les yeux ont cette habitude de rester posés sur le nouveau Chevrolet Six. Les gens prennent une posture particulière pour observer le Chevrolet qui passe. Les amis que vous rencontrez en ville—les voisins, dans votre rue—ont presque toujours un bon mot à lui décerner. Les lignes modernes. L'heureux choix des couleurs. Le style à la mode de la Carrosserie Fisher.

La beauté du nouveau Chevrolet n'est pourtant qu'une seule des nombreuses caractéristiques qui excitent l'admiration; il y en a des douzaines d'autres. Le con-

fort des intérieurs spacieux, des sièges larges et reposants. Le luxe du riche capitonnage et de l'attrayant placage au chrome. Les nécessités telles que le réservoir à gazoline de sûreté du Chevrolet, monté à l'arrière, loin du conducteur et des passagers. Et le grand avantage d'un souple moteur six cylindres, sur lequel on peut toujours compter, et qui ne consomme que le minimum de gazoline et d'huile.

Est-il étonnant que partout, dans la rue ou sur la route, Chevrolet soit tellement en évidence? Que tant de gens qui pourraient conduire des autos beaucoup plus dispendieux le choisissent comme l'auto qu'il faut pour la famille?

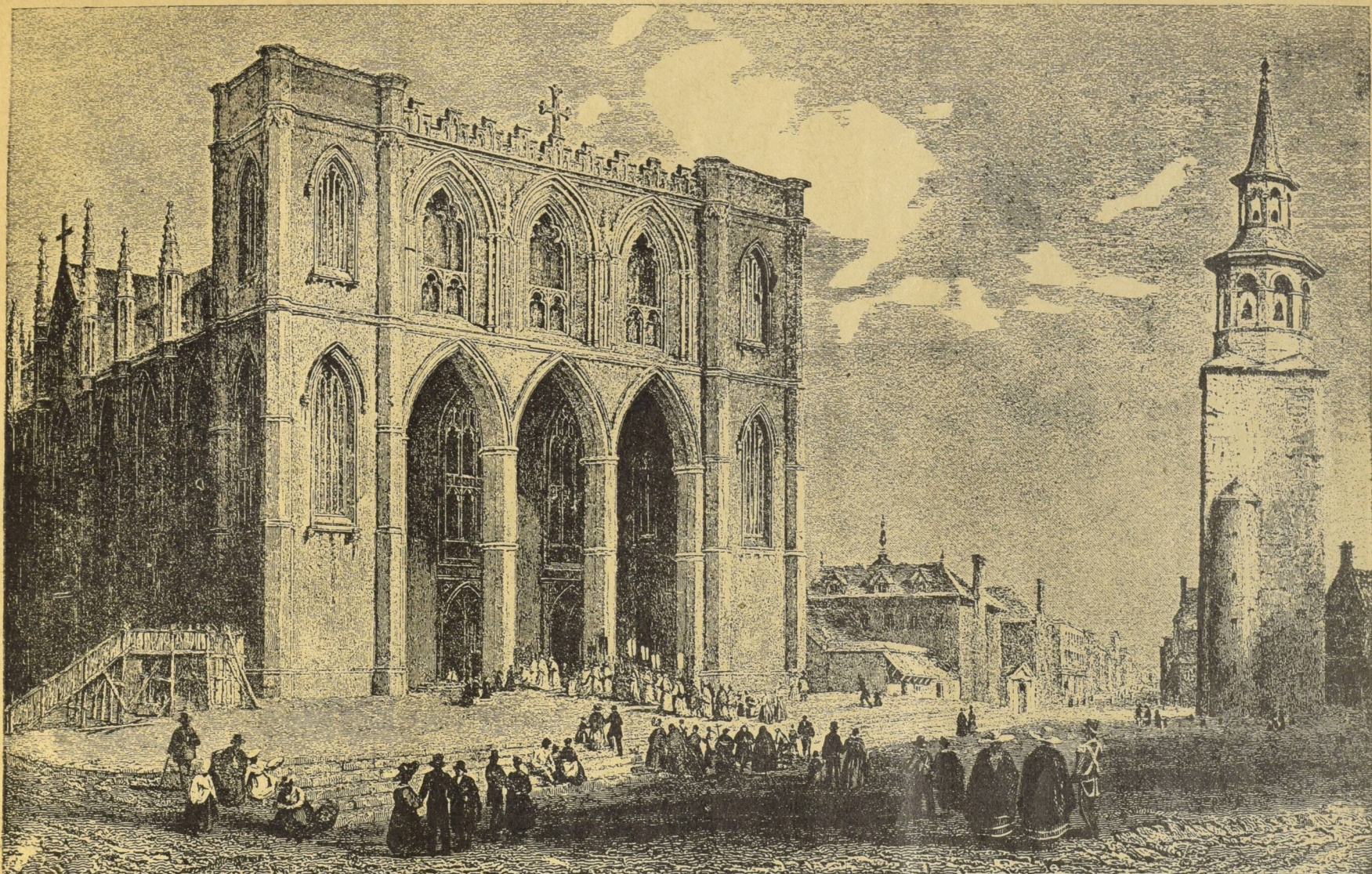
CHEVROLET SIX

UNE VALEUR



GENERAL MOTORS

Vous trouverez le nom et l'adresse de votre plus proche dépositaire à la section des annonces classées, de votre livre de téléphone, sous le titre "Autos General Motors".



La Place d'Armes, vers 1830, d'après une gravure de Bartlett.

Montréal il y a 100 Ans

Par Jean Chauvin

A la faveur de ces attendrissantes lithographies, gravures sur bois et sur acier, que des artistes anglais exécutèrent à profusion en Europe, de 1800 à 1850, après un voyage au Canada; en s'aidant aussi de ces objets anciens qu'on conserve sous verre dans les musées McCord et Ramezay, on peut, sans s'aider d'aucun livre, se faire un jeu de reconstituer le Montréal de 1830.

C'était alors une bonne petite ville provinciale vaguement arriérée, d'une distinction un peu raide et pleine de charme.

Enfin délivrée (depuis trente ans déjà) de l'étau des murs qui comprimaient autrefois les villes menacées, Montréal commençait à

respirer librement. Les bonnes gens ne s'y endorment plus le soir, au couvre-feu, pour se réveiller à l'Angelus. Les petits villages hors-les-murs se rapprochaient, maison par maison, pour se souder enfin à la ville même. Ces villages s'appelaient faubourgs: faubourgs Saint-Pierre, le plus éloigné, Saint-Laurent, Saint-Joseph, Saint-Louis, des Récollets et Québec. Les maisons montaient à l'assaut de la côte du Beaver Hall, cherchant à rejoindre, au diable vauvert, le Collège McGill et la "ferme des prêtres".

La "ligne d'horizon", vue de l'île Sainte-Hélène, aujourd'hui pareille à ces tubes noirs des graphiques industriels, n'était alors brisée que par quelques clochers d'un bleu argenté et par de petites coupoles polies par le soleil.

La ville, toute tassée encore contre le fleuve, s'allongeait de la citadelle, élevée sur une colline près

de la Place Dalhousie, à la petite rivière Saint-Pierre, non loin de la Place Royale où Champlain cultivait son jardin quarante ans avant que M. de Maisonneuve y fondât Ville-Marie. Devant la ville, comme dans un bassin de square, se promènent des trois-mâts, des bateaux à vapeur, des cageux, des barges et des canots d'écorce.

Dans les rues commerçantes d'aujourd'hui, où s'élèvent les temples du Montreal Big Business, vivait la bonne société en de solides maisons de pierre calcaire, beaux volumes géométriques aux lignes nettes et simples dont eût pu s'inspirer l'architecture moderne.

Avec des matériaux différents: fer étamé, ou fer-blanc, tôle galvanisée, pierre calcaire de l'île, on appliquait à la construction les principes mêmes de l'art moderne 1930: simplicité et logique. Beaucoup de maisons en bois, tout de

même, en dépit des ordonnances répétées des gouverneurs de Ville-Marie, mais cela encore pour obéir à la logique, les petites gens trouvant plus chaudes les maisons en bois. Mais, grâce à Dieu, on n'y voyait pas d'escaliers jetés comme des passerelles de navire aux flancs des maisons, ni de ces corniches en fer-blanc, prétentieuses et sottes, qui les enlaidissent encore davantage. En 1830, comme sous le régime français, le fer-blanc, importé de France vers 1700, et les volets de fer aux fenêtres avaient un but: protéger les maisons contre l'incendie. On n'avait pas encore la manie de la décoration pour elle-même et c'est certainement l'absence de ce préjugé de parvenus qui explique la beauté harmonieuse et reposante du vieux Montréal.

A l'intérieur des maisons et dans la rue règnent les bonnes manières. On se donne de grands coups de chapeau, avant de se tirer des coups de fusil. Car des rixes vont bientôt éclater entre patriotes et bureaucrates et l'on est

Le Musée National McCord, rue Sherbrooke ouest, sur le terrain de l'Université McGill, tient actuellement une exposition très intéressante sur le Montréal d'il y a cent ans.

C'est cette exposition, organisée par Mme F. C. Warren, conservatrice adjointe du Musée McCord, ainsi qu'une autre exposition de vieilles gravures et photos au Château de Ramezay, (Mlle Anna O'Dowd, conservatrice), qui nous suggèrent cet article.



La rue Saint-Jacques, vue de la Place d'Armes, aux environs de 1825.

bien près de vider la grande querelle du gouvernement responsable.

N'oublions pas que ces anciens ennemis ne vivaient ensemble que depuis cinquante ans, tassés comme des sardines dans une ville qu'un cabriolet traversait tout entière en un quart-d'heure...

Dans de grandes pièces, garnies de ces meubles qui font la joie des collectionneurs canadiens et la fortune des antiquaires américains, vivaient les gros négociants, les gens de profession et les hauts fonctionnaires. Aux murs, des portraits-silhouettes et peut-être aussi des portraits à l'huile exécutés par ces peintres bon vivants qui étaient logés chez les riches bourgeois le temps qu'il leur fallait pour faire la trombine de tous les membres de la famille. On devait bien y voir encore de ces estampes où les marquis tombent en ravissement devant un blanc jupon qui dépasse et, dans des cadres, des maximes édifiantes brodées sur soie et, chez tous les gens à la page, une horloge à gaine fabriquée à Montréal même par les cinq frères Twiss. Sur les tables, des tabatières, des corbeilles à ouvrage et l'album d'autographes illustré à l'aquarelle de fleurs tendres et de petits oiseaux. On joue au jacquet, on fait de l'aquarelle avec une palette grande comme le creux de la main, on brode des maximes, on illustre ses albums, on écrit de longues lettres d'amour, cousues de fautes d'orthographe mais tournées comme on ne sait

plus le faire, qu'on cachète ensuite avec un sceau en verre gravé de pensées appropriées: *I love you, Forget me not*. Le langage des timbres! On se fabrique soi-même de jolis souliers de soie ou de ces gants qu'on portait au jardin ou aux parties de campagne, le hâle étant alors de mauvais ton.

Le soir, tout le monde va se promener le long du fleuve ou admirer la campagne, du Champ de Mars. Il y a bien un théâtre, le Théâtre Royal, rue Saint-Paul, construit par John Molson, mais la saison y est courte. On danse pourtant chez soi ou à l'hôtel Rasco, ou à l'hôtel Donegani. La nuit,

le guet crie les heures et rassure les bourgeois dans leurs lits, quand il ne se fait pas rosser proprement, au coin flambant, par les voyageurs des pays d'en haut et les bûcherons en bordée. Et, le lendemain, cette petite vie sans imprévu recommence, car les derniers coureurs des bois se meurent et il n'y a plus d'Aventure en Amérique....

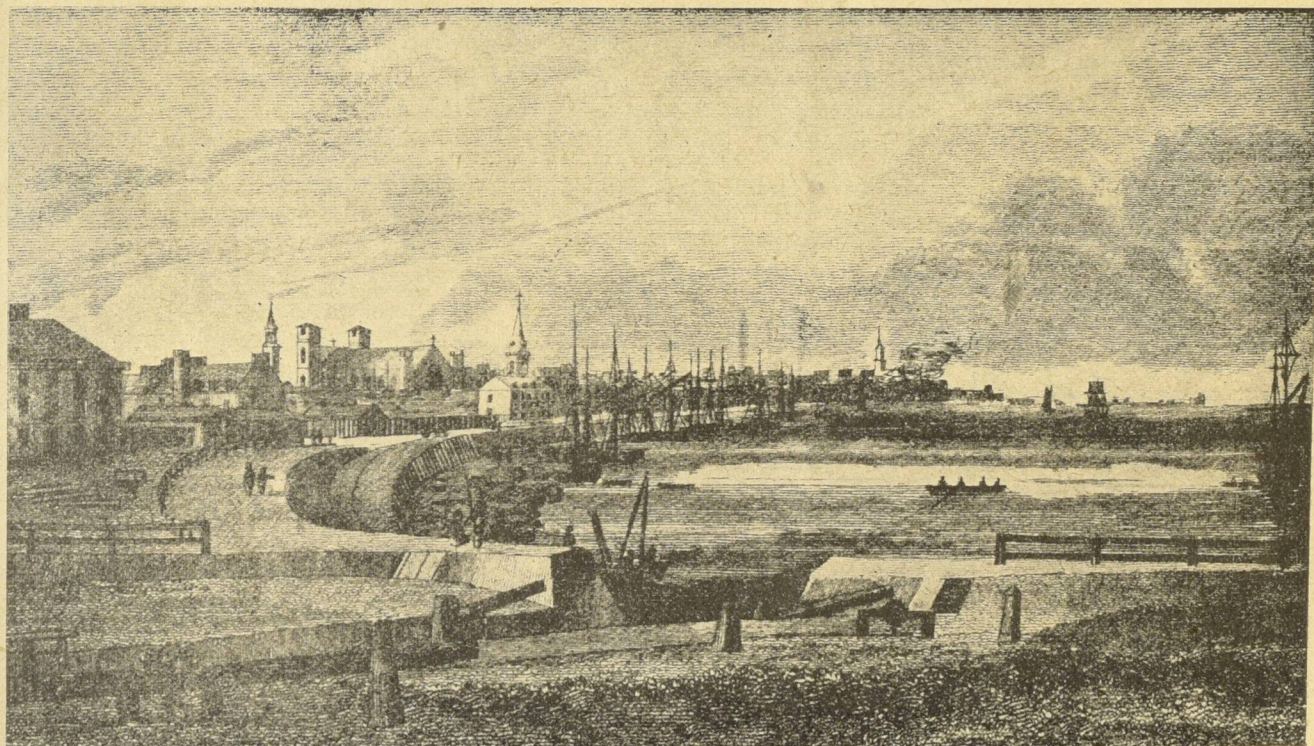
♦ ♦ ♦

A la lumière d'une lanterne magique où passent les gravures de John Murray, par exemple, on peut voir défiler tout le Montréal de ce temps. Voici la rue Notre-Dame, avec ses beaux messieurs:

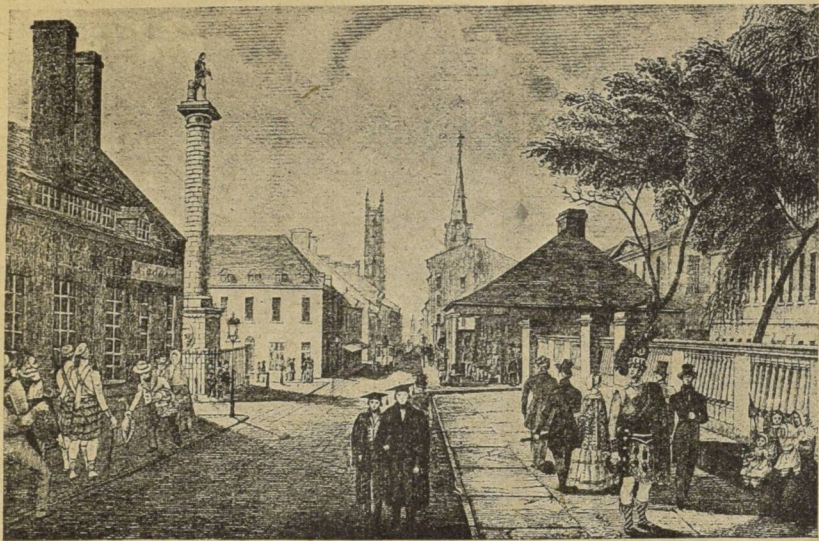
chapeau haut-de-forme en peluche, ou "Waterloo", fait comme un tromblon, stick, pantalon blanc à sous-pied, jaquette marron à boutons d'or, gilet de fantaisie signé Benaiah Gibb et collet-monté, tabatière ouvragée dans un grand mouchoir de couleurs. Des fillettes en robes à panier, comme en portent les petites héroïnes de la comtesse de Ségur, sautillent de pavé en pavé comme si elles franchissaient un ruisseau, accompagnées de mamans qui tiennent de petits parasols pointus comme des chapeaux chinois. Des officiers anglais, en "capots rouges", occupent l'étroite "banquette", laissant la chaussée aux civils. Les hommes d'alors étaient très coquets et portaient même, en hiver, des manchons en peau d'ours.

Sur la Place Jacques-Cartier, un pompier sonne de la trompette. Deux Indiennes en châle, revenues du marché où elles vendirent leur verroterie, ne le regardent même pas. Au loin, on voit s'arrondir l'abside de la première église Notre-Dame, couchée comme un gros chien au milieu de la rue. Sur le Champ de Mars, une compagnie de soldats fait mollement l'exercice, sous l'oeil d'un capitaine à cheval.

Puis voici la rue Saint-Jacques, en hiver, tellement couverte de neige que les carriages ont l'air de gravir et de descendre des courbes de montagnes russes. Sur la Place d'Armes tourne le carrousel des voitures de maître, attelées en flèche, robes de fourrure au vent. Krieghoff nous a laissé de cette place une aquarelle (qui est peut-être une gravure colorisée) exécutée aux environs de 1848. La Banque de Montréal et la nouvelle église Notre-Dame, deux pouvoirs



Le Port de Montréal en 1830.



La colonne Nelson et la rue Notre-Dame, d'après un dessin exécuté en 1830.

qui se surveillent, se dressent de chaque côté. Tout autour, formant le carré, des maisons de pierre de même hauteur dont l'une, à l'angle sud-ouest, est ornée d'une niche avec un buste. C'était une petite place tellement agréable, d'un ensemble si harmonieux, qu'après en avoir goûté le charme dans les gravures du temps, il est impossible de l'aimer aujourd'hui, maintenant que l'immeuble Aldred, notre plus récent gratte-ciel, et l'immeuble du Montreal Trust, le premier dans l'ordre chronologique, y ont jeté le désordre.

Partout, dans ce petit Montréal d'alors (35,000 habitants tout au plus) qui commence à se prendre au sérieux, les affaires marchant rondement, les petites gens mêmes ont l'air heureux, bûcherons avec leur chevalet sur le dos, habitants en "tuques" bleues et paletots en étoffe du pays, à épaulettes et capuchon, portant aussi, il va de soi, ces ceintures fléchées, faites d'une laine peignée qu'on importait d'Ecosse et qu'on tressait à la main, avec une patience comme il ne s'en fait plus. Jambes croisées, ils fument de longues pipes de terre, au coin des rues ou sur les places, en vacances sans doute. On les verra tout à l'heure à l'auberge, où ils boiront du gros rhum en tirant du poignet et écouteront les belles histoires des voyageurs de la compagnie du Nord-Ouest et des mate-lots.

♦ ♦ ♦

Jusqu'en 1900 environ, les petits événements de la vie quotidienne: incendies, processions religieuses, obsèques solennelles, réunions et rixes politiques, la première neige, la débâcle sur le fleuve, étaient racontés dans les journaux par des dessinateurs. Mais on n'a pas plus retenu le nom de ces humbles artistes qu'on ne sait celui des photographes qui enregistrent pour

la presse les incidents quotidiens, guère plus variés, d'une journée de 1930. Connaît-on mieux les gentils peintres et dessinateurs anglais, si curieux du Montréal de leur temps et si attachés à en rendre tous les aspects? Pourtant, les cartes géographiques illustrées du seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, les gravures de la même époque ont infiniment plus de charme que toutes les oeuvres du XIXe siècle, celles de Kriehoff exceptées. Il y a bien Bartlett qu'on connaît, mais c'est à peu près tout. Ce W. A. Bartlett illustra un gros ouvrage sur le Canada édité en 1841: *Canadian Scenery*. Ses dessins furent gravés en blanc et en noir et toutes les estampes de couleurs que l'on vend aujourd'hui ont été aquarellées par de patientes et habiles jeunes filles. Ces artistes venaient chercher ici la matière d'un album ou d'un livre à illustrer. Beaucoup même travaillaient de chic, en Angleterre, d'après des récits de voyageurs.

Tout cela était gravé en Europe. Comment peut-on d'ailleurs les connaître? C'est à peine si on peut déchiffrer leurs noms au bas des gravures. En voici tout de même quelques-uns:

R. Dillon, avec ses perspectives du Montréal de 1800, vu de l'île Sainte-Hélène et de la montagne; James Cockburn, peintre aux couleurs claires et fines, qui nous donne du Montréal de 1830 une idée si fantaisiste qu'il ne faudrait pas trop s'y fier; John Murray, dont les gravures sur acier sont parmi les plus connues; R. A. Sproule (1830); E. Walsh; les aquarelles de W. H. E. Napier et de Ward C. Pitfield; les peintures à l'huile, gauches et plaisantes, de Jukes (1760), de T. Womer et de William Roebuck (1830). On connaît encore Herriot, dont l'ouvrage sur l'Amérique, illustré par lui-même, date de 1807, John Lambert,

1816, et les artistes qui illustrèrent de cinq cents gravures sur bois, en 1882, le *Picturesque Canada*.

♦ ♦ ♦

Que dire de plus du Montréal de 1830?

La ville était encore si petite qu'on n'y trouvait pas un seul corbillard. Les cercueils étaient portés sur des brancards par des amis du mort. Aujourd'hui, on arrête les autos-corbillards pour excès de vitesse.... Le tourisme allait bientôt apparaître avec le *Royal William*, le premier vapeur qui fit la traversée régulière entre Québec et Londres et le chemin de fer. Des incendies continuels ravageaient la ville, rasant à la fois cent, deux cents et même mille maisons, ce qui explique le peu de vieilles choses qui nous restent. C'est la manie de tous les gens sensibles de défendre les monuments historiques contre "le pic des démolisseurs", alors que personne ne s'en soucie quand ils sont debout et qu'un incendie en fait une bouchée en quelques heures.

Comme quoi la beauté et le charme des vieilles maisons ne sont re-

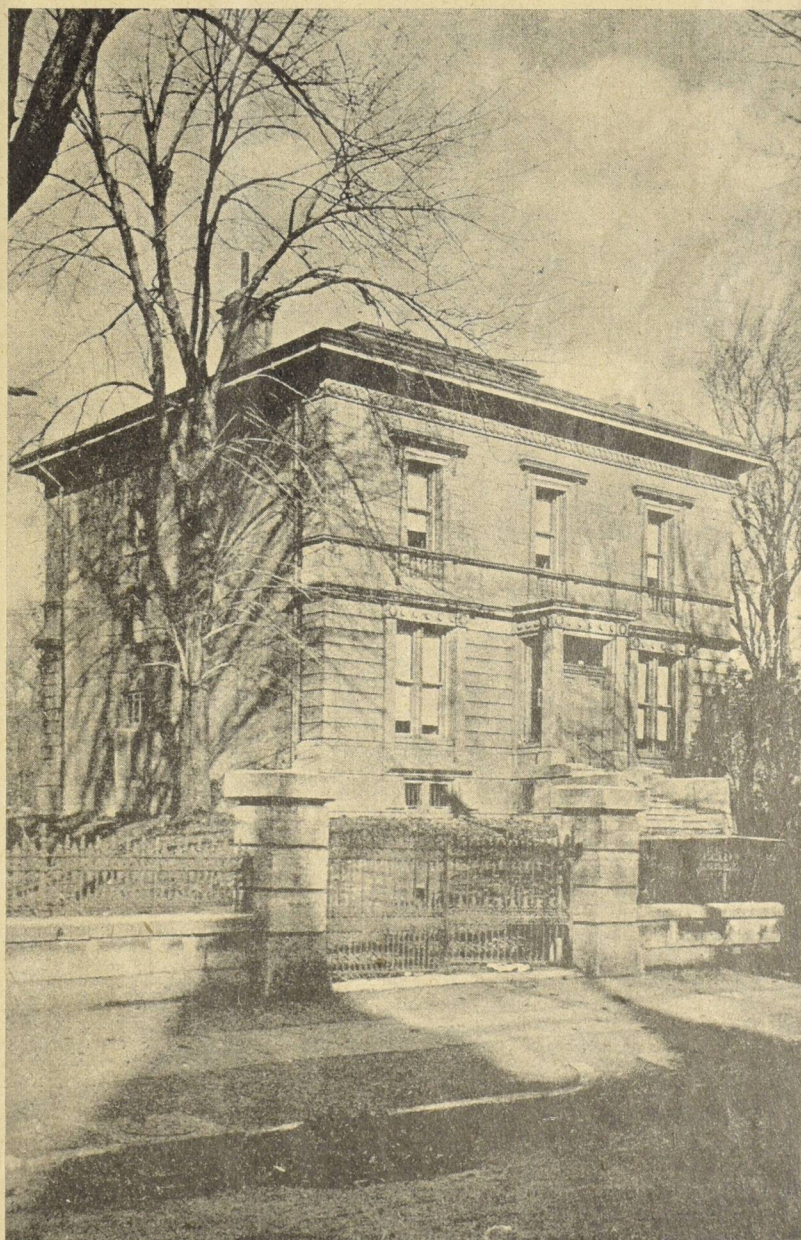
connus qu'à leur mort et que la superstition du passé est un sentiment puéril.

L'enseignement se donne à l'Université McGill, ouverte depuis une année et au Collège de Montréal, rue Saint-Paul. La ville est incorporée au moment où Toronto, ayant besoin d'un port de mer, songeait à annexer, tout simplement, au Haut-Canada l'île et la ville de Montréal.

Mais on vit venir le coup et Montréal, sauvé de Toronto, garda sa gaieté.

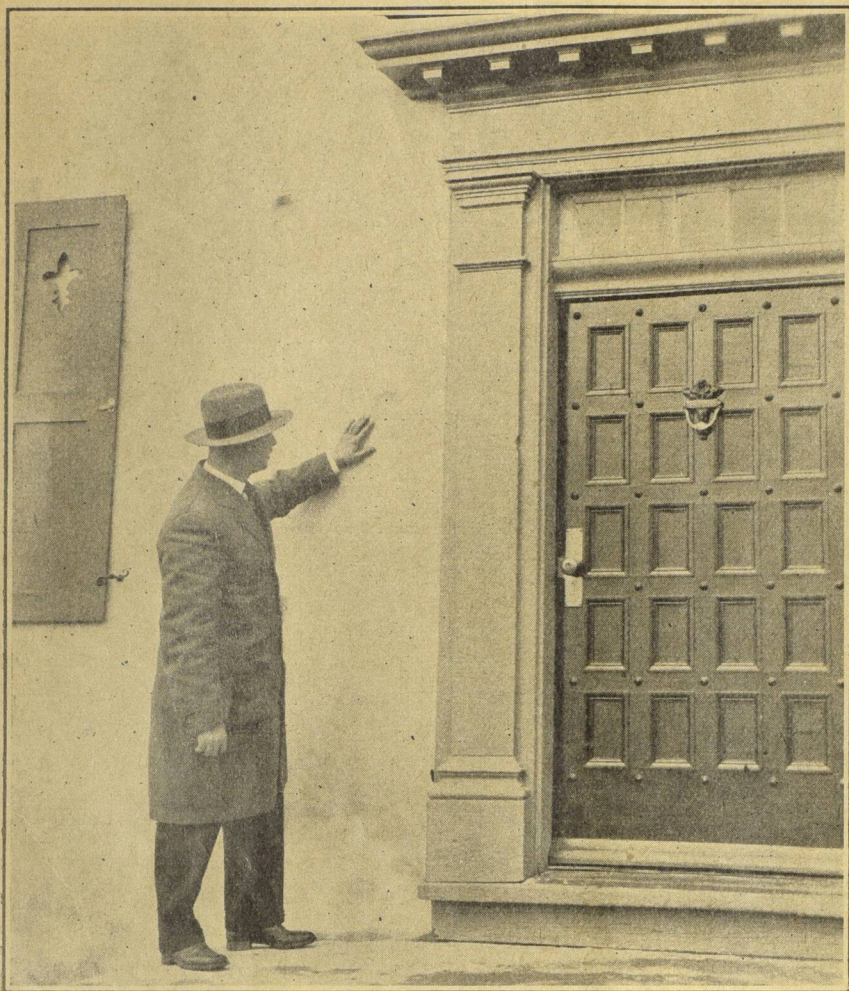
♦ ♦ ♦

Le journal le plus répandu était la *Minerve*, fondé en 1827 par A. N. Morin et cédé l'année suivante à Ludger Duvernay, fondateur de la *Société nationale de Saint-Jean-Baptiste*. Ce journal très combatif préparait avec le *Vindicator*, dirigé par Tracey, la rébellion de 1837. Le gouvernement avait beau suspendre les journaux qui le gênaient et confisquer leurs presses, il en paraissait toujours de nouveaux. Et ce qu'on ne pouvait écrire, on le disait dans les assemblées publiques.

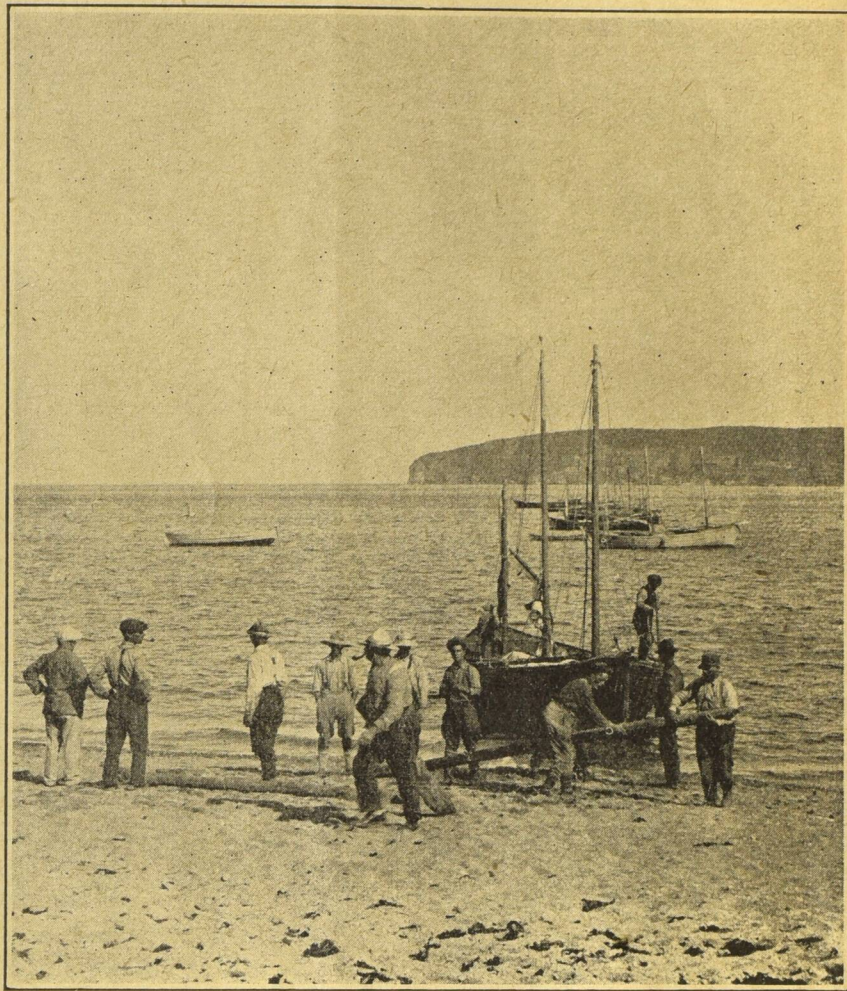


Le musée national McCord, rue Sherbrooke ouest, à Montréal.

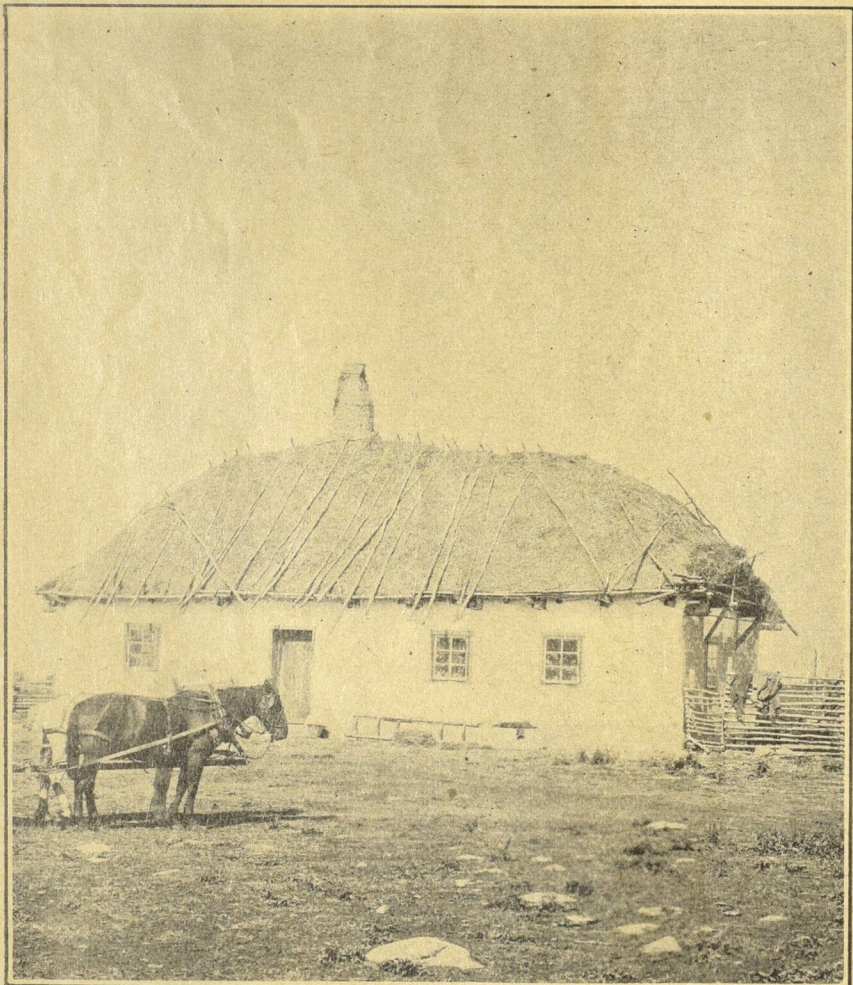
Saviez-vous que ? . . .



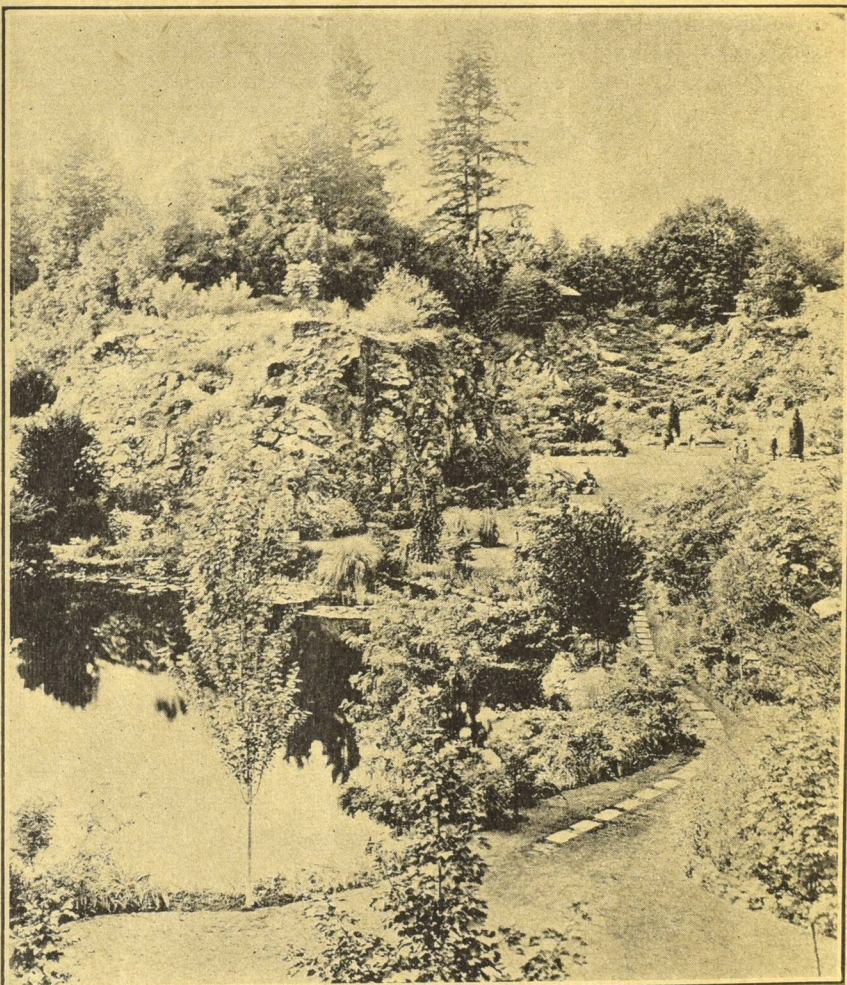
On trouve encore, sur les murs d'une maison de l'Île d'Orléans, des traces laissées par les boulets de l'amiral Phipps qui assiégea Québec en 1690. Incapable de débarquer ses troupes à Québec, l'amiral Phipps, après toutes sortes d'avaries, se replia sur l'Île d'Orléans qu'il bombarda.



Les pêcheries de la province de Québec comptent parmi les plus étendues de l'univers, et les plus fructueuses aussi bien. Elles comprennent principalement celles de la péninsule de Gaspé et du comté de Bonaventure. On voit ici des pêcheurs de Percé mettant leur barque à l'eau.



On voit encore, dans certains villages de la province de Québec, des granges coiffées d'un toit de chaume. Il faut dire toutefois que ces granges disparaissent rapidement et ne constituent plus qu'une curiosité.



Babylone avait ses jardins suspendus; Victoria, capitale de la Colombie britannique, a ses jardins sous terre, les jardins Butchart. Ces jardins, les plus beaux du Canada, ont été aménagés dans une ancienne carrière de ciment.



Photo prise pour "La Revue Populaire" par l'Associated Screen News.

LE STUDIO DU POSTE C-F-C-F MARCONI.

L'ENVERS DU STUDIO

Si tout le monde, aujourd'hui, possède son appareil de radio, bien peu savent comment leur parviennent, à toute heure du jour et de la nuit, les voix, la musique et les bruits qui sortent du haut-parleur. Il n'est pas donné à tous, en effet, de visiter les studios des postes de radio, de voir à travers les murs et les toits, comme le Diable boîteux de Le Sage. Et c'est pourquoi, afin de satisfaire la curiosité de nos lecteurs, nous avons visité, ces jours derniers, le poste de radio C-F-C-F de la compagnie canadienne Marconi, à Montréal.

Le poste C-F-C-F, — 1030 kilocycles et 1650 watts, — jouit d'une popularité toute particulière dans la province de Québec, grâce à l'intérêt que présentent ses programmes locaux et étrangers et à la place importante qu'il a toujours donnée à la langue française.

Le poste d'émission Marconi occupe plusieurs pièces au mazzanine de l'Hôtel Mont-Royal, à Montréal: bureaux, chambre de contrôle, salon d'attente des artistes et studio proprement dit. Aux jours d'au-

ditions, le gérant du poste, M. Alfred Saxe, et sa secrétaire, Mlle Adèle Fowlie, se tiennent dans le salon d'attente où ils reçoivent visiteurs et interprètes. Autant cette pièce est animée, autant est silencieux le studio d'à-côté. C'est une vaste pièce tendue de draperies de jute gris et dont toutes les portes et fenêtres sont hermétiquement closes pour la rendre imperméable au bruit.

Au centre se dresse le microphone devant lequel parlent ou chantent les conférenciers et les artistes. En arrière sont groupés les divers instruments de musique et dans l'angle opposé on voit la table où se tiennent les annonceurs, écouteurs aux oreilles, un microphone devant eux. Sous leurs yeux, le texte qu'ils ont à lire ou à interpréter, et à portée de la main gauche le gong qui sonne les quarts-d'heure. Une cloison vitrée les sépare de la cabine de l'ingénieur chargé du fonctionnement du poste.

Les programmes irradiés sont minutés avec une précision rigou-

reuse, qu'ils soient exécutés dans le studio même du poste, qu'ils viennent du réseau N-B-C- (New-York, Chicago, Rochester), ou qu'ils soient transmis par le système à ondes dirigées Marconi, du poste de Yamachiche, P.Q., où s'établissent les communications avec l'Europe.

L'annonceur a aussi devant lui un tableau relié à la cabine de l'ingénieur et qui sert à la transmission des ordres de ce dernier. Si l'ingénieur allume la lumière blanche, c'est pour prévenir l'annonceur de se mettre aux écoutes. A la lumière rouge, l'annonceur présente ses programmes. Deux autres boutons, marqués *Too close* ou *Too far*, s'allument selon le cas quand la personne qui parle ou chante au microphone en est trop éloigné ou trop rapproché.

Les annonceurs du poste C-F-C-F sont MM. Alfred Saxe, Oscar Bastien, Jack Neil, Gordon Durkee et autres comme extras. Jack Neil, un londonien autrefois dans l'assurance, s'occupe plus particulièrement des programmes de musique

populaire; il possède un talent d'improvisateur très apprécié à la radio. Gordon Durkee est un québécois des Cantons de l'Est, très versé dans la musique classique.

Quant à M. Oscar Bastien, si avantageusement connu de tous les radiophiles de langue française, il occupe son poste d'annonceur depuis deux ans, après avoir eu longtemps la direction de la publicité française de grandes maisons de commerce de Toronto et New-York. M. Bastien a fait ses études classiques au Séminaire de Québec et étudié le droit à l'Université Laval de cette ville. Il remplit avec beaucoup de tact et d'intelligence les difficiles devoirs de sa charge.

N'est pas annonceur qui veut. Ce travail requiert, en effet, des aptitudes très spéciales.

L'annonceur doit, avant tout, avoir la voix "radiogénique", une bonne diction et bien connaître sa langue, car il est souvent appelé à improviser. C'est aussi un maître de cérémonie qui reçoit tous les interprètes inscrits aux pro-



"BONSOIR ET BONNE NUIT!"

C'est ainsi, comme savent tous les radiophiles, que M. Oscar Bastien, annonceur français du poste C-F-C-F, termine les émissions radiophoniques de la journée, à onze heures et demie. C'est à cette table, dans un coin du studio, que se tiennent les annonceurs du poste Marconi. (Photo prise pour "La Revue Populaire" par l'Associated Screen News, Montréal).

grammes de la radio. De la cordialité de l'accueil, dépend souvent le succès d'une audition, beaucoup de gens encore, d'artistes mêmes, ayant le trac devant le microphone. Comme maître de cérémonie encore, l'annonceur doit savoir présenter les interprètes au public et surtout improviser au besoin. Il lui faut, pour tout cela, du tact et une présence d'esprit des plus promptes. Aucune défaillance n'est permise. On peut, en exagérant un peu, comparer sa besogne à certains travaux d'art qui ne souffrent aucune retouche, aucun repentir. L'annonceur doit aussi être "bon vendeur". Entendez par là, qu'il doit savoir interpréter les textes d'annonces qui lui sont soumis, détacher et faire ressortir les mots les plus frappants et présenter le tout d'une manière attrayante et colorée. Une annonce lue d'une voix molle et terne est à moitié perdue.

Le poste de radio Marconi C-F-C-F, comme nous le fait remarquer M. Bastien, accorde au français l'importance et la place qui lui reviennent de droit. Les annonces sont données dans les deux langues et on peut compter, comme heures exclusivement françaises: l'Heure ensoleillée, de 10 h. à 11 h. du matin, les lundis, mercredis et vendredis; l'Heure française, de 6 à 7 h. p.m., le mardi,

jeudi et le vendredi. De plus une heure chaque semaine, le dimanche soir, à 9 heures, dédiée spécialement à ceux de langue française de la Province de Québec, du Canada tout entier et des Etats de la Nouvelle-Angleterre. Ce programme de musique et de chants français leur est offert par les directeurs de la Compagnie Canadienne Marconi, avec leurs compliments. Une autre preuve de la "bonne entente". C'est M. Bastien qui organise ces heures et en compose les programmes.

Le poste C-F-C-F, en plus de ses excellents programmes locaux, donne ceux du réseau de la National Broadcasting Company. Par l'intermédiaire de ce réseau, Marconi radiodiffuse plus spécialement au Canada les programmes des maisons américaines dont les produits sont fabriqués au Canada, tels que Fleischman Yeast, Coca-Cola, Pepsodent et Chase & Sanborn.

A la chambre de transmission (ou *penthouse*), installée au dernier étage de l'hôtel Mont-Royal, sous le toit où se dressent les antennes, se tiennent MM. Harold Rogers, ingénieur en chef; Charles McGuire, Donald Hanna, John Gettenbey, Walter Sheppherd, Charles Claude, K. B. Paul et MM. E. Smith et J. B. Hicks, télégraphistes.

Nos lecteurs ont sans doute lu l'article que nous avons consacré récemment au téléphone dans *La Revue Populaire*, où nous rappelions que le téléphone a été inventé au Canada. Si le Canada a joué un grand rôle dans l'histoire du téléphone, ce qu'on ignore assez généralement, son rôle n'a pas été moindre dans l'histoire de la télégraphie sans fil.

A l'automne de 1901, une expédition conduite par un jeune inventeur italien, Guglielmo Marconi, vint au Canada d'où elle se rendit à l'île de Terre-Neuve pour y tenter la première expérience pratique de télégraphie sans-fil transocéanique. Le poste installé, ces savants attendirent la communication télégraphique qui devait leur parvenir de Poldhu, sur la côte de Cornouailles, Angleterre. Le signal convenu leur arriva enfin: les trois points qui désignent la lettre 'S' de l'alphabet télégraphique morse. Il y a donc trente ans aujourd'hui, très exactement, qu'a été établie la première communication télégraphique à travers l'océan Atlantique.

Le Canada ne fut pas lent à se rendre compte des bienfaits qu'il allait retirer de cette extraordinaire invention. Dès l'année suivante (1902) était fondée la "Marconi Wireless Telegraph Company" qui construisit un poste récep-

teur et émetteur à Table-Head, Nouvelle-Ecosse, pour communiquer avec Poldhu. Deux ans plus tard, de nombreux postes s'élevaient le long de la côte des Provinces Maritimes et du golfe Saint-Laurent. En 1907, la compagnie Marconi entreprenait la fabrication d'appareils de télégraphie sans-fil et ses affaires se dévelopèrent si rapidement qu'elle fut bientôt forcée d'ouvrir une usine à Montréal.

Ce que la compagnie canadienne Marconi avait fait pour la télégraphie, elle le fit encore pour la radio, car c'est à la Marconi que revient l'honneur d'avoir, dès 1919, établi le premier poste de transmission radiophonique au Canada. Cette transmission, en code télégraphique, se faisait de la fabrique de la rue William, à Montréal. Environ la même époque, la compagnie Marconi commença la fabrication d'appareils de radio domestiques et fut encore, quelque temps après, la première à faire entendre la voix humaine à la radio.

C'est à Drummondville, P.Q., en 1926, que fut installé le premier poste canadien de transmission par le système de radio-téléphonie à ondes dirigées.

Le premier poste de radio du Canada fut donc, comme nous avons dit, installé par Marconi dans sa fabrique de la rue William, à Montréal. Qui se souvient aujourd'hui de la voix qui, en 1919, annonçait au microphone: "Poste X-W-A, à Montréal"? L'appel du poste fut longtemps X-W-A, puis fut changé en 9-A-M, et enfin en C-F-C-F.

De 1919 à 1922, toutes les transmissions se firent de la fabrique de la rue William. De 1922 à 1927, les studios et chambres de transmission furent installés au Canada Cement Building, Square Phillip. Et c'est en 1927 qu'on déménagea le poste à l'Hôtel Mont-Royal. Dans les débuts, on se contentait de donner aux quelques milliers d'amateurs de radio les prévisions atmosphériques, la cote de la bourse et des disques de phonographe. Disons, en terminant, que la première transmission de ville à ville fut aussi réalisée par Marconi. Nous voulons parler du programme émis de Montréal à Ottawa, au mois de mai 1920... Il y a de cela dix ans à peine! Quels progrès depuis lors! Aujourd'hui Marconi fait entendre la voix du Souverain Pontife dans toute l'Amérique.

Il mettra demain à notre portée les bruits, les voix et la musique de tous les continents...

"Newsy" Lalonde et le Jeu de Crosse

Pour la première fois depuis huit ans, nos deux sports d'été, le base-ball et la crosse, sont joués en même temps à Montréal. Ces deux sports favoris, longtemps négligés par les promoteurs, attirent maintenant des foules considérables. La saison de la crosse, ouverte le 23 juin dernier, bat son plein en ce moment. On a déjà suffisamment parlé dans les journaux de l'"International Professional Lacrosse League" et des équipes qui la composent. Aussi, n'en dirons-nous ici que quelques mots avant de parler plus particulièrement de "Newsy" Lalonde, choisi par Dandurand et Cattarinich pour diriger le club de crosse CANADIENS, et qui était autrefois, avec Eugène Gauthier et Cattarinich lui-même, l'as des as de notre jeu national.

C'est au Forum, rue Sainte-Catherine ouest, à Montréal, que se jouent les parties de crosse entre les quatre équipes qui composent la ligne internationale: Canadiens, Toronto, New-York et Maroons.

Chaque équipe est formée maintenant de sept joueurs au lieu de douze, à savoir: un gardien de but, deux défenses, un rover, un centre et deux attaques. Les parties se jouent sur un espace plus restreint que l'ancien terrain de Maisonneuve, mais aussi grand en comparaison du nombre de joueurs. A Montréal et à Toronto, les rencontres se font à l'intérieur, et à New-York à l'extérieur, sur le Polo Ground.

La saison de crosse comporte 24 rencontres réparties sur 14 semaines.

• • •

Edouard "Newsy" Lalonde est né à Cornwall, Ontario, en 1887, d'une mère et d'un père Canadiens-français portant le même nom, Rose Lalonde et Pierre Lalonde.

Comme savent tous les sportifs, ce sobriquet de "Newsy" a été donné à Lalonde au temps où il faisait du journalisme, comme reporter d'abord, puis comme compositeur typographe, au *Freeholder* de Cornwall. Il est assez rare qu'un journaliste devienne typographe, bien que la chose s'explique très bien, le salaire d'un typographe étant généralement plus intéressant que celui d'un simple reporter... Lalonde resta ainsi huit ans à l'emploi de ce journal hebdomadaire de Cornwall, aujourd'hui semi-hebdomadaire. A Cornwall

encore, il fit toujours du sport en amateur. Mais sa carrière sportive proprement dite date de 1904, alors qu'il fut engagé comme gardien de but par l'équipe de crosse de Cornwall, de la ligue nationale canadienne. Il occupa ce poste pendant quatre ans, jouant en même temps le hockey à Cornwall et ailleurs.

En 1909, on le retrouve à Régina où il joue pour la Coupe Minuto sur une équipe d'étoiles du jeu de crosse, composée entre autres

de Tommy Gorman, Bun Clark et Johnny Howard. Jusqu'à la fin de la saison 1909, il joue pour Vancouver.

L'année suivante, il fait partie du "National" de Montréal qu'il aide à gagner son premier championnat depuis douze ans. Cette année-là (1910), Jos Cattarinich était capitaine de l'équipe et, de l'avis de "Newsy" Lalonde, la meilleure défense qu'il ait jamais connue dans toute sa carrière de joueur de crosse.

Après avoir contribué à donner au "National" le championnat de la ligue de l'Est, Lalonde fit la saison de 1911 avec l'équipe de Vancouver qui remporta le championnat mondial, après avoir battu les *Salmonbellies* de West Westminster et les *Tecumseh* de Toronto.

En 1912, il joue de nouveau pour le "National", puis de nouveau pour Vancouver les deux années suivantes. On le retrouve encore une fois avec le "National" en 1915, puis à partir de cette année jusqu'en 1923 qui marqua la fin de ce qu'on pourrait appeler l'âge héroïque du jeu de crosse, Lalonde joua chaque année avec l'équipe de Vancouver. Il fut à cette époque le seul joueur à gagner deux championnats du monde, au hockey et à la crosse.

On se rappelle qu'en 1923 le jeu de crosse, jeu éminemment national, tomba tout à coup en disgrâce. Les journaux et les promoteurs ne purent rien faire pour raviver l'intérêt du public; le jeu de crosse était bien mort. Il fallut, pour le ressusciter, trouver une formule nouvelle, celle du "box lacrosse", avec sept joueurs au lieu de douze, et se jouant aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, sur un terrain sensiblement plus restreint.

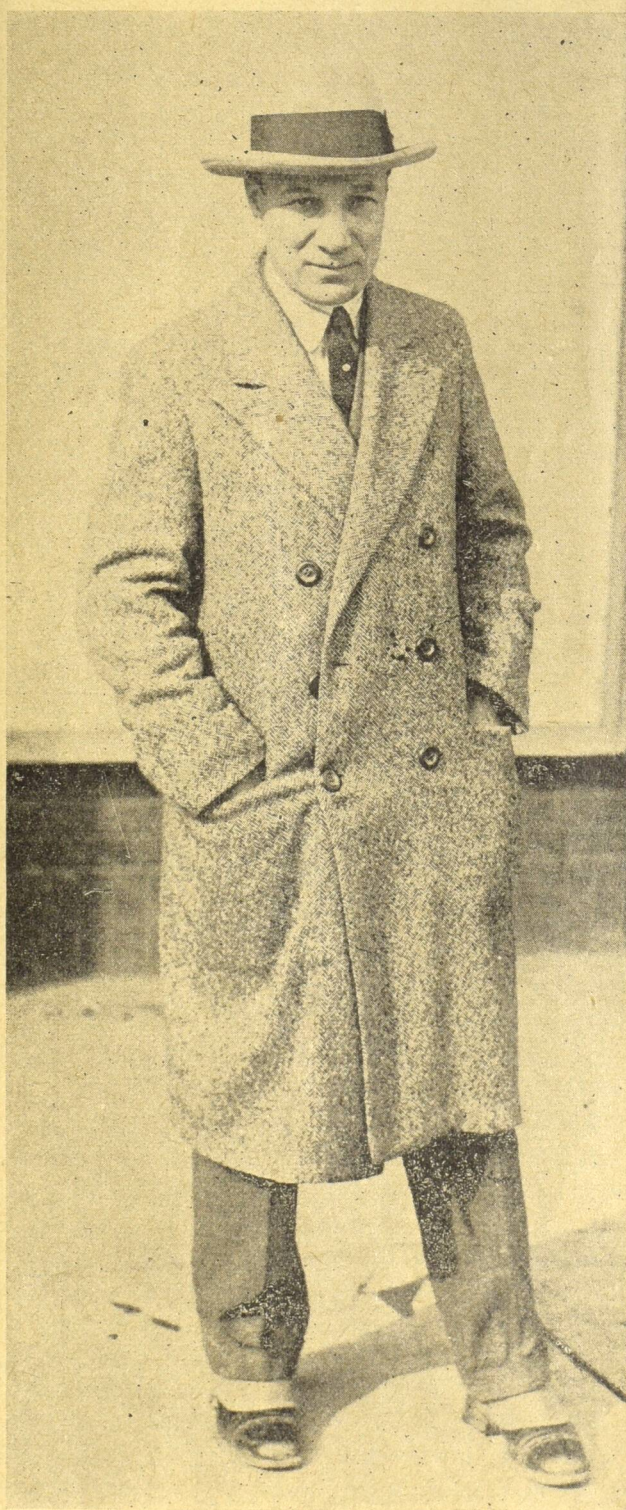
Pendant les trois années qui suivirent la disparition du jeu de crosse, Lalonde devint gérant du Club de Hockey Saskatoon, surnommé les *Sheiks*, lequel club prit part, deux années sur trois, aux éliminatoires.

En 1927, il fut gérant des "Américains"; en 1928, des "Quebec Beavers", et en 1929-1930 des "Sénateurs" d'Ottawa.

• • •

"Newsy" Lalonde habite Outremont, la jolie petite ville de banlieue de Montréal, depuis une dizaine d'années. Il est marié et père d'une fille, Mademoiselle Lorraine Lalonde, actuellement au couvent de Waterloo, province de Québec. Membre du *Forest Hills Golf Club*, Lachine, "Newsy" s'est mis au golf avec la même ardeur qu'il montra dans tous les sports, si bien qu'après deux années de jeu seulement il se classe déjà dans la catégorie des "low eighties". Pour ceux qui ne sont pas très calés en matière de golf, cela veut dire que son score, pour 18 trous, varie de 80 à 85.

Lalonde se dit très heureux d'être à l'emploi de MM. Dandurand



"Newsy" Lalonde, sportsman bien connu, gérant du nouveau club de crosse "Canadiens".

et Cattarinich qui sont pour lui de vieux amis et qui, nous confie-t-il, ont fait plus que quiconque, à Montréal, pour propager le goût du sport. C'est surtout à ces deux promoteurs que notre public doit ses récréations sportives les plus intéressantes.

LES REGLES DU JEU DE CROSSE INTERIEUR

Pour compléter ce que nous avons dit sur le "box-lacrosse", nous croyons bien faire en reproduisant ici, à l'usage des amateurs, ce qui a été écrit dans les journaux sur les règlements du jeu :

La stricte observance des règlements du hockey, qui a rendu ce sport d'hiver si populaire au Canada, comme on a pu le constater par le retentissant succès de la dernière saison, est suivie au cours de toutes les parties de crosse de la Ligue Internationale professionnelle.

Les derniers règlements ont été mis au point et l'on verra ci-dessous qu'ils sont identiques à ceux du hockey sur la glace. Même genre de punitions, même procédé pour le changement et la substitution des joueurs. Cependant, il y aura sept joueurs en action pour chaque club, au lieu de six comme au hockey.

La durée d'une partie est de trois périodes de vingt minutes chacune.

Chaque équipe de crosse doit avoir au moins neuf joueurs en uniforme et pas plus de douze. Toutefois, si une équipe se trouve amoindrie par suite de blessures à un ou plusieurs de ses membres, le club adverse devra laisser sur le banc le nombre équivalent celui des joueurs blessés.

Punitions retardées

Si un troisième joueur vient à être puni alors que deux de ses coéquipiers se trouvent déjà à la clôture, le temps de punition de ce troisième joueur ne commencera que lorsqu'un des deux joueurs reviendra sur le terrain, une fois sa punition expirée. Cependant, ce troisième joueur puni doit tout de suite se rendre au banc des punis, quitte à être remplacé par un substitut. C'est encore ce qui se fait au hockey.

Une punition pour le reste de la partie sera infligée à tout joueur qui se servira d'un langage impertinent ou grossier à l'égard de l'arbitre ou de tout autre officier du jeu.

La mise au jeu de la balle de crosse se fera au centre, dans un cercle de dix pieds de diamètre.

Les deux joueurs de centre doivent "faire face" à la balle à l'intérieur de ce cercle et aucun autre joueur ne peut entrer dans ce cercle avant qu'un des joueurs de centre ait laissé le cercle avec la balle ou ait lancé celle-ci en dehors du dit cercle.

• • •

Mais quelle est l'origine de ce sport national? ...

M. E. Z. Massicotte en écrivit autrefois l'histoire pour les lecteurs de *La Revue Populaire*. Voici quelques détails de cet article:—

Plusieurs anciens auteurs qui ont décrit les moeurs sauvages,

se à toutes les races qui parlent l'anglais, mais ici nous n'avons rien, en français, qui nous donne une idée, à la fois complète et succincte, de ce sport devenu national au Canada, et dont la vogue, avant longtemps, s'étendra à tous les pays qui cultivent les jeux athlétiques.

• • •

Pour permettre au lecteur de se représenter ce qu'était le jeu de crosse, chez les sauvages, je vous citerai Charlevoix. Cet auteur décrit une partie qu'il a vu jouer, sans doute, chez les Miamis: "On y joue avec une balle et des bâtons recourbés et terminés par une es-

sible. Ces sauvages sont si adroits à prendre la balle avec leurs croses que quelquesfois, ces parties durent plusieurs jours de suite." — (Lettre XXIIème).

La description que nous a laissée Nicolas Perrot est beaucoup trop longue et filandreuse pour lui donner place ici; je me contenterai donc d'en extraire quelques détails. "La crosse, dit-il est un bâton qui a un gros bout au bas, lacé comme une raquette; la boule qui sert à jouer est de bois et a, à peu près, la figure d'un oeuf de dinde." Dans les notes qui accompagnent son texte et qui sont du R. P. Tailhan, il est dit que "le palican" des naturels du Chici ressemblait beaucoup au jeu de crosse des sauvages canadiens lequel offre, lui-même, la plus grande analogie avec les jeux de longue paume et de crosse français.

Le jeu de crosse des sauvages du Canada est une des variétés du jeu de balle et il semble, en Amérique, avoir toujours été connu. Les autochtones ignoraient d'où il leur venait, et les plus anciens se rappelaient qu'il était déjà en vogue dans leur enfance. Ce qui particularise surtout ce jeu, c'est l'invention d'un bâton avec une "concavité remplie par un filet qui permet de saisir la balle à la volée et de la lancer".

Ce bâton variait quelque peu suivant les tribus. Chez les uns, il avait trois pieds de longueur et était recourbé en forme oblongue à un bout. Chez d'autres "le bout du bâton se terminait en cercle". Le filet avait généralement 3 pouces par deux. Il était en "wattup", fine écorce d'épinette dont les indiens se servaient aussi pour couvrir leurs canots d'écorce. Plus tard, le "wattup" fut remplacé par les lanières de peau de chevreuil. Les sauvages de l'ouest avaient une crosse dans chaque main. On les ornait parfois de plumes teintes en diverses couleurs, dans les parties de gala."

Pour ce qui est de la balle, on la fabriquait en poil d'animal, recouverte d'une peau d'animal; d'autres employaient une balle de bois, ou faite avec de l'écorce de pins. Les buts étaient des pierres, des arbres ou des poteaux qui atteignaient parfois 25 pieds de hauteur, mais qui souvent ne mesuraient que huit pieds et étaient placés à 6 pieds l'un de l'autre. La distance entre les buts variait de 1500 pieds à un demi-mille.

Chez les uns, pour gagner, il suffisait que la balle dépassât un but, une borne, chez d'autres, la balle devait frapper un poteau, chez d'autres encore la balle devait pénétrer entre les poteaux.



Lalonde en tenue de joueur de hockey. Il joua lui-même la crosse et le hockey pendant de nombreuses années, avec un égal succès, avant de devenir gérant d'équipes.

n'ont eu garde d'oublier le jeu de crosse. Il en est question, par exemple, dans les Mémoires de Nicolas Perrot, coureur de bois et interprète fameux, dans le journal historique du R. P. Charlevoix, dans les Relations des Jésuites et dans le journal de Peter Grant, reproduit dans les Bourgeois de la Cie du Nord-Ouest, de l'hon. L. R. Masson.

En 1860, puis en 1879, M. W. G. Beers a tenté de faire l'histoire de ce sport dans un manuel où, le premier, il fixe les règlements du jeu et enseigne la manière de jouer.

Depuis, des encyclopédies et des manuels ont fait connaître la cros-

se à toutes les races qui parlent l'anglais, mais ici nous n'avons rien, en français, qui nous donne une idée, à la fois complète et succincte, de ce sport devenu national au Canada, et dont la vogue, avant longtemps, s'étendra à tous les pays qui cultivent les jeux athlétiques. Pour permettre au lecteur de se représenter ce qu'était le jeu de crosse, chez les sauvages, je vous citerai Charlevoix. Cet auteur décrit une partie qu'il a vu jouer, sans doute, chez les Miamis: "On y joue avec une balle et des bâtons recourbés et terminés par une es-



Livres et Revues

REPONSE A DUHAMEL PAR UN AMERICAIN

La vogue des livres sur l'Amérique n'est pas spéciale à la France. Outre les oeuvres de Morand, de Duhamel, de Durtain, etc., une foule de témoignages ont récemment vu le jour en Europe, parmi lesquels les plus remarquables sont sans doute les ouvrages de Kisch, de Holitscher et de Kayserling. Dans leur ensemble, ces livres constituent une violente charge contre la civilisation américaine.

C'est pourquoi il nous a semblé intéressant de reproduire ici l'opinion d'un véritable intellectuel américain, M. Nicolas Roosevelt, le célèbre économiste dont les remarquables articles parus en leader dans le *New-York Times* ont eu un retentissement considérable dans les Etats-Unis.

Voici les passages les plus caractéristiques de l'interview que M. Roosevelt a accordée à un des principaux rédacteurs du *Pesti-Naplo*.

—La littérature de ces dernières années émet des accusations trop "standardisées" sur les U.S.A. en prétendant qu'en Amérique le sens du commerce et le culte du dollar sont sur le point d'étouffer toute tentative de culture intellectuelle. Et d'ailleurs la question se pose de savoir si le sens du commerce, poussé à un très haut degré, devient réellement un défaut chez un peuple. N'est-il pas vrai que les époques les plus florissantes au point de vue intellectuel sont justement celles où les peuples, enrichis grâce à leur sens du commerce, ont eu les moyens d'assurer une certaine aisance à la foule et une tranquillité matérielle aux artistes et aux savants? Je songe au siècle de Périclès — où Athènes fut la ville la plus riche de son temps — à l'empire romain à son apogée, à la Venise de la Renaissance, à l'essor de l'Espagne et des Pays-Bas au seizième et au dix-septième siècle. Tous ces pays atteignirent le sommet de la civilisation et des beaux-arts précisément en même temps que celui du commerce. Ai-je besoin de rappeler que, sous le règne d'Elisabeth, l'Angleterre fut la puissance financière la plus riche du siècle d'une part, et la patrie d'un Shakespeare et d'un Marlowe d'autre part?

On pourrait dire à la rigueur que le foyer de l'Américain moyen est standardisé. Ce foyer diffère essentiellement de l'intérieur d'il y a trente ans qui, rempli d'objets les plus hétéroclites, relevait d'un goût plutôt contestable. C'était, pour tout dire, une image exacte de l'appartement du petit bourgeois européen, tel qu'il est encore aujourd'hui. De nos jours, ce sont de grandes entreprises, assez puissantes pour pouvoir s'assurer le concours des meilleurs artistes du pays, qui fournissent, par centaines de milliers, l'ameublement des citoyens de classe moyenne. Il se peut que ces logements paraissent à d'aucuns plutôt uniformes, mais on ne saurait leur reprocher un manque de goût. Il en est de même pour tous les autres articles standardisés. Sans doute, certains déclarent que le fait même de l'uniformisation est déjà en soi d'un goût douteux. Mais, dans ce cas, une assemblée d'hommes en

habit deviendrait une exhibition de mauvais goût!...

Cette uniformisation est toute superficielle. Sans doute avons-nous imposé aux paysans balkaniques, aux Juifs de Galicie, aux ouvriers scandinaves et aux moujiks russes un même système de travail et des mesures d'hygiène identiques. Mais l'Amérique leur a donné davantage. Elle leur a fourni l'occasion de développer leurs talents et leur personnalité sans dresser devant eux comme la muraille de Chine la barrière des castes. Non, l'Amérique ne marque pas un recul dans l'évolution de la civilisation.

D'ailleurs, cette évolution avance à pas de géant. L'Amérique change d'une minute à l'autre, ce qui fait qu'il est si difficile de la bien connaître. Voici un exemple: L'Uncle John Canan, qui fut pendant longtemps le président du Congrès américain, a fait, peu avant sa mort, le trajet de Washington à sa ville natale, un petit bourg situé à l'ouest de Chicago, en automobile. Tandis que sa voiture sillonnait avec la vitesse d'un rapide les grandes routes asphaltées, qu'elle traversait des cités immenses et des champs en pleine culture, le vieillard pensait au même itinéraire qu'il avait suivi dans son enfance, en compagnie de son père. Leur chariot attelé de boeufs avançait péniblement, en cahotant sur les ravins, car à cette époque il n'y avait pas encore de routes tracées. Pendant les longues semaines que durait le voyage, le vieux Canan n'avait pas quitté un seul instant son fusil chargé, de peur d'une attaque des Peaux-Rouges. Croyez-vous qu'on ait raison de douter de l'avenir d'un peuple où un pareil changement a pu s'accomplir en une seule génération? Non, la civilisation américaine ne m'inspire aucune inquiétude. Nous autres, Américains, nous restons optimistes.

LES CONTES DE PARIS

par Léon Frapié.

(Editions Baudinière 27 bis, Rue du Moulin-Vert, Paris, XIVe).

Le célèbre auteur de la "La Maternelle" excelle dans l'art des contes. Ses récits sont de véritables romans en réduction et dont la substance est prise dans la réalité vivante.

Mais aujourd'hui, attention! Léon Frapié est un Parisien de naissance, de race; aussi, dans *Les Contes de Paris*, la plus variée, la plus riche documentation s'allie-t-elle à l'accent du terroir et à la pénétration intime des personnages. De plus, que ses histoires soient dramatiques ou comiques, douloureuses ou goguenardes, on y trouve toujours cette note d'émotion généreuse qui lui est strictement personnelle et à laquelle il doit sa place marquante dans la littérature contemporaine.

Avec *les Contes de Paris*, les lecteurs, une fois de plus, auront un ouvrage qui leur laissera des impressions inoubliables.

LA PAIX, par Ernst Glaeser.
(Les Editions Rieder, 7, Place Saint-Sulpice, Paris.)

L'Allemagne va-t-elle à la démocratie? Voilà une question à laquelle le livre de Glaeser, âpre, tourmenté, brutal, sincère, apporte des éléments de réponse.

Ernst Glaeser, parmi les jeunes écrivains allemands, est certainement le plus complet, le plus près de l'universel. *Classe 22*, traduit en français en 1929, avait déjà révélé les dons exceptionnels de ce "moins de trente ans", son réalisme souvent crû, mais dynamique, d'une vitalité évidente.

On retrouve le même Glaeser dans *La Paix*, avec plus d'ampleur et de maturité. *La Paix* est un des gros succès littéraires de l'année en Allemagne. Dans la série des romans dits "politiques", récemment parus Outre-Rhin, il se détache par sa bonne foi et son audace, sa passion et son objectivité. Mélange d'idées et de sensations, poussée vers une nouvelle forme d'Etat, besoin d'ordre, mais d'un ordre où se donnerait cours la licence des moeurs, d'un ordre placé sous le signe dyonisien.

HARTE, *Histoire d'une âme*
par Maria-Francesca Van Leer.
(Traduction du Néerlandais, Gabriel Beauchesne, éditeur à Paris, rue de Rennes, 117.)

Un des beaux livres de l'amour maternel et de l'amour divin.

Le style est plus que simple; il est nu. Pas une recherche: c'est la beauté à l'état pur.

Tout le monde connaît en Belgique, Mlle Van Leer, la célèbre juive hollandaise convertie, qui consacre sa vie à la conversion des frères de sa race. Avec ce petit livre qui raconte une histoire vraie, elle a créé une oeuvre parfaite.

LES ROMANCIERS AMERICAINS VUS PAR ANDRE MAUROIS

Dans le passé, je vois dans la littérature américaine deux courants que l'on a trop souvent confondus. Le premier, c'est le courant puritain. Le mot a pris un sens défavorable qui est injuste. Les puritains du XVIIe siècle étaient des êtres forts, au langage vigoureux. Jusqu'au XIXe siècle ils ont inspiré une littérature dont le ressort essentiel était le "sens du péché". Hawthorne, qu'Edmond Jaloux admire avec tant de raison et dont Julien Green devrait écrire la vie, bâtit ses romans sur l'idée de la prédestination calviniste et sur celle (toute dostoïevskienne) de la nécessité du mal. Le second courant fut celui de la respectabilité bourgeoise, déviation du puritanisme, mais qui n'en avait ni la force ni la foi.

Puritanisme et respectabilité ont, l'un et l'autre, contribué à créer dans l'âme des Américains un sentiment qui devait devenir le ressort principal de leur littérature moderne, je veux dire le "refoulement" causé par l'excessive répression des instincts les plus naturels. Cette chaudière sans soupape devait éclater.

Il fallait, comme dit Sherwood Anderson, "soulever le couvercle du puits". Cela fut l'oeuvre d'une admirable équipe d'écrivains, que j'appellerai les "rebelles". Longtemps il leur fallut un grand courage. La respectabilité se défendait bien. Glenway Wescott a évoqué ce temps où l'optimisme était un devoir et l'enfantilisme une vertu. "La maturité, la responsabilité, l'immoralité sont des produits de la mémoire, disait-on alors; essayez d'oublier... Aucun art tragique ne devait fleurir; la tragédie était une trahison, la livraison de secrets d'Etat à l'ennemi, à l'ennemi qu'on portait en soi-même." Les "respectables" disaient aux "rebelles": "Nous ne voulons pas savoir ce qui vous trouble, ne le dites pas, oubliez-le et consacrez-vous à des travaux honnêtes". Ces optimistes eux-mêmes savaient bien que leur optimisme n'était qu'illusion, mais ils voulaient être trompés. "Aidez-nous à sauver nos illusions, suppliaient-ils, ne nous privez pas de notre foi dans le lapin d'or qui surgira sûrement du grand chapeau de l'Oncle Sam."

La lutte contre l'optimisme illusionniste fut menée par des écrivains comme Sinclair Lewis, Sherwood Anderson, Dreiser, Lewisohn, par des critiques comme Mencken. Elle fut dure et brave. On peut dire qu'aujourd'hui la bataille est gagnée et qu'une des grandes erreurs de l'Europe sur l'Amérique est de croire qu'à présent encore il est dangereux aux Etats-Unis, d'être un rebelle. C'est peut-être vrai dans une Amérique que j'ignore. Dans celle que je connais, la rébellion "paie". Sinclair Lewis a des millions de lecteurs, Mencken des milliers d'abonnés, Babbitt a tellement peur de paraître Babbitt qu'il fait de son mieux pour lire Proust et Joyce.

Nous accusons réception de deux ouvrages: L'AUTRE GUERRE, par Jehan Maria, sur les drames de la Bourse, et PAR MON HUBLOT, par Jean Flahault, sur les drames de la guerre de 1914-1918. Quand on sait les motifs qui décident des guerres au cours desquels crèvent des millions de pauvres types qui n'ont rien à y gagner, la publication simultanée de ces deux livres a de quoi faire "jongler".

Ces deux livres sont également intéressants et nous regrettons de ne pouvoir en parler plus longuement.

LE POETE NEREE BEAUCHEMIN EST MORT

Le 29 juin dernier, à sa vieille résidence de Yamachiche, mourait l'auteur de "Les floraisons matinales" et de "Patrie intime".

Monsieur Charles-Nérée Beauchemin naquit à Yamachiche le 20 février 1850. Il fit ses études classiques au séminaire de Nicolet, entra à l'université Laval, à Québec, et il fut admis à la pratique de la médecine le 24 juin 1874.



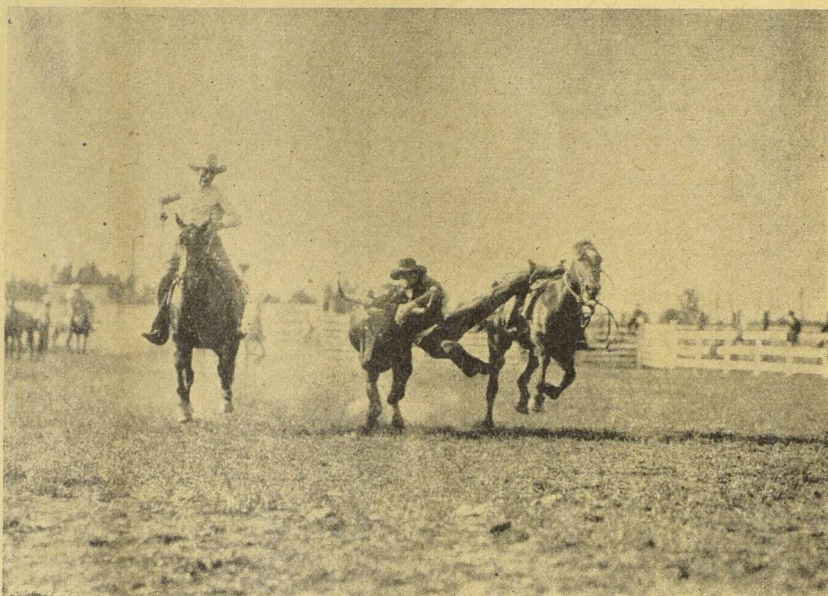
L'Espagne et le Mexique ont leurs courses de taureaux, le Portugal ses danses autour du taureau par des toréadors non armés, la France ses courses landaises. Le Canada a ses *stampedes*. Le *stampede*, étymologiquement parlant, est cette terreur panique qui s'empare des troupeaux de chevaux et de bestiaux. Le mot vient de l'espagnol *estampido*, dont on pourrait faire en français *estampède*. Mais comme *estampède* n'est pas admis dans la langue française et qu'il faut toujours éviter, en matière de langue, de fendre les cheveux en quatre, nous nous servirons du mot *stampède*, avec un accent grave sur le premier 'e'. Or donc, pour résumer, le *stampède* est un sport, le plus national de tous nos sports, certainement, avec la crosse et le hockey. Si nous en parlons ici, c'est que le *stampède* de cette année vient d'avoir lieu, à Calgary, — semaine du 6 au 11 juillet, — avec une pompe inaccoutumée. On estime même que près de 275,000 personnes y assistèrent.

Le *stampède* de Calgary est d'ailleurs, chaque année, un événement d'une importance considérable dans l'Ouest canadien, particulièrement dans l'Alberta, pays des ranches, des cow-boys et des broncos rétifs.

C'est la grande foire de la plaine, à laquelle participent des cow-boys aussi bien du Canada que des Etats américains limitrophes, des dompteurs de broncos et autres brillants cavaliers de ces vastes régions où le cheval, malgré l'auto, est encore maître.

Le programme de ces "six jours" à cheval comporte des courses et des sauts en hauteur; des cavalcades inouïes à dos de chevaux sauvages et de boeufs furieux qui font des bonds fantastiques pour désarçonner leurs cavaliers; des courses de chevaux indomptés, sans selle, des lancers de lasso sur de jeunes

boeufs filant à la vitesse du vent; des acrobaties et des prouesses de toutes sortes, si follement audacieuses qu'elles se terminent souvent par des accidents. C'est la véritable atmosphère de la prairie d'autrefois...



La grande parade à travers les rues de Calgary qui marque l'ouverture du *stampède* est aussi un sujet d'intense curiosité. Sur tout le parcours, une foule compacte se presse pour voir défiler les curieux attelages à plusieurs paires de chevaux; les groupes de cow-boys et de cow-girls sur leurs fringants coursiers, le lasso à la selle, le mouchoir de couleur au cou et coiffés de l'immense chapeau de feutre, le "ten gallon hat", comme on l'appelle là-bas; la police montée, ce corps d'élite qui n'a pas son pareil dans le monde entier; les Indiens enfin dans leurs plus beaux atours, tout cela mêlé à des chars allégoriques représentant des phases de la vie des pionniers qui ouvrirent autrefois l'Ouest à la civilisation.

Le *stampède* est, en effet, un événement si important pour toutes les provinces de l'Ouest, en même temps qu'une attraction si intéressante, que le Pacifique Cana-

LE STAMPEDE

dien fait toujours coïncider avec la date du *stampède* de Calgary le voyage annuel trans-Canada de l'Université de Montréal.

Au *stampède* de cette année, on a célébré le jubilaire de "Pat Burns", le roi des troupeaux du Canada et l'un des citoyens les plus estimés du Nord-Ouest. Pat Burns eut 75 ans, le 6 juillet dernier, jour de l'inauguration du *stampède*.

Ce jour-là, après un grand banquet à l'Hôtel Palliser, de Calgary, il fut conduit en grande pompe au terrain de l'Exposition où a eu lieu le *stampède*, dans l'ancienne diligence de la Canadian Pacific Express Company, qu'escortaient 100 cow-boys des temps héroïques de la prairie, venus de la Colombie

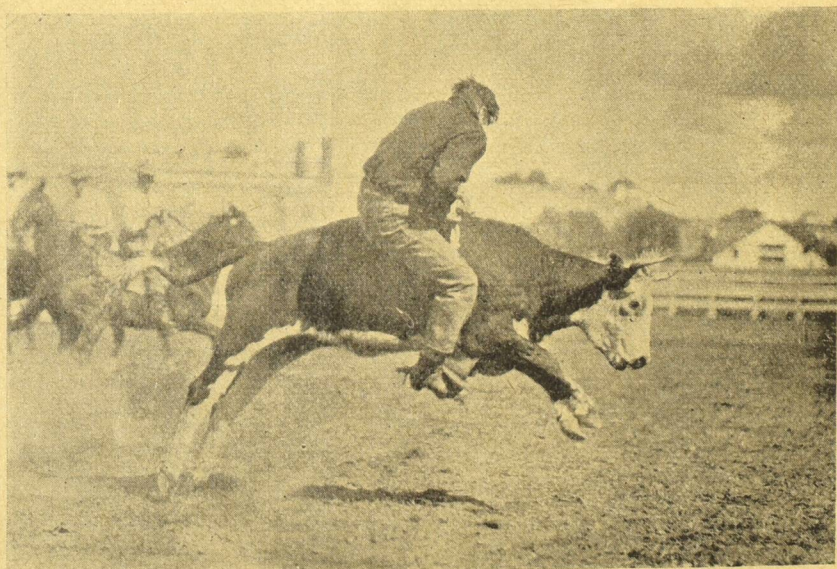
Les cow-boys qui prirent part aux divers tournois du *stampède* étaient accourus de la Rivière-de-la-Paix, au nord, à la Rio Grande, sur la frontière du Mexique, amenant avec eux les chevaux les plus rebelles.

Furent invités aussi à la fête tous les vieux pionniers de l'Ouest, gendarmes de la police montée, chercheurs d'or de «98», prospecteurs, trafiquants de la compagnie de la Baie d'Hudson, missionnaires, aventuriers de toutes sortes, colons, ranchers et gardes de troupeaux, conducteurs de diligence, Indiens de toutes les tribus.

De Calgary même, où se tient le *stampède* le plus couru de toute l'Amérique, voici ce qu'écrivait notre confrère Emile Benoist au cours d'un récent voyage:

"En marge de ce Calgary du *stampède*, existe l'autre, le Calgary de tous les autres jours de l'année... La ville étage ses quartiers de bungalows au gré des collines qui bordent la rivière du Coude, l'*Elbow river*. Ce cours d'eau, d'après la carte, part du pied des Rocheuses et y retourne après s'être promené, exactement en courbe, à travers la campagne.

Le quartier des affaires n'est guère différent de celui des autres villes. Cependant, les édifices sont bien ambitieux pour une ville de cette dimension. Mais Calgary, ville de l'Ouest, a escompté et escompte encore un développement rapide. Son passé lui donne d'ailleurs confiance. Il y a une quarantaine d'années, Calgary n'était enocre qu'un bourg, un poste de traite plutôt, le fort Brisebois, établi par le capitaine Brisebois, de la police à cheval, sur l'emplacement de l'ancien fort Jonquières,



DE CALGARY

fondé vers 1750, par de Niverville, l'un des continuateurs de la Vérendrye.

En plein pays des ranches et de l'élevage, Calgary a comme principale industrie les conserves de viande. Que l'on trouve du pétrole pour la peine dans son voisinage, que l'on découvre le moyen de transporter à bon marché la houille du sous-sol albertain et cette ville pourra devenir un très grand centre.

La campagne autour de Calgary, ce n'est presque plus la prairie et encore pas tout à fait les Rocheuses. On les pressent cependant et même on peut les voir. Une course vertigineuse nous portera jusqu'au toit de l'hôtel Palliser, fleuri comme un jardin, où des *boys* japonais servent, moyennant juste rétribution, de ces boissons glacées que l'on boit au chalumeau. Et l'on découvre Calgary à vol d'oiseau, puis les Rocheuses au loin.

Calgary, ville ondulée qui émerge des arbres. Tout autour et jusqu'au loin des collines vertes. A l'horizon, un paysage de pastel: des montagnes en dentelle d'un bleu pâle, très tendre et qui pourtant se détache du bleu si pur du ciel. Les pointes semblent se perdre dans la mousse blanche des nuages; mais non, ce sont les premiers glaciers puisqu'ils miroitent au soleil.

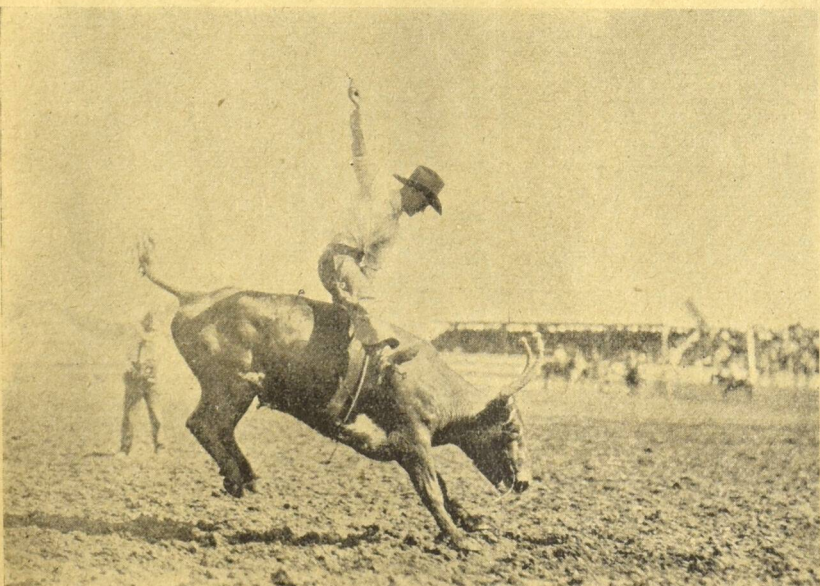
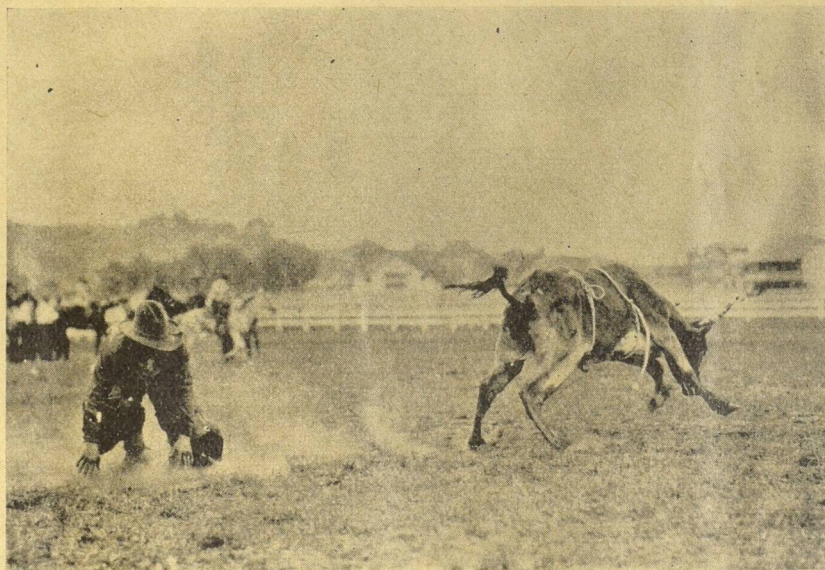
Dans son agréable récit d'un voyage de l'Université de Montréal à travers le Canada, intitulé: *A Mari Usque ad Mare*, M. Olivier Maurault, p.s.s., parle ainsi de Calgary et du *stampede*:

Calgary était en fête. La veille avait eu lieu le *stampede* annuel et les cow-boys caracolaient encore

dans les rues. Stampede signifie, nous a-t-on dit, *affolement*, et le jeu consiste à monter des chevaux affolés, à ne pas se laisser désarçonner et à mâter sa bête. Les cow-boys portent de long pantalons de peau, des chemises de couleur, un foulard vif autour du cou et un grand feutre sur la tête. On les rencontre dans la ville, mêlés avec des Indiens, des Slaves et des Américains: le *lobby* de l'hôtel Palliser est le rendez-vous de ce bariole de costumes et de races.

L'hôtel Palliser, dirigé lui aussi par la Compagnie du Pacifique, possède une luxueuse salle des fêtes, où l'on nous avait préparé un banquet. Le nouvel évêque de Cal-

joie de voir, en nos personnes, l'Est du pays venir visiter l'Ouest, afin de créer entre les deux une union plus franche; il exhorta les Canadiens français à s'établir dans son diocèse et promit au Dr Beauche-



gary, Mgr Kidd, avait tenu à se joindre à nous, et quand vint l'heure des discours il parla en français. Malgré une carrière déjà longue, passée à la direction du Séminaire de Toronto, Mgr Kidd s'exprime en notre langue d'une manière excellente. Il nous dit sa

min, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Calgary, de donner à nos compatriotes, dans la ville, une paroisse, dès qu'ils seraient assez nombreux. Le Dr Beauchemin, par un mot très émouvant de bienvenue avait ouvert la série des discours; Mgr Piette la ferma. Il présenta à Mgr Kidd nos sentiments de respectueuse admiration; il affirma de nouveau notre volonté de nous instruire au cours de ce voyage, et de collaborer à l'union des peuples de notre vaste patrie, sans oublier jamais cependant notre droit d'ainesse. Sur les entrefaites, le maire de la ville, très pris ce jour-là avait trouvé le moyen de venir passer quelques instants avec nous. Aux quelques paroles très cordiales de bienvenue qu'il nous adressa, nous répondîmes résolument par le chant national: ce fut un des moments les plus impressionnants de ces trois semaines, pourtant fécondes en émotions.



Du haut du solarium de la toiture de l'hôtel, tout Calgary apparaît. Il s'étend dans une sorte de soucoupe, où tournent et retournent la rivière Bow et son affluent l'Elbow. On est dans une dépression du plateau albertain. Sur les bords, les constructions commencent à se dresser, l'Ecole technique par exemple: un pont en pente relie la ville, par-dessus la Bow, à cette rive plus élevée. A l'autre extrémité de la coupe, s'étage une banlieue domiciliaire, où les clubs de natation bordent la rivière. Dans l'ensemble, à ne juger que par les courtes heures de notre séjour, Calgary nous paraît la ville la plus originale de l'Ouest, en deça des Rocheuses, et peut-être la plus vivante.

Voici maintenant ce qu'en dit Raoul Clouthier, publiciste du C. P.R.:—

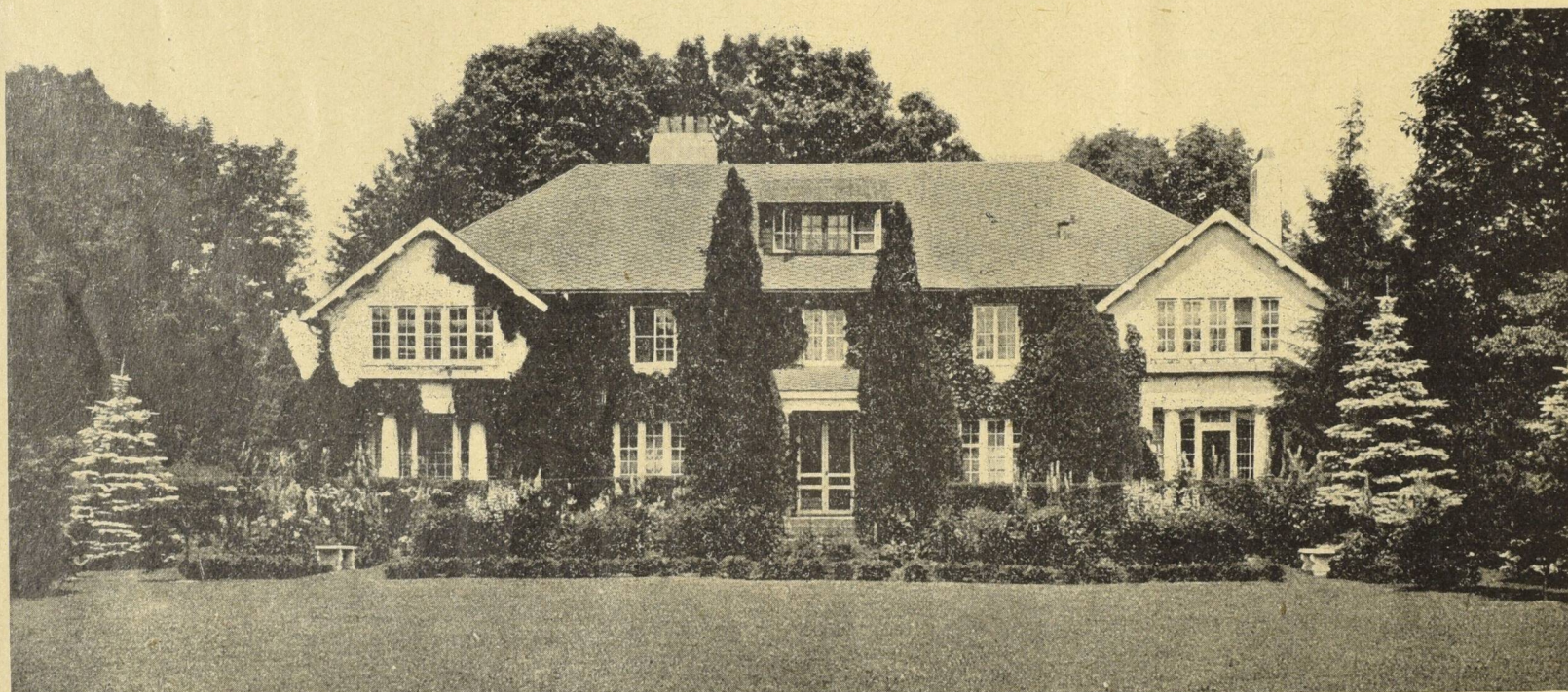
Calgary est bâtie sur les bords de la rivière Bow, à une altitude de 3,439 pieds au-dessus du niveau de la mer. Son développement, depuis un demi-siècle, comme celui des autres grands centres de l'Ouest, tient du phénomène. Là où il y a cinquante ans à peine, se dressaient seulement quelques misérables cabanes habitées par des Métis, s'étale aujourd'hui une florissante cité moderne, avec des rues vastes et bien pavées, des édifices aux ambitieuses dimensions, des industries prospères et de coquettes habitations. Le chemin de fer a été la baguette magique qui a opéré cette étonnante transformation.

Calgary se signale à l'attention des touristes par son fameux "stampede" qui a lieu chaque été dans le cours du mois de juillet. Ce "stampede" est une sorte de foire typique de la prairie, au cours de laquelle les meilleurs cavaliers ou "cow-boys" de l'Alberta donnent des démonstrations de leur habileté à monter à cheval, à lancer le lasso et renverser des boeufs.



UNE AGREABLE INTERPRETATION D'UNE MAISON DE BRETAGNE. HERBERT T. JOHNSON, ARCHITECTE.

MAISONS DE

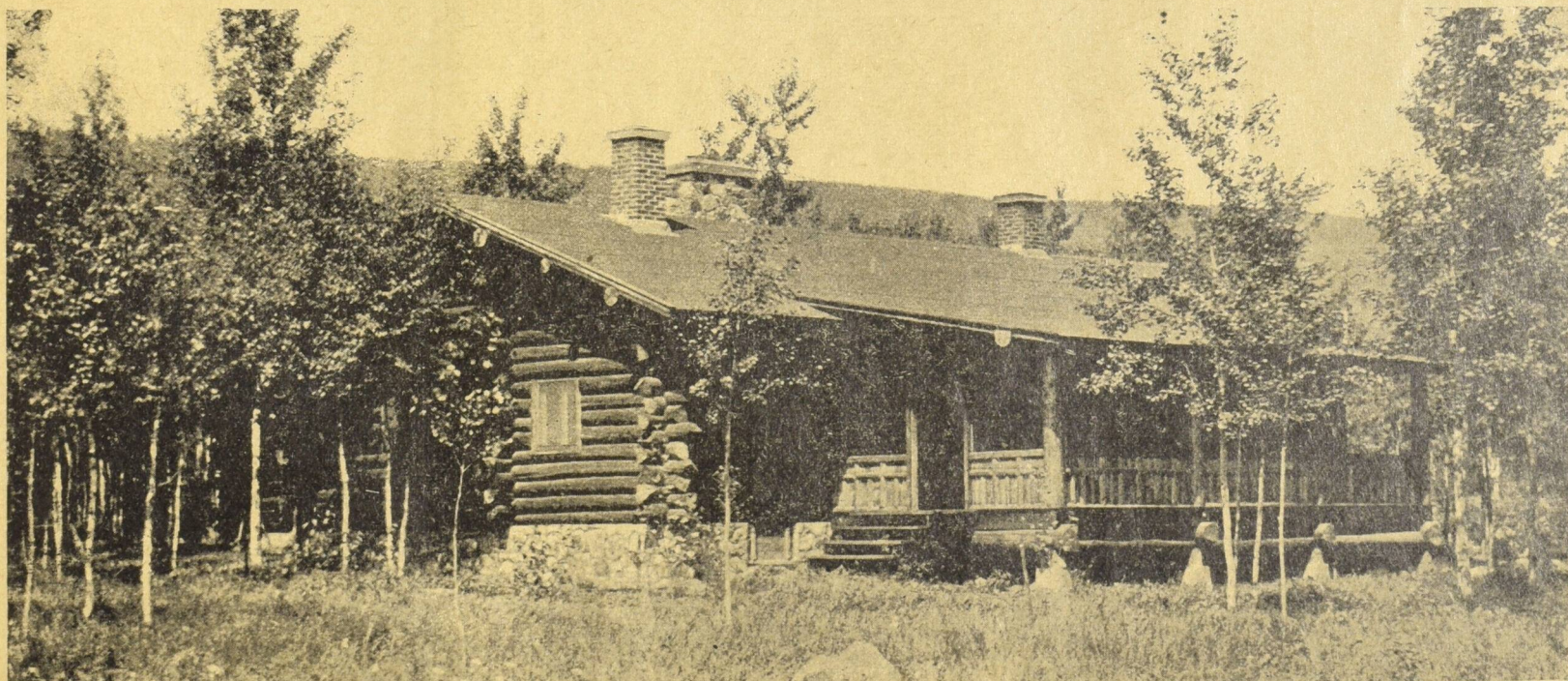


LA MAISON DE CAMPAGNE DU TYPE LE PLUS COURANT AU CANADA ET AUX ETATS-UNIS. ARCHITECTE, J. J. SPOON.



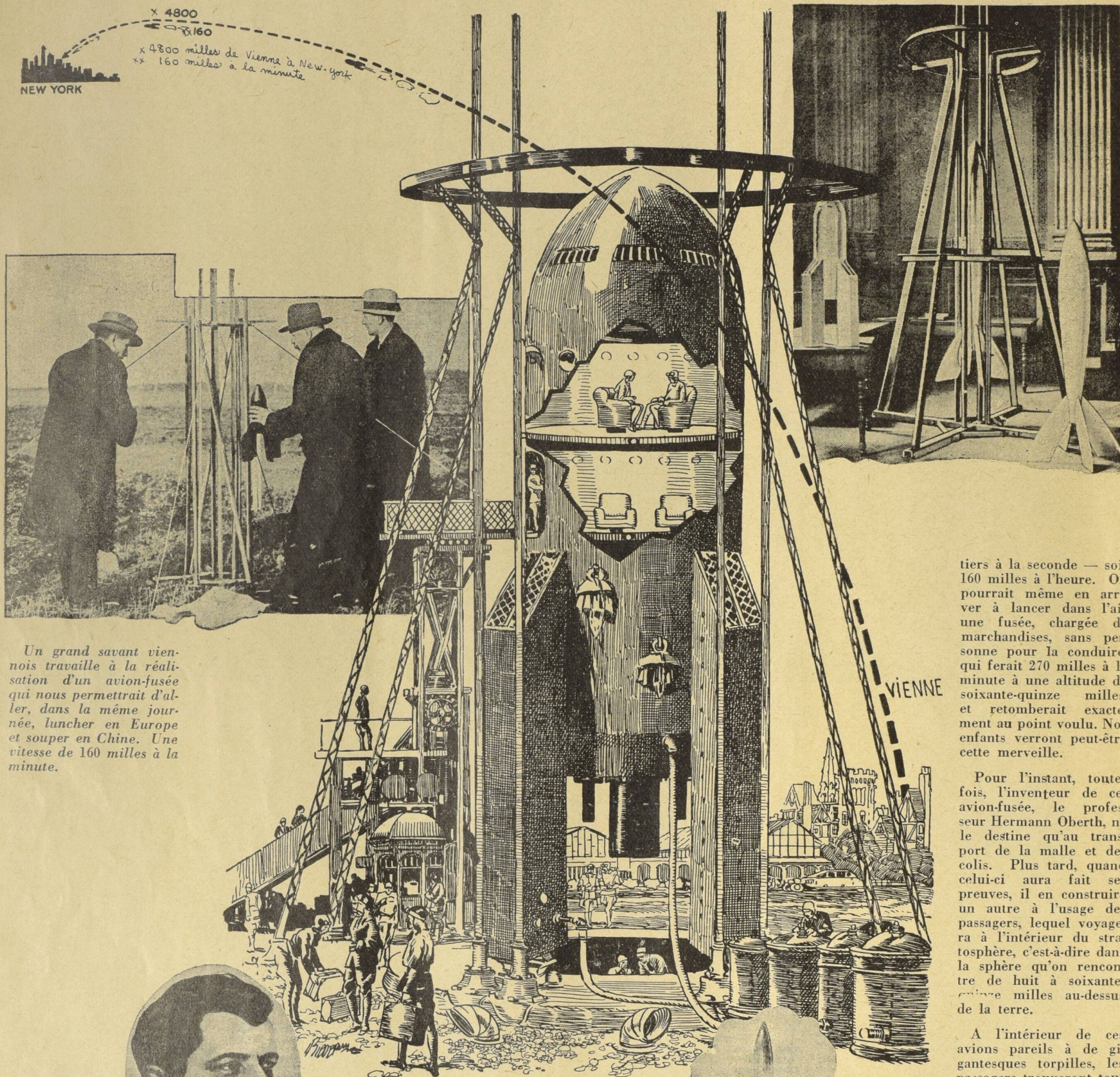
UN RETOUR A LA VERITABLE ARCHITECTURE CANADIENNE. CALVIN KIESSLING, ARCHITECTE.

CAMPAGNE



LE CHARME DES CHALETs RUSTIQUES, COMME ON EN VOIT AU MILIEU DE NOS LAURENTIDES. DARRACH ALDRICH, ARCHITECTE.

L'AVION-FUSÉE -- 30 minutes de Vienne à New-York



Un grand savant viennois travaille à la réalisation d'un avion-fusée qui nous permettrait d'aller, dans la même journée, déjeuner en Europe et souper en Chine. Une vitesse de 160 milles à la minute.



HERMANN OBERTH,
inventeur de l'avion
fusée.

Depuis que Jules Verne s'est amusé à écrire un livre sur un voyage à la Lune, tout le monde rêve d'y aller, mais sérieusement cette fois, et non en imagination. C'est peut-être beaucoup demander. Nos savants, pourtant, ne doutent de rien. Ils ont réalisé, depuis vingt-cinq ans, des choses si extraordinaires qu'ils ne mettent plus de bornes à leurs ambitions. Pour les astres voisins de la terre, on compte surtout sur la fusée à moteur. Mais pourquoi vouloir aller si loin, s'est demandé le professeur Hermann Oberth, l'un des plus grands savants d'Autriche? Cherchons d'abord, au moyen de l'avion-fusée à passagers, à réduire encore les distances entre les

pays de la terre. Et c'est dans ce but qu'il a créé l'énorme torpille illustrée sur cette page. Il affirme être capable de lancer cette fusée de Vienne, chargée de marchandises, de courrier ou de passagers, pour qu'elle arrive en demi-heure plus tard à New-York. En temps de guerre, malheureusement, la même fusée gigantesque pourrait tuer à une distance de 4,800 milles. Ce savant vient d'accomplir une expérience concluante avec un avion-fusée pesant, vide, dix-huit livres, actionné par un combustible liquide dont la formule est tenue secrète. La fusée consomma 250 grammes de ce combustible à la seconde et atteignit une vitesse de deux milles et deux-

tiers à la seconde — soit 160 milles à l'heure. On pourrait même en arriver à lancer dans l'air une fusée, chargée de marchandises, sans personne pour la conduire, qui ferait 270 milles à la minute à une altitude de soixante-quinze milles, et retomberait exactement au point voulu. Nos enfants verront peut-être cette merveille.

Pour l'instant, toutefois, l'inventeur de cet avion-fusée, le professeur Hermann Oberth, ne le destine qu'au transport de la malle et des colis. Plus tard, quand celui-ci aura fait ses preuves, il en construira un autre à l'usage des passagers, lequel voyageur à l'intérieur du stratosphère, c'est-à-dire dans la sphère qu'on rencontre de huit à soixante-quinze milles au-dessus de la terre.

A l'intérieur de ces avions pareils à de gigantesques torpilles, les passagers trouveront tout le confort voulu pour les quelques heures qu'ils devront y passer. Tout est prévu, naturellement, pour les empêcher d'être renversés la tête en bas ou d'être projetés d'un bout à l'autre de la fusée!

Une fois sur le point de toucher terre, des ailes et un train d'atterrissage sont projetés hors des flancs de l'avion.

La force motrice de ces avions fusées est un liquide, soit une combinaison d'oxygène et d'hydrogène. Il compte d'ailleurs créer un combustible liquide plus léger que tous les carburants que nous connaissons aujourd'hui.

L'Industrie de la Gomme à Mâcher

L'habitude pour beaucoup d'entre nous de mâcher de la gomme est tellement ancienne que nous ne nous arrêtons même pas à penser à ce qu'elle peut avoir d'étrange pour un Européen. Nous nous rappelons, entre autres souvenirs sur la gomme à mâcher, la surprise que montraient les soldats français, pendant la dernière guerre, devant les énormes caisses de gomme destinées aux soldats de l'infanterie américaine. Qui sait, d'ailleurs, si ce n'est pas la guerre qui apporta à l'Europe, avec le cocktail, le tabac blond, le rasoir mécanique et tant d'autres choses... la gomme à mâcher!

Depuis une quinzaine d'années, en tout cas, nous savons que la compagnie Wm. Wrigley Jr., entre autres, place des commandes énormes dans tous les pays du monde, en Arabie, en Egypte, en Tchécoslovaquie, à Java, au Japon, en Chine, en Autriche comme en Allemagne. On trouve ses usines à Chicago, Toronto, Londres, Sydney (Australie), et Francfort (Allemagne). Tous les journaux de l'univers l'annoncent. On dit, par exemple, en France: des dragées à mâcher.

♦ ♦ ♦

Mais d'où vient la gomme à mâcher elle-même, nous demanderez-vous?

Plusieurs hypothèses ici sont permises, mais la plus vraisemblable est celle-ci:

Un commerçant de New-York reçut un jour du Mexique une résine de l'Amérique Centrale appelée "chick", dont il voulait faire du caoutchouc. Après plusieurs tentatives infructueuses, il s'aperçut à son grand embarras, que cette résine ne se prêtait aucunement à la "fabrication" du caoutchouc. Mais les Américains sont ingénieux. Au lieu de jeter toute cette inutile cargaison aux rebuts, il décida de lui découvrir un usage. Et c'est ainsi, raconte-t-on, que fut découverte la gomme à mâcher.

♦ ♦ ♦

C'est vers 1890 que l'industrie de la gomme à mâcher prit son plus grand essor, après que l'on eût parfumé la gomme avec de la men-

the, susceptible de présenter des propriétés antibacillaires. Tout le monde, bientôt, prit l'habitude d'en mastiquer, soit pour se parfumer l'haleine, soit pour faciliter la digestion, soit pour blanchir les dents ou se passer le goût du tabac. Et c'est ainsi que cette industrie devint en quelques années

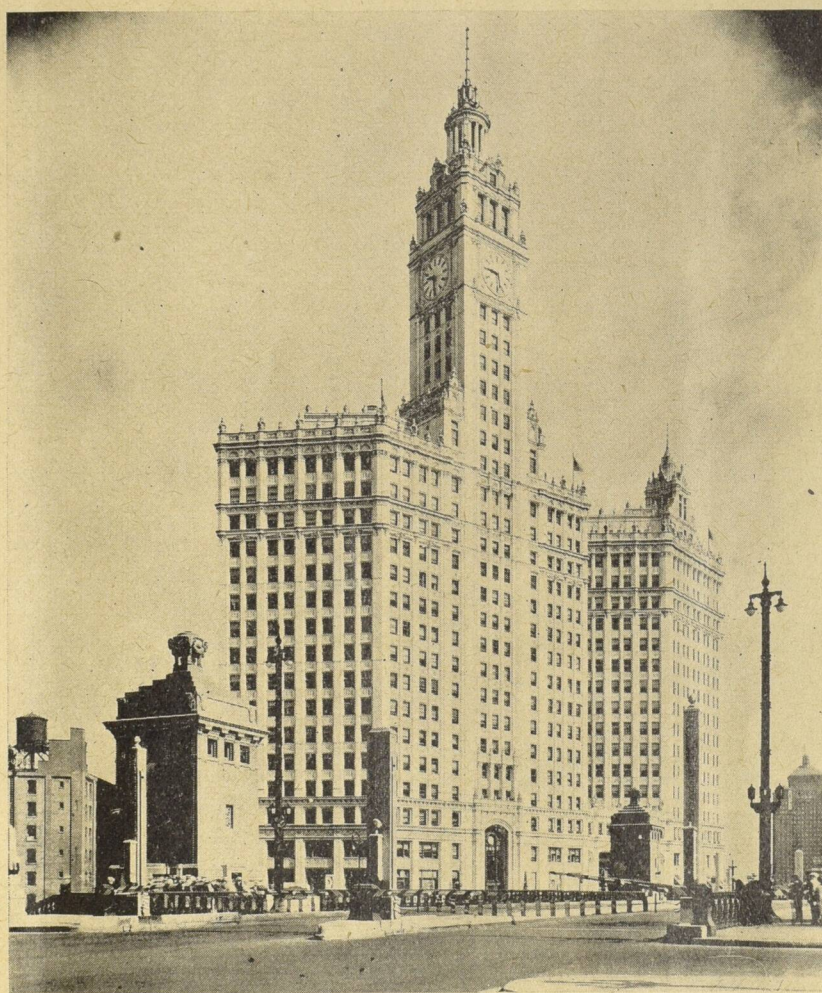
des fabriques de gomme à mâcher, mais aucun n'y fut admis, car les procédés de teinture des dragées et la manière d'obtenir le goût d'ananas, de citron, d'orange, etc., doivent demeurer secrets. Quant à la matière première, elle vient toujours du Mexique et de l'Amérique Centrale et elle est toujours

gomme à mâcher, puis elle est lavée, coupée, pétrie et filtrée. Ainsi préparée, la résine est dirigée vers les machines à mélanger, dans des pièces immenses, où on mélange le "chick" à du sucre très fin et aux diverses essences qui lui donneront son goût particulier. Peu de citoyens américains travaillent en général dans ces fabriques. Cette besogne ingrate est laissée aux étrangers.

Des machines à mélanger (pouvant contenir chacune, chez Wrigley, la matière première de cent cinquante mille bâtonnets de gomme), la résine sort en pâte, laquelle pâte est à son tour introduite dans diverses machines très ingénieuses d'où elle réapparaît sous forme de dragées, de tablettes, de pastilles, de boules ou de bâtonnets. D'autres machines encore polissent et finissent ces petits blocs qui prennent ainsi leur forme définitive et sont maintenant prêts pour l'emballage.

Nous avons parlé du sucre et des essences qui entrent dans la composition de la gomme à mâcher. Ainsi, par exemple, dans la gomme Wrigley, sont incorporés du sucre de canne, du sirop de maïs de la qualité la plus riche, de la menthe verte et de la menthe poivrée. Ces menthes viennent du Michigan et de l'Indiana et la compagnie Wm. Wrigley Jr., en emploie en quantités si considérables qu'on trouve dans ces Etats des fermes de 3,000 acres travaillant exclusivement pour répondre à ses commandes.

La gomme présente des avantages indéniables. Elle parfume et adoucit, tout au moins, l'haleine; elle aide à la digestion en donnant de la salive. Il est même indéniable qu'elle préserve les dents, dans une certaine mesure. Beaucoup de médecins affirment qu'après un gros repas il est excellent de mâcher de la gomme, mais on n'en trouve pas pour affirmer que l'habitude de mâcher constamment de la gomme soit de quelque utilité. En tous cas, tant que notre étiquette ne sera pas changée, on peut dire qu'il n'est pas poli de mâcher de la gomme en public. Une personne bien élevée ne peut se permettre cela.



LE PALAIS DE LA GOMME A MÂCHER

L'immeuble de la compagnie Wm. Wrigley Jr., à Chicago, face au lac Michigan, l'un des plus imposants gratte-ciel de cette gigantesque cité.

Photo Fulton-Lawson.

l'une des plus importantes aux Etats-Unis.

Avant la guerre, racontent les statistiques, on trouvait, aux Etats-Unis, 74 usines occupant près de 3,000 personnes et convertissant \$32,000 de matière première en \$17,159,000 de produits manufacturés. La valeur des produits manufacturés est aujourd'hui de \$150,000,000, mais la main-d'œuvre est à peu près la même, à cause de la place prise par les machines.

Plusieurs journalistes étrangers voulurent visiter les laboratoires

préparée par une main-d'œuvre étrangère. Les *chicleros*, — nom donné aux manoeuvres de cette industrie — ont pour métier d'inciser avec de grands couteaux (que les Mexicains appellent *machetes*), l'écorce des pins géants de la jungle, à en recueillir la résine qu'ils emballent dans du jute et expédient ainsi aux fabriques américaines.

♦ ♦ ♦

Là, on sort de ces énormes balots la résine qui sera bientôt de la

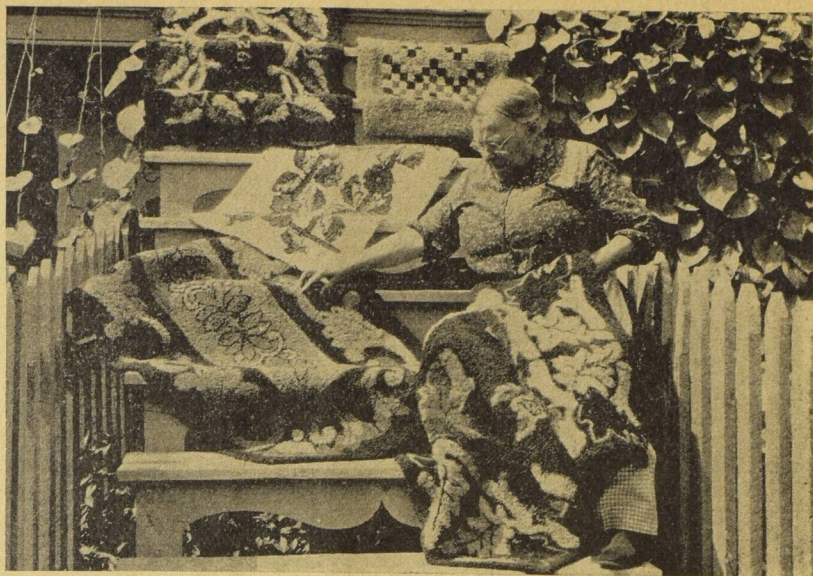
Les Arts Rustiques du Québec

Les arts rustiques, ou populaires, d'un pays ne sont méprisables qu'aux yeux des ignorants et des snobs. Ceux de la province de Québec ont leurs titres de noblesse, ayant maintes fois fait l'objet d'études particulières. Des historiens, des archivistes, des architectes, des artistes et des agronomes se sont intéressés à leur sort. On pourrait ainsi nommer Marius Barbeau, du Musée National du Canada; Gustave Lanctôt, directeur de nos archives; William Carless, professeur d'architecture à l'Université McGill; Georges Bouchard, député et agronome, auteur de *Vieilles Choses, Vieilles Gens*, et, en général, tous les Canadiens, anglais aussi bien que français, avertis du rôle spirituel et matériel du folklore. Qu'on se rappelle aussi les divers Festivals de la Chanson et des Métiers, tenus chaque année au Château Frontenac, à Québec, sous les auspices du Pacifique Canadien, du Musée National, de la Galerie Nationale et des Archives publiques du Canada.

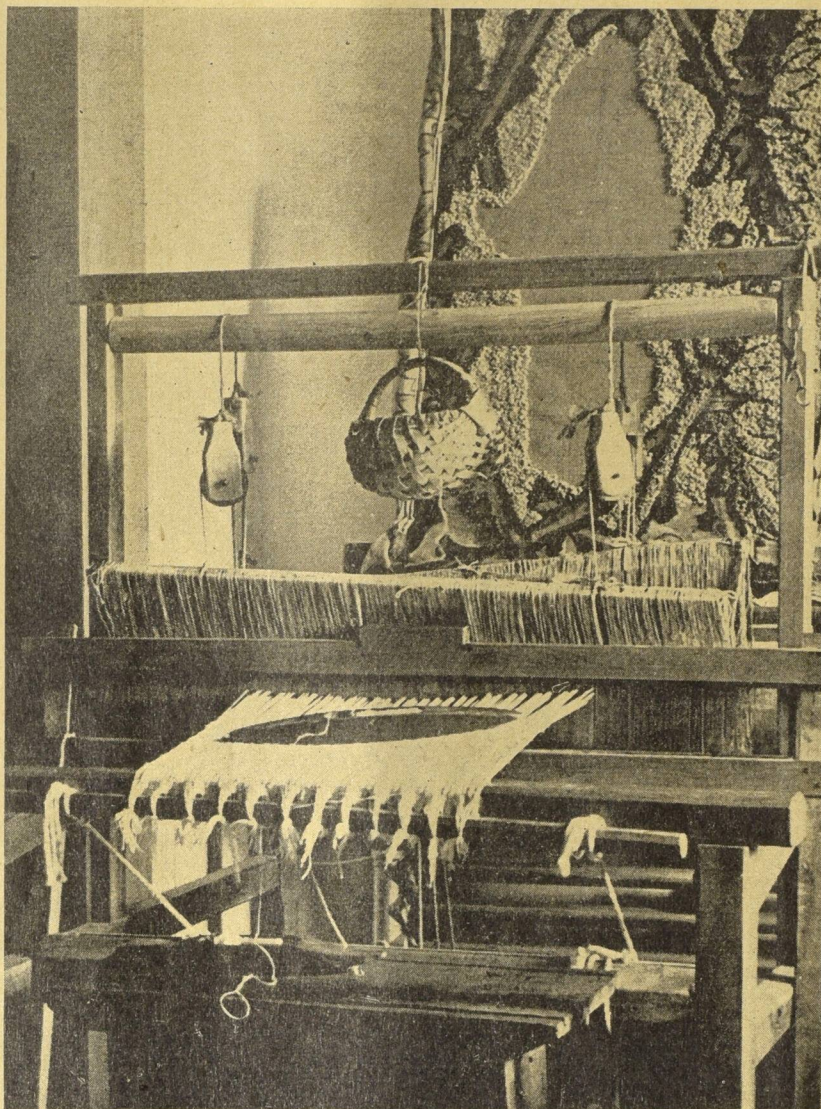
A nos lecteurs et lectrices que cette question intéresse, nous conseillons de lire, comme nous venons de le faire, une publication de l'Université McGill (série Art et Architecture), intitulé *The Arts and Crafts of Canada* (Arts et Métiers du Canada), par William Carless, dont nous citons le nom tout à l'heure. On y trouve, avec des illustrations très bien venues et intelligemment choisies, l'histoire de toutes les petites industries du Canada, depuis le régime français jusqu'à aujourd'hui.

En quoi consistent ces arts rustiques ou populaires?

En teinturerie et tissage, — tapis et catalognes, — en vannerie (paniers et corbeilles) de foin d'odeur et de raffia, en empaillage de chaises et fabrication de petits meubles, bancs et tables, oeuvrés



L'industrie domestique des carpettes à Sainte-Anne de Beupré, Québec. Photo du C.N.R.



Métier de tissage à la main d'un couvent des environs de Québec. Ce métier sert à l'enseignement. — Photo de St. Nihal Singh.

que l'on fait encore sont d'origine franco-écossaise, ce qui n'a rien d'étonnant quand on sait que de nombreux soldats écossais, une fois la guerre finie, épousèrent des Canadiennes-françaises. A preuve les patrons dits "Wellington's Army" et "Rose Pattern". On connaît encore le tissage *boutonné rose, double face et fleuri*. Disons que les tissages du Québec ne ressemblent nullement à ceux d'Angleterre ou d'Irlande. Il s'apparente toutefois aux tissages de Bretagne et de certaines régions des Etats-Unis et de l'Ile-du-Prince-Edouard.

C'est en étoffe du pays que se faisaient autrefois ces lourds paletots d'hiver croisés, avec coutures tubulaires rouges, épaulettes et capuchon.

Puis viennent les *catalognes*, dont la trame est faite de chiffons ou guenilles de couleurs différentes, cousus ensemble. Les teintures s'obtiennent avec les couleurs extraites de plantes de la région.

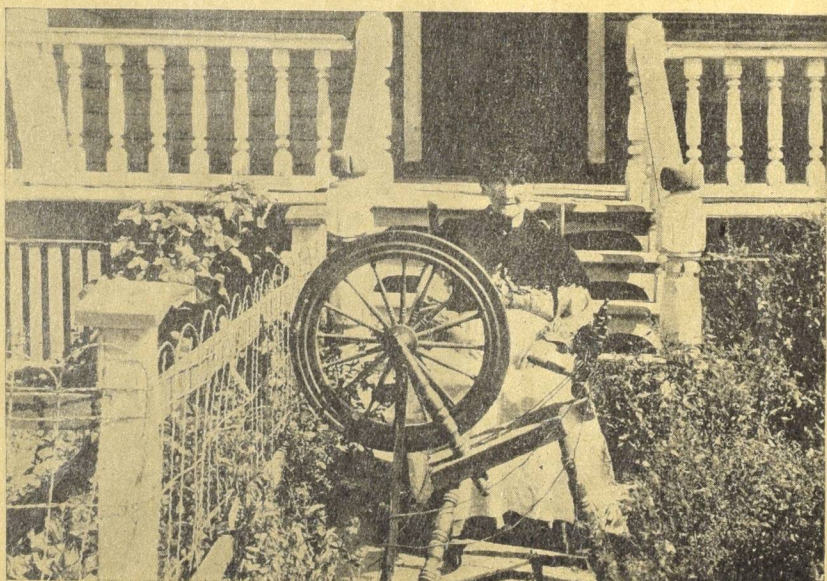
N'oublions pas surtout les *ceintures fléchées*, particulières au Québec et que riches et pauvres portaient au temps jadis, ces belles ceintures dont la vogue est tombée et dont l'art se perd. C'est que leur fabrication exige trop de patience. Ces ceintures se font encore, mais bien peu. Elles se fabriquaient anciennement avec de la laine peignée qu'on importait d'Ecosse et qu'on tressait à la main. On mettait une journée entière à tresser ainsi, entre ses doigts, quatre pouces de ceinture... C'est de l'Assomption que venaient les plus belles. Reste à savoir, pourtant, si nos ancêtres ont appris des Indiens l'art de tresser ces ceintures ou si ce sont les Français qui communiquèrent leur procédé aux Indiens. Il est certain, toutefois, que ce travail est absolument inconnu en France.

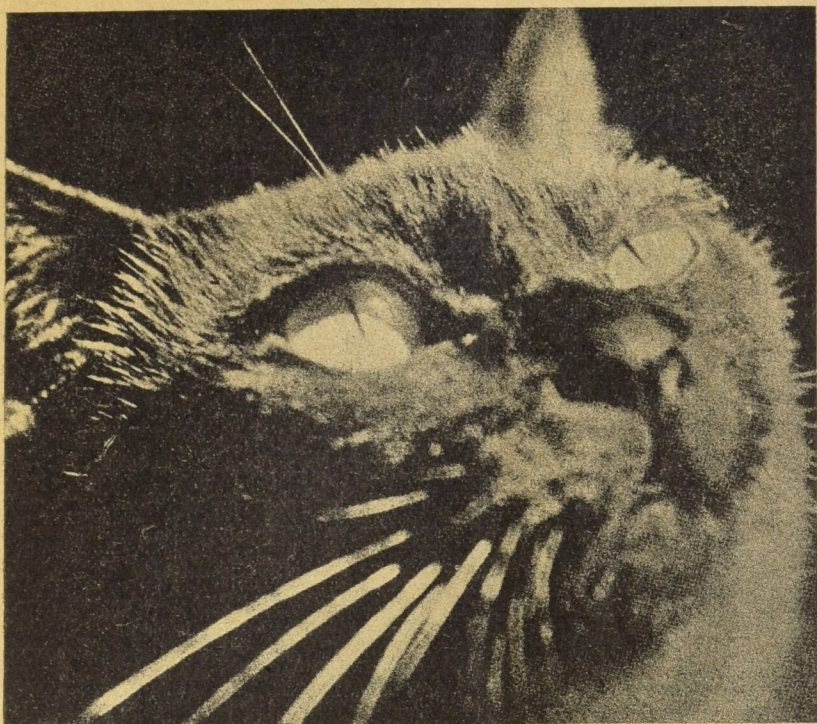
avec autant de soin que les clochers de zinc de nos églises de compagne.

Le *fer-blanc*, ou fer étamé, dont on recouvrait églises et maisons, fut importé de France en 1697. Son but était de protéger les maisons contre les incendies. Avec le temps, le fer-blanc prend une belle couleur d'un or mat ou d'un bronze luisant.

De toutes les petites industries domestiques au Canada français, la plus connue est celle de l'*étouffe du pays*. Beaucoup des "patrons"

Une vénérable fileuse de 101 ans à son rouet, Saint-Alphonse, Québec. — Photo du Ministère de l'Intérieur.





Un chat noir dans la maison porte bonheur, mais un chat noir rencontré dans la rue est mauvais signe....

Nous avons beau nous moquer des vieilles demoiselles superstitieuses, nous avons tous nos petites manies et la crainte, avouée ou non, de certains êtres, de certains animaux, de certains objets, dont l'influence nous paraît mystérieuse. Il est de bon ton de se moquer des superstitions, mais plus difficile de ne croire à aucune, comme nous le souhaiterions.

Voyons quelles sont les plus répandues :

Un chat noir dans la maison porte bonheur, mais un chat noir rencontré dans la rue est mauvais signe.

C'est très mauvais d'ouvrir un parapluie dans un appartement, même pour le faire sécher.

Ne passez jamais sous une échelle, vous dira-t-on encore, car c'est braver le sort. (Pour notre part, nous évitons de passer sous une échelle tout simplement pour ne pas recevoir un pot de peinture, ou le peintre tout entier, sur la tête...)

La table à manger aussi a ses superstitions : Couteaux et fourchettes en croix, cela signifie la brouille prochaine. Une salière renversée, vous le savez, c'est la querelle imminente. (Pour conjurer le mauvais sort, il suffit de jeter une pincée de sel par dessus son épaule !)

Vous vous promenez dans la rue avec votre fiancée ou votre épouse ; évitez de vous séparer pour éviter un arbre, un poteau téléphonique, ou tout autre obstacle de ce genre. Si vous le faites, dit-on, vous ne tarderez pas à vous disputer dans la rue ou une fois à la maison.

Quand vous sortez de chez vous, franchissez toujours le seuil de votre maison du pied droit. Le pied droit d'abord ! Autrement, il pourrait vous arriver des choses ennuyeuses au cours de cette sortie.

♦ ♦ ♦

Toutes les petites superstitions qui précèdent n'effrayent pas, outre mesure, les gens sérieux à l'esprit bien trempé, mais quelle est la femme qui ne redoute pas comme la dernière des calamités de briser un miroir, ou tout simplement la glace de son vanity-case ? Cela, c'est terrible. Pensez ! Sept années de malheur...

Vous pouvez laisser tomber par terre votre annuaire du téléphone ou tous les livres que vous voudrez, mais gare au cahier de musique qui tombe par terre...

Dans les tranchées, pendant la guerre, les soldats avaient aussi leurs superstitions, ce qui prouve que les héros eux-mêmes ont leurs faiblesses et que la crainte des superstitions, chose purement nerveuse, est très excusable. Ainsi, le truc des trois cigarettes allumées à la même allumette. Les civils, la guerre finie, ont ajouté celle-ci à la collection déjà grande de leurs superstitions. Oui, n'allumez pas trois cigarettes avec la même allumette, ni avec la même flamme d'un briquet, car c'est la mort dans l'année pour l'un des trois fumeurs. Si, étant fumeur de cigarettes, vous craignez de vous laisser distraire au point de commettre cette imprudence, renoncez à la cigarette et fumez la pipe ! (Je crois avoir trouvé ici une idée

SUPERSTITIONS

de réclame pour les fabricants de pipes qui pourrait me rapporter beaucoup d'argent...)

Voilà que je suis moi-même distrait, car j'ai oublié de vous dire, tout à l'heure, que si vous avez jamais le malheur de laisser tomber sur le plancher un cahier de musique, vous devez tout de suite vous asseoir dessus pendant quelques minutes, où que vous soyez, et le sort sera ainsi conjuré. Si la chose arrive à une chanteuse pendant un concert, c'est assez difficile pour elle de s'asseoir devant ses auditeurs sur un cahier de musique... Nous lui permettons, dans ce cas, de glisser le cahier sous son accompagnateur, assis au piano. Le plus discrètement possible, bien entendu. Ne riez pas, je suis très sérieux...

♦ ♦ ♦

On nous raconte qu'en France la fortune sourit à ceux qui rencontrent une personne portant un panier de pain. Mais nous n'avons pas de porteuses de pain au Canada. Quoi faire ? Attendre votre livreur sur l'escalier de votre maison ? Peut-être. Essayez toujours, si vous n'avez rien de plus drôle à faire à l'heure du boulanger.

Ici, comme partout ailleurs, le trèfle à quatre feuilles est encore le meilleur porte-bonheur. Ces trèfles-là ne poussent pas sur l'asphalte des villes, mais vous pourrez en faire une provision si vous allez à la campagne cet été.

Il y a encore le fer à cheval, comme porte-bonheur. Mais les chevaux s'en vont. On en voit encore beaucoup à la campagne, mais ne serait-il juste que le citadin puisse maintenant remplacer le fer à cheval par un pneu ? Le fer à cheval s'accroche au mur. Un pneu est bien encombrant et très peu décoratif. Cherchons autre chose...

Des ciseaux qui tombent la pointe piquée en terre, sont le plus sûr présage de prospérité. Mais ne le faites pas exprès. Ce serait tricher et cela ne vous rapporterait rien.

Enfin, il y a la corde de pendu, dans les pays où l'on pend encore les criminels. Cette superstition est vieille comme le monde.

Et que faites-vous du chiffre 13, me demanderez-vous ? En effet, le chiffre 13 a une bien mauvaise réputation. Si mauvaise que dans certaines villes aucune maison ne porte ce numéro et que vous ne le trouvez sur aucune cabine de paquebot. On me racontait dernièrement que beaucoup de conducteurs d'autos refusaient d'accepter un permis de conduire daté du 13 et ne voulaient pas entendre parler d'une plaque de licence portant ce chiffre soi-disant fatidique.

♦ ♦ ♦

Le comble, pour les gens superstitieux, c'est encore un Vendredi qui tombe un treize. Ce jour-là, ces braves gens préfèrent ne pas mettre le nez dehors. Depuis que l'automobile a remplacé la voiture sur les routes, le vendredi, même le vendredi treize, n'est pas plus dangereux que le samedi et le dimanche, car c'est en fin de semaine qu'arrivent tous les accidents. C'est ainsi que l'automobile sauvera peut-être la réputation du vendredi, et même du vendredi treize.

Les pierreries elles-mêmes donnent lieu à toutes sortes de superstitions. Ne dit-on pas que les opales jettent le mauvais sort et que les perles rendent malheureuses ? Bien des femmes, pourtant, consentiraient à porter de vraies perles au risque des plus grands dangers. Ici, la coquetterie l'emporte sur la crainte.

Les rêves préoccupent aussi beaucoup de monde. On en cherche le sens dans la "Clef des Songes". C'est pour ces personnes que nous avons donné dernièrement, dans *La Revue Populaire*, le sens d'une cinquantaine de rêves.

Un canif ne se donne jamais, il se vend au moins un sou. Autrement, il "couperait" l'amitié qui lie le donateur au donataire.

Si vous voulez qu'un mariage soit heureux, ne manquez jamais de couvrir de riz et de confettis les nouveaux mariés et d'accrocher de vieilles chaussures à leur auto !

Voilà, je crois, assez de superstitions pour vous amuser...

Roland PARE

La Vie Intime de Maurice Chevalier

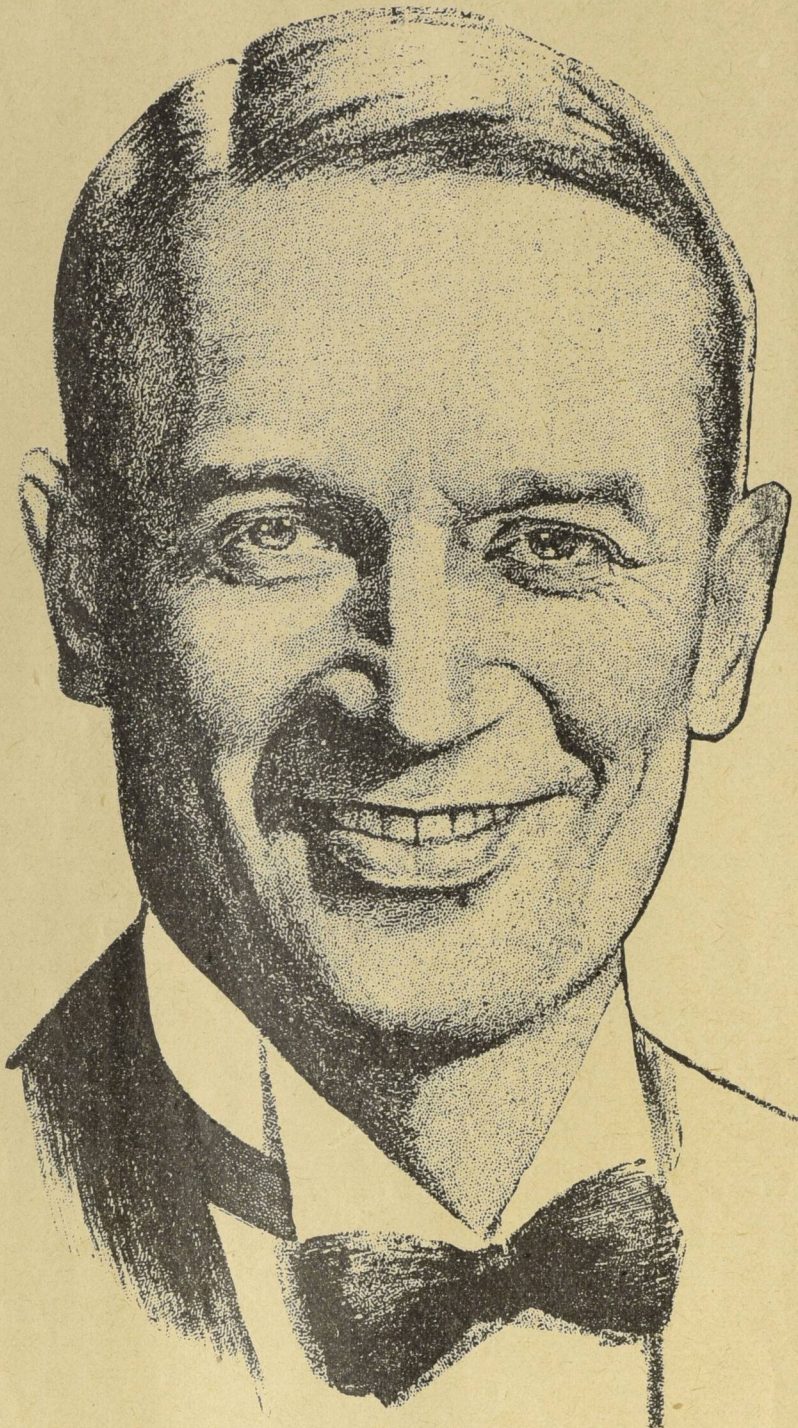
Tout autant que le cinéma, peut-être, les concerts du dimanche soir que Maurice Chevalier vient de donner à la radio, de janvier à juillet, au programme du café Chase & Sanborn, ont contribué à établir solidement, en Amérique, sa réputation de chanteur et de diseur.

Ces vingt-six concerts du dimanche soir ont rapporté à Chevalier la jolie somme de \$80,000. A chacun, il donnait trois chansons précédées d'un boniment de quelques minutes, d'une anecdote, d'une conversation amusante avec ses auditeurs et auditrices, d'une leçon de français, de géographie, de golf ou de boxe. Chacune de ces chansons lui rapportait mille dollars, soit trois mille dollars pour la soirée, une soirée de $\frac{3}{4}$ d'heures! Le talent et la réputation d'un artiste se jugent ici à ses cachets. Dans ce cas, Maurice Chevalier en a encore pour quelques temps à jouir de la faveur populaire!

Mais cette popularité ne plaît pas à tout le monde. Ses compatriotes mêmes, au lieu de s'en réjouir, commencent à la trouver mauvaise! Ils lui reprochent surtout de maintenir ses prix (c'est-à-dire les prix qu'il touche en Amérique) quand il chante à Paris. Lors de son dernier passage dans sa bonne ville de Paris, les journaux lui ont fait la tête. C'est que, comme ses compatriotes, Maurice est économe et ne méprise pas les petits dollars américains. Un journaliste new-yorkais, Ted Cook, qui vit depuis longtemps dans l'intimité de Maurice Chevalier et l'estime à sa juste valeur, ni plus ni moins, nous apprend qu'il ne perd son large sourire que quand il signe un chèque... Mais il n'a l'air de prendre la "peingrerie" de Maurice que comme un petit travers sans importance. Personne, en effet, ne lui en veut ici de ne pas jeter l'argent par les fenêtres.

Tous les amateurs de cinéma savent que les vedettes de l'écran ne durent pas longtemps; que les étoiles qui brillent au firmament de Hollywood sont des... étoiles filantes. Maurice chante et danse, comme la cigale de la fable, mais il thésaurise aussi comme la fourmi, pour "quand la bise sera venue". Qui pourrait l'en blâmer?

Sans vouloir exagérer l'importance du rôle que joue Chevalier aux Etats-Unis, on peut tout de même dire qu'il a, presque à lui seul, complètement changé l'idée



MAURICE CHEVALIER

que l'Américain 100% (le Babbitt, si vous préférez) se faisait jusqu'ici du Français moyen.

L'Américain, en effet, s'est longtemps représenté le Français comme un petit homme à grande barbe noire et à bottines boutonnées, ne pratiquant aucun sport, s'habillant mal, et gesticulant tout le temps d'une manière ridicule. Maurice lui a appris que le Français, du moins celui d'après-guerre, était un gaillard aussi déluré, aussi sportif, aussi bien rasé, aussi bon garçon que l'Américain le plus authentique!

A quarante ans, Maurice peut encore jouer des rôles de jeune premier amoureux, tout aussi bien qu'un jeune puceau de vingt ans. C'est un type bien planté, de cinq pieds onze pouces et demi, et pesant cent-soixante-cinq livres. Il fait tous les jours quelques rondes

de boxe, avec le géant Carnera pour entraîneur, pour se tenir en forme, et assiste, tous les vendredis, aux matches de boxe de Madison Square Garden.

C'est un homme rangé, heureux en ménage, qui vit modestement et travaille beaucoup. A New-York, tous ces mois derniers, en plus de tourner son dernier film "*The Smiling Lieutenant*", il chantait dans plusieurs théâtres (cinq représentations par jour au Paramount Theatre).

Dans l'intimité, Maurice parle un bien meilleur anglais qu'au cinéma et à la radio. Son accent n'est pas tout à fait le même que celui que nous lui connaissons. S'il parlait anglais, comme tout le monde, sa popularité en souffrirait probablement!

Sa manière de s'habiller est très fantaisiste. Sobrement mis quel-

quefois, comme l'homme de la rue, il se permet, quand cela lui chante, un certain laisser-aller dans la toilette ou encore des extravagances vestimentaires qui étonnent un peu ses amis. On le voit, par exemple, porter des chemises à plastron semi-empesé avec des cravates du même tissu que la chemise. Il se chausse même quelquefois de souliers en peau de crocodile. Bien que très économe, il n'a pas hésité à payer soixante-quinze dollars pour ces souliers-là, chez un cordonnier de Paris. Ses complets viennent de Londres. Comme bijoux, trois bagues au petit doigt de sa main gauche: l'alliance de sa mère, la sienne et un gros diamant blanc, cadeau de Jesse Lasky. Quant à son fameux chapeau de paille, Chevalier ne le porte qu'en été, comme tout le monde. Il logeait jusqu'au mois dernier, à l'Hôtel St. Moritz, sur Central Park South.

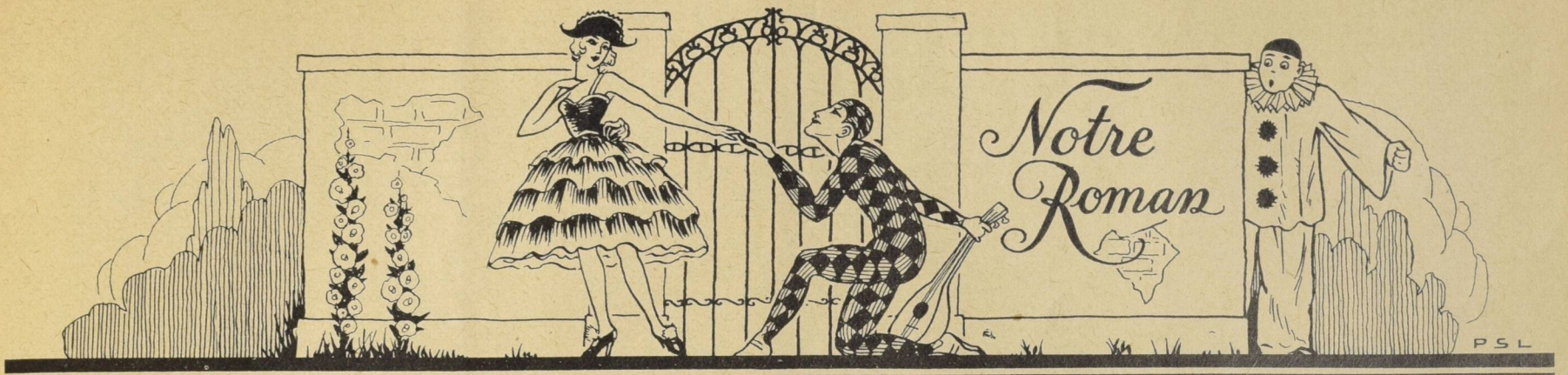
Maurice Chevalier est né à Ménilmontant, sur l'un des boulevards les plus animés de Paris. A onze ans, il perdit son père et eut aussi jeune à assurer l'existence de sa mère et de ses petits frères. Il rêvait déjà de théâtre et de cirque. Il eût voulu être chansonnier ou clown. Mais les besoins de sa famille l'obligèrent à faire tous les métiers. Comme chanteur, sa première apparition, au Concert des Trois-Lions, fut désastreuse. Impossible de s'accorder avec le piano! Mais il ne se découragea pas et, après des mois de pratique, obtint un engagement au Casino des Tourelles, à Paris, où il chantait pour trois francs (soixante cents, à l'époque) de la soirée! Un ami le présenta à Mistinguett dont il devenait la partenaire quelques années plus tard.

La guerre valut à Maurice Chevalier la médaille militaire. Blessé d'un éclat d'obus, il fut recueilli inconscient par des brancardiers allemands et amené en captivité.

La guerre finie, on le vit au Casino de Montparnasse et aux Folies-Bergère, puis à Londres, avec Elsie Janis. Pendant son séjour au Casino de Paris, il choisit une danseuse comme partenaire, Mlle Yvonne Vallée. Ils sont maintenant partenaires pour la vie, Chevalier l'ayant épousée il y a près de quatre ans maintenant.

Et l'on sait ce que depuis est devenu Maurice Chevalier....

Henri HAMEL.



Ma Robe Couleur du Temps

DEUXIEME PARTIE

GRAND ROMAN D'AMOUR DE

DELLY

(Suite et Fin)

Juin était venu, et la verdure, maintenant, la belle verdure des commencements d'été que le soleil n'a pas eu encore le temps de flétrir couvrait tout le pays. Les roses fleurissaient sur le mur de mon logis, les résédas et les giroflées répandaient leurs aromes dans le parterre que Jacques Bardeau me m'avait arrangé, tout proche de la porte vitrée de mon petit salon. Car le brave garçon, aidé de son frère venu à Pâques en permission, avait repeint les boiseries de cette pièce, ciré le parquet, remis une vitre brisée. J'avais alors disposé là les meubles qui n'avaient pu trouver place dans ma chambre: le petit canapé, les bergères, le secrétaire de bois de rose, la table à incrustations de cuivre. Au mur étaient pendus des portraits d'ancêtres. Avec l'aide de Jacques, très industrieux, j'avais drapé des rideaux de soie jaune à rayures bleu pâle, un peu fanés, autour des deux fenêtres que séparait une glace étroite, devenue verdâtre, encastrée dans la boiserie. Je me trouvais ainsi en possession d'un salon charmant où je m'installais pour travailler depuis qu'il faisait chaud.

J'avais reçu quelques commandes du magasin de broderies auquel avaient agréé les modèles envoyés. Je cherchais des dessins nouveaux, et pour cela, je m'inspirais des fleurs, du feuillage que je voyais autour de moi. Mais ce travail ne me prenait pas tout mon temps. Je continuais à faire près de Catherine mon éducation de fermière et de ménagère. Puis je m'occupais des ruches que le propriétaire de la Sauvaie était venu installer au fond du jardin. Très souvent aussi, j'allais passer l'après-midi soit chez Mme Mossette, soit chez M. Rouchenne. Chez l'un et chez l'autre, je me sentais bien accueillie, réchauffée par une sympathie affectueuse. Mais j'avais un faible pour lui, mon vieil ami, discret et serviable, pour sa maison ancienne et son jardin fleuri qui sentait le tilleul, le jasmin et maintenant la rose.

J'allais broder près de lui sous le grand marronnier, qui étendait son ombre devant le logis, ou bien dans la salle fraîche d'où le soleil se retirait à midi. Nous causions paisiblement, gaie-ment parfois, car M. Rouchenne n'était pas triste et il avait un tour d'esprit fin, souvent amusant sous sa bonhomie pensive, mais jamais méchant ou railleur. Il me disait: "Vous êtes comme une fleur dans ma vie. C'est bon, quand on arrive vers la fin, de voir un joli sourire jeune, des yeux si beaux qui vous réchauffent un peu et qui ont l'air de s'intéresser au vieux bonhomme que je suis".

Je répondais, en pressant la main ridée couleur de terre brune:

— Ils n'en ont pas seulement l'air. Ils s'y intéressent vraiment. Et c'est moi,

monsieur Rouchenne, qui dois vous être reconnaissante à jamais d'accueillir avec cette bonté paternelle une orpheline qui sent si cruellement le vide laissé par l'absence de toute affection familiale.

Ainsi, jour par jour, se fortifiait une amitié que nous ne manifestions guère en paroles, mais que nous sentions tous deux, si confiante et si sûre, au fond du cœur. Je la laissais paraître dans mes attentions filiales à l'égard du vieillard, et lui, avec le tact de la bonté véritable, savait me montrer discrètement que je lui devenais chère, comme une enfant qui eût été à lui.

J'avais vu quatre fois M. de Trézonnes à la Sauvaie. Il était toujours courtois, et même aimable à sa manière froide. Ses longs séjours à la campagne n'avaient nui en rien à ses allures d'homme du monde. Je causais littérature avec lui, j'essayais de rester naturelle, comme si j'étais seule avec M. Rouchenne, de ne laisser rien paraître de cette gêne un peu tremblante, de cette émotion craintive que je ressentais toujours en sa présence et que j'emportais encore en quittant la Sauvaie. Je m'irritais ensuite de cette impression, je me promettais de n'être pas aussi sotte à la prochaine occasion... Et chaque fois, je subissais à nouveau l'influence du regard dominateur, si beau, qu'un sourire assez rare éclairait parfois sans l'adoucir.

Car M. de Trézonnes n'était pas gai. Il parlait de la vie, de ses manifestations diverses, avec un scepticisme un peu âpre, avec le dédain amer de l'homme qui a goûté de tout et n'a trouvé que désillusion en cette recherche.

M. Rouchenne disait d'un ton de reproche discret:

— Voyons, monsieur Guy, il y a tout de même de la vérité et de la bonté.

Le châtelain répondait:

— Oui, puisque vous y êtes.

Ces deux hommes, si dissemblables d'allure, d'éducation, de nature paraissaient unis par une amitié forte et silencieuse. Car, devant moi du moins, elle n'était pas expansive. Mais on la sentait entre eux, on la voyait dans le regard du vieillard où l'affection grave se nuancait de respect, et dans les manières attentives, déférentes du jeune homme qui venait visiter ce solitaire et le traitait en égal.

Un jour, comme je restais seule avec M. Rouchenne, après le départ du châtelain, je lui demandai:

— Vous aimez beaucoup M. de Trézonnes?

— Oui, beaucoup.

Il ajouta, après un petit temps de silence:

— C'est un homme qu'on ne connaît pas. L'apparence n'est rien chez lui.

— Il semble bien autoritaire et très dur.

Le vieillard secoua la tête en répétant pensivement:

— On ne le connaît pas.

Il parlait toujours fort peu des uns et des autres et je ne m'étonnai pas qu'il laissât sans réponse plus précise la réflexion que je venais de faire. Cependant, j'en conclus qu'il n'avait peut-être pas de protestation motivée à y opposer.

La Saint-Jean tombait cette année-là un dimanche. Fête patronale du pays, on s'y préparait à l'avance, et j'avais été réquisitionnée par le curé pour grossir le cœur des chanteuses... Puis, le bon prêtre ayant constaté que ma voix était agréable et bien exercée, je dus accepter de chanter un solo à la grand-messe et aux vêpres.

Deux jours auparavant, dans chaque maison du pays, on se mit à confectionner les gâteaux pour la fête. Catherine, quelque temps avant, m'avait montré à faire ces sortes de galettes, un peu épaisses mais savoureuses, qu'elle réussissait mieux qu'aucune femme des alentours. Comme elle souffrait d'une brûlure à la main et qu'Angelina était dans une période d'humeur hargneuse—un état qui lui devenait décidément presque habituel—je m'offris à pétrir la pâte; puis, sur les indications de Catherine, je formai des gâteaux de plusieurs dimensions. Il y en avait pour les voisins, pour les amis; l'un d'eux était destiné au château. Catherine, un peu glorieusement, m'apprit que M. de Trézonnes avait dit un jour: "Je ne mange que de la galette de la Meulière, le jour de la Saint-Jean, elle est très supérieure à celles que m'envoient mes métayers".

Comme je finissais ce travail, la petite fille du boulanger passa pour emporter les gâteaux à la cuisson. Je lui remis et allai vers une terrine pleine d'eau où je lavai mes mains enfarinées. J'eus tout à coup une exclamation:

— Ah! J'ai perdu ma bague!

C'était un petit cercle d'or orné d'une turquoise et de perles, bijou très simple, le seul que je portasse habituellement et auquel je tenais beaucoup parce qu'il avait appartenu à ma mère.

Après de minutieuses recherches dans la salle, il devint évident qu'ayant oublié de retirer ma bague ainsi que je le faisais toujours pour ce genre de travail, celle-ci avait dû glisser de mon doigt, un peu amaigri, tandis que je pétrissais la pâte, et qu'elle se trouvait

probablement dans un des gâteaux emportés par la petite fille.

— Comme c'est ennuyeux! dit Catherine. Mais il ne faut pas vous tourmenter, mademoiselle Gilberte. Si c'est ça, elle se retrouvera. Je préviendrai dans les maisons où je porterai les gâteaux, et comme c'est chez des gens honnêtes, on vous la rendra pour sûr. Quant au château, il n'y a encore rien à craindre. Ma galette ne va que sur la table des maîtres. Si la bague y est, M. le vicomte la fera rapporter ici.

— Il serait mieux quand même d'avertir Catherine. On peut se casser les dents là-dessus, ou même risquer de l'avaler.

— Vous avez raison, mademoiselle. Eh bien, Bardeau, en portant le gâteau, on préviendra le maître d'hôtel.

Cela réglé, j'allai m'habiller et me rendis à l'église où avait lieu l'avant-dernière répétition. Le choeur, pour la première fois, chanta à peu près juste, Mlle Brunet, la fille du notaire, daigna écouter les observations que lui adressait l'organiste et contint les éclats d'une voix trop puissante. Enfin, tout alla bien, et le curé venu pour juger de l'effet déclara en se frottant les mains que la fête serait fort belle, grâce à nous, ses auxiliaires, et aux châtelains, qui avaient envoyé des fleurs superbes pour la décoration de l'église.

Le soin de cette décoration nous incombait encore, le lendemain. Je rentrai tard, un peu fatiguée par la chaleur orageuse, la tête lourde d'avoir respiré le parfum de toutes ces fleurs et entendu pendant deux heures les voix et le petit orgue répéter les mêmes passages, dans l'atmosphère moite de l'église.

Pour la première fois, le lendemain, je remis ma robe bleu pâle. En jetant un coup d'œil sur la glace, je me trouvai une physionomie un peu différente de celle de l'année précédente. Je n'aurais su dire, cependant, ce qui était changé en elle. Mais je songai avec quelques émotions: "Il me semble que je suis plus jolie".

Catherine, quand j'entrai dans la salle où elle m'attendait avec sa fille, s'exclama en joignant les mains:

— Que vous êtes gentille, mademoiselle Gilberte! C'est rien de le dire! Cette robe-là, elle est de la couleur du ciel, aujourd'hui. Et comme c'est bien travaillé! Tu n'en ferais pas autant, toi, l'Angelina? Pensez, mademoiselle, qu'il a fallu payer 80 francs de façon, à la ville, pour cette toilette de carnaval qu'elle porte là...

Elle désignait la robe de soie "corail" qui habillait—ou plutôt déshabillait sa fille. Les cheveux roux—du moins ce qu'il en restait après avoir passé par les ciseaux du coiffeur—disparaissaient complètement sous une espèce de casque en paille couleur jaune d'oeuf qui ne laissait guère voir que le nez, copieusement poudré, et les lèvres avivées d'un affreux rouge vineux.

Un regard haineux me frappa en plein visage, tandis que la mère poursuivait, avec un peu de colère:

—J'étais en train de lui dire que j'avais honte de la voir avec cette toilette-là et elle...

Angelina l'interrompit d'un ton de fureur sourde :

—Eh bien, j'irai seule, si ça vous gêne! Je n'ai pas besoin de vous.

Et elle s'en alla. Sa démarche, assez disgracieuse naturellement, devenait grotesque, gênée par les très hauts talons des souliers fins qui lui comprimaient fâcheusement les pieds et l'obligeaient à marcher les genoux pliés, car elle avait peine à tenir son équilibre.

Catherine gémit :

—Ah! si c'est possible, tout de même! Si c'est possible! Qu'est-ce qu'on va dire dans le pays? A-t-elle l'air d'une honnête fille, comme ça? Le père ne l'a pas vue encore avec cet attifement-là, mais il va se fâcher, pour sûr!

—Et il n'aura pas tort. Mais pour quoi ne lui avez-vous pas défendu de s'habiller ainsi?

Elle murmura les yeux pleins de larmes :

—Parce que ça n'aurait servi à rien, mademoiselle. Elle se moque de moi, quand je dis quelque chose. Maintenant c'est trop tard pour l'élever... c'est bien trop tard!

Elle soupira, en essuyant ses larmes. Pauvre femme, qui avait cru pouvoir récolter dans l'âme de sa fille ce qu'elle n'y avait pas semé!

Cette petite scène m'avait émue et attristée. Est-ce pour cela que je chantais avec plus de chaleur fervente, ce matin-là, en arrivant à me distraire absolument de l'assistance qui remplissait l'église? Le chant est une prière, et j'avais besoin de prier pour Catherine, pour cette malheureuse Angelina, pour moi-même, qui se sentais parfois inquiète, troublée, sans en connaître la raison.

La famille de Trézannes était à son banc, près du chœur. De la petite tribune où je me trouvais avec les chanteuses, je voyais ces dames, toujours très élégantes, et près d'elles la haute silhouette aux épaules vigoureuses, la tête brune et altière. A côté du châtelain se trouvait un jeune homme plus petit, que je ne connaissais pas.

La messe terminée, je descendis et trouvai au bas de la tribune tous les Bardeau. Nous sortîmes ensemble. Au passage, M. Rouchenne me serra la main en disant avec émotion :

—Ah! que vous avez bien chanté! Venez demain, que je vous en complimente.

D'autres personnes m'arrêtaient pour m'adresser leurs félicitations. Et quand je fus hors du porche, je vis M. de Trézannes se détacher d'un groupe et s'avancer vers moi.

—Ma belle-mère et ma sœur seraient enchantées, mademoiselle, de connaître l'heureuse propriétaire de cette voix, qui vient de nous charmer. Voulez-vous me permettre de vous les présenter?

Je balbutiai je ne sais quoi. Mme de Trézannes et sa fille s'avançaient déjà. Elles se montrèrent fort aimables, me firent quantité de compliments, ainsi que les châtelains du voisinage qui s'entretenaient avec elles au moment où je sortais de l'église. La vicomtesse me présenta son fils, Paul de Trézannes, le sous-officier de chasseurs, en congé de convalescence à la suite d'une pneumonie. C'était un assez joli garçon, mais il perdait tous ses avantages près de la virile et hautaine beauté de son frère. En revanche, il me parut infiniment moins intimidant, car son regard était doux et ses manières fort empressées.

Mlle de Trézannes, qui semblait vive et enthousiaste, s'écria d'un ton de prière :

—Oh! mademoiselle, je serais tellement ravie si vous vouliez venir quelquefois chanter avec moi! J'ai une foule de jolis duos. Ce serait tellement amusant!

J'essayai de me dérober, mais Mme de Trézannes appuya la demande de sa fille, tout en consultant d'un regard déférent et craintif son beau-fils debout en face d'elle. Il avait semblé jusque-là inattentif aux paroles échangées près

de lui, et ses yeux avaient une expression lointaine que j'avais déjà remarquée, à la Sauvaie. Il les ramena vers moi à ce moment, tandis qu'il disait, répondant ainsi à l'interrogation muette de Mme de Trézannes :

—Certes, nous serions tous charmés que Mlle d'Arbiers voulût bien nous faire jouir de sa voix, à la Bottellerie. Mais je n'oserais trop insister, car je sais sa vie si occupée que je craindrais d'être indiscret.

Mlle de Trézannes dit d'un ton suppliant :

—Oh! Guy, insistez quand même, je vous en prie! Mlle d'Arbiers a bien quelques instants de liberté?... N'est-ce pas, vous viendrez quelquefois, mademoiselle? Une fois dans la semaine, par exemple?

Je ne pouvais refuser plus longtemps. Il fut convenu que j'irais le jeudi suivant passer une partie de l'après-midi à la Bottellerie. Après cela, je pris congé des hôtelains et rejoignis les Bardeau qui m'attendaient plus loin.

Les braves gens me firent part de tous les compliments qu'ils avaient déjà recueillis à mon sujet. Ils en étaient visiblement très fiers, et je crois bien qu'ils me considéraient comme un personnage de plus grande importance maintenant que j'avais été remarquée de tant de monde et invitée au château.

—Dame, mademoiselle Gilberte, c'est bien votre place! conclut Catherine. Vous avez l'air d'une petite princesse, même quand vous faites la fermière. Bien sûr que vous ne devez pas être embarrassée dans les beaux salons.

—J'y serais fort ennuyée en tout cas. Je ne connais pas ces dames, nous devons avoir fort peu de goûts communs. En outre, j'ai tant à travailler!

—Cela vous reposera, vous distraira, mademoiselle. Et puis, là, vous pourrez peut-être connaître quelqu'un de votre monde, un monsieur très bien qui vous prendra pour femme.

Je levai les épaules, avec un petit rire contraint.

—Je ne songe pas à l'impossible, ma bonne Catherine. Dans notre monde, les filles pauvres ne se marient guère.

—Si, quelquefois, quand elles sont jolies.

—Alors, ce sont souvent de tristes mariages. Elles donnent leur beauté en échange de la fortune et se marient sans amour, quelquefois sans estime. Grâce à Dieu, j'espère n'être jamais de celles-là!

Catherine, obstinée, hocha la tête en marmottant que "Mlle Gilberte n'était pas de celles qui doivent rester vieilles filles".

Angelina était rentrée avant nous. Au déjeuner, elle ne parut pas. La mère avait les yeux rouges, Bardeau essayait vainement de paraître gai. Après le repas, Catherine m'apprit que son mari avait fait une scène à Angelina à propos de sa toilette et de ses manières. Elle avait répondu avec insolence, et comme le père la frappait, elle avait levé la main sur lui. Alors Catherine s'était précipitée entre eux et avait entraîné son mari au dehors.

—Elle était comme une furieuse, mademoiselle. Et elle nous a crié: "Vous verrez, vous verrez, si je me laisserai faire! Je mettrai les toilettes que je veux et je n'écouterai rien, rien!" Quel malheur! Si on m'avait dit que ma petite Angelina deviendrait comme ça!

J'essayai de la consoler, je lui promis d'apaiser Bardeau, qui disait: "Si je la vois encore avec sa figure peinte, je lui donne une rouée de coups dont elle se souviendra!"

Toutes ces légitimes indignations avaient le tort de venir trop tard. La faiblesse des parents, leur inconsciente vanité d'avoir une fille qui portait des toilettes de demoiselle, un relâchement dans la morale, dans les idées religieuses, produisaient ce triste résultat qui désespérait aujourd'hui les pauvres Bardeau, aussi coupables que malheureux.

A trois heures, je retournai à l'église pour les vêpres. L'assistance était moins nombreuse. Il n'y avait personne du château. Mme Mossette, à la sortie,

m'emmena chez elle pour prendre un verre de sirop. Puis je revins lentement vers mon logis. La ferme était déserte. Tous les Bardeau — sauf Angelina, probablement toujours dans sa chambre — passaient la fin de la journée chez des amis, et le valet avait congé aujourd'hui. Je traversai la cour et me trouvai dans le clos de pommiers. Un peu d'air coulait entre les arbres. Il était chaud encore, mais il me parut bon après cette journée orageuse. J'ôtai mon chapeau et m'assis sur un vieux banc, entre deux pommiers. Je me sentais fatiguée, je souffrais de la tête, et cette petite halte dans la tranquillité du clos ombragé ne pouvait que m'être favorable.

Je me trouvais là depuis dix minutes, pensant à la pauvre Catherine, à Angelina, à la visite que je devais faire à la Bottellerie, quand un chien aboya dans la cour et tira sur sa chaîne. Je pensai: "La maison est fermée, et Angelina est là. Elle peut se déranger pour voir qui arrive". Et je ne bougeai pas. Après une journée fatigante, j'éprouvais une sorte de bien-être un peu torpide, dans la paix tiède de cette fin de jour. Il me semblait que je ne pourrais jamais me lever, franchir la courte distance qui me séparait de mon logis...

Mais un pas foulait maintenant l'herbe du clos, derrière moi — car je tournais le dos à la cour. Je songai tout à coup: "Si c'était un chemineau?" Et il me vint à l'esprit des récits entendus — des récits terribles.

Je me levai, me détournai, déjà tremblante d'effroi, et jetai un coup d'oeil inquiet sur l'arrivant. Dans la lumière du couchant, je vis le visage fier de M. de Trézannes et ses yeux volontaires qui me regardaient. Il se découvrit, en continuant d'avancer. La clarté encore chaude joua sur ses cheveux bruns, qu'il portait un peu longs et qui ondulaient légèrement. Il passa entre deux pommiers et s'arrêta à quelques pas de moi.

—Mademoiselle, veuillez m'excuser...

J'étais debout, derrière le banc, les bras au long du corps. Mon cœur restait serré par l'inquiétude de la minute précédente, et l'effroi n'avait pas dû quitter mes yeux, car M. de Trézannes, s'interrompant, dit avec quelque vivacité :

—Mais, mademoiselle, je crains de vous avoir fait peur!

Je murmurai :

—Non... c'est-à-dire... je pensais aux chemineaux...

—Il est un peu imprudent, en effet, de rester seule ici. La ferme semble déserte?

—La fille des Bardeau doit y être, je crois. Et puis, je ne suis pas peureuse. Mais cette idée m'est venue tout à coup en entendant marcher derrière moi.

J'essayais de sourire. Mais un petit frisson me parcourait le corps — sans doute un effet rétrospectif de l'inquiétude que je venais d'éprouver. Et je songais: "Que vient-il faire? Pourquoi est-il ici?"

—Je regrette d'avoir été la cause de cette frayeur... Je venais vous rapporter un objet qui, je le crois, vous appartient...

Tout en parlant, il plongeait les doigts dans une petite poche de son veston et en retirait un cercle d'or qu'il me tendit.

Très surprise, je m'exclamai :

—Oh! ma bague!

—Je ne m'étais donc pas trompé? Il me semblait bien en effet avoir vu ce bijou à votre doigt, et quand je l'ai trouvé, dans le gâteau de la Meulière, j'ai pensé aussitôt que vous l'aviez laissé tomber dans la pâte.

J'étais très rouge, et je sentais une confusion pénible m'envahir, car dans le regard de M. de Trézannes je voyais comme une lueur d'ironie que je n'y avais jamais remarquée encore.

Je dis en essayant de réprimer le frémissement de ma voix :

—En effet, elle a glissé de mon doigt tandis que je pétrissais la pâte. Je ne m'en suis aperçue qu'une fois les gâteaux terminés; mais je ne savais dans lequel se trouvait cette malencontreuse

bague. Les Bardeau devaient prévenir les personnes chez lesquelles ils en porteraient, afin d'éviter tout accident. Avaient-ils omis de le faire chez vous, monsieur?

—C'est probable, car mon maître d'hôtel ne m'en a rien dit.

—Que c'est désagréable!... Vraiment, je regrette beaucoup...

—Oh! mademoiselle, cela n'est d'aucune importance! Je ne me suis même pas ébréché la moindre dent.

Il souriait — de ce sourire qui n'adoucissait pas le regard. Et des dents superbes montrèrent leur blancheur ivoirée entre les lèvres fortes et rouges.

Machinalement, je glissai à mon doigt le petit cercle d'or. J'étais gênée, terriblement gênée par ce regard, dont l'expression changeait, me semblait-il, devenait un peu ardente tout en restant volontaire et légèrement ironique.

Je détournai le mien. Le soleil couchant arrivait jusqu'à nous et semait l'herbe de taches lumineuses. Je sentais, sur mes cheveux, un reflet de cette clarté du soir, je le voyais sur mes mains nerveuses, distraites, et sur la bague que je faisais glisser le long du doigt, d'un geste inconscient.

Un long silence passait entre nous. Un peu de brise frôla le feuillage des pommiers, et les taches de lumière se déplacèrent sur l'herbe du clos.

Puis la voix de M. de Trézannes s'éleva, nette et calme :

—Il paraît toujours agréable d'entendre conter Peau d'Ane et d'admirer une robe couleur du temps.

De nouveau nos yeux se rencontrèrent. Et je vis distinctement cette fois, dans les siens, l'ironie à peine voilée sous l'ardeur lointaine du regard.

Mes joues brûlèrent plus fort. Que voulait-il dire? Est-ce que... est-ce qu'il aurait pensé que j'avais laissé tomber cette bague volontairement, dans le gâteau destiné au château — comme Peau d'Ane?

Cette idée me pénétra d'une confusion telle que la parole me manqua d'abord.

Mais je me ressaisis aussitôt: et ripostai, en osant la regarder bien en face :

—Si cette petite mésaventure rappelle par quelque côté le conte de Perrault, elle n'en est pas moins pour moi fort désagréable, vous pouvez en être certain, monsieur.

Il laisse passer quelques secondes, avant de répondre :

—Mais j'en suis persuadé, mademoiselle.

Puis il s'inclina, en ajoutant :

—Pardonnez-moi de vous avoir dérangée.

Je balbutiai quelques mots, je ne sais quoi, peut-être un remerciement. Il remit son chapeau et s'éloigna. Je le vis disparaître hors du clos, vers la cour. Alors, je me détournai, je ramassai d'un geste machinal la petite cloche de paille blanche garnie d'un ruban noir, qui avait glissé tout à l'heure de mes genoux quand je m'étais levée. Mon visage restait brûlant, mon cœur était comme oppressé par un émoi craintif, une surprise éperdue. Qu'était-ce donc, cette expression que je venais de voir dans le regard du châtelain? Elle ne m'était pas tout à fait inconnue. Je l'avais remarquée dans les yeux de Marc Borday quand ils s'attachaient sur moi. Mais comme elle paraissait tout autre chez M. de Trézannes! Comme elle venait de me faire frissonner!

Etait-ce de la joie, ou de l'effroi qui me tenait là palpitante, les yeux mi-clos? Je ne savais. Je cherchais à rassembler mes pensées, à me persuader que j'étais folle, que j'avais rêvé, que jamais cette lueur d'admiration passionnée n'avait passé dans les yeux superbes, les yeux fiers et lointains.

Mais oui, c'était une sotte imagination de ma part. A force de vivre dans une atmosphère où s'exerçait le prestige du châtelain de la Bottellerie, j'en arrivais, moi aussi, à me forger les plus sottes idées romanesques. Vraiment, j'avais bien besoin de tant blâmer Angelina!

Car j'étais aussi ridicule en m'imaginant que M. de Trézannes...

Je secouai les épaules, dans un mouvement d'impatience contre moi-même. Car je venais de m'aviser tout à coup que cet étranger occupait beaucoup trop ma pensée, depuis quelque temps. Je le connaissais bien peu, mais il y avait en lui une puissance qui vous prenait, vous dominait...

En songeant ainsi, je m'en allai vers mon logis, lentement. Le soleil s'abaissait derrière la vieille maison. Quand j'entrai dans le salon, il éclairait encore les fenêtres, ouvertes sur le jardin silencieux. Je m'approchai du seuil, je respirai l'air tiède, qui sentait le tilleul. Mes mains se serraient contre ma poitrine. Je souffrais, j'étais folle... j'avais je ne sais quoi...

Je murmurai :

—Voyons, Gilberte... voyons, à quoi penses-tu ?

Et puis je me mis à pleurer, nerveusement. Je m'appuyais au chambranle d'une forte-fenêtre et les reflets du soleil couchant me caressaient le front, les cheveux. En abaissant les yeux, je les voyais sur la batiste claire de ma robe... Ma robe couleur du temps.

Il m'avait comparée à la princesse du conte. Il avait cru que je l'imitais avec préméditation... A cette seule pensée, je rougissais encore. L'avais-je convaincu de son erreur ? Je l'ignorais. J'aurais voulu savoir...

Une abeille bourdonna près de moi, frôla mes cheveux, tourna un instant dans la clarté légère du soir. Un peu d'air agita les feuilles du tilleul, ploya les tiges des tournesols dans le petit parterre. La senteur multiple des champs, des fleurs de la terre m'environna. Je m'appuyai plus fort au mur décrépit. Ma pensée inquiète, désemparée, mon cœur triste et lourd s'en allaient vers celle qui m'avait quittée, vers ma mère au doux visage, aux yeux tendres. Et je songeai : "comme elle me manque ! Comme je suis seule !"

XIV

La visite à la Bottellerie, qui m'enthousiasmait déjà assez peu auparavant, me coûtait plus encore à faire après cet incident. J'appréhendais de voir M. de Trézonnes, de rencontrer encore ce regard... Cependant, nous étions inévitablement destinés à nous retrouver en présence, là ou ailleurs. Et, ayant accepté l'invitation des châtelains, je ne pouvais plus m'y soustraire sans prétexte plausible.

Je me rendis donc au château le jeudi suivant. Mme de Trézonnes et sa fille m'accueillirent le plus aimablement du monde. Nous fîmes de la musique, Jacqueline et moi, et Paul de Trézonnes accompagna nos duos. Puis le thé fut servi au jardin, sous de vieux arbres superbes. Je me montrai fort gaie, sans arrière-pensée. Un mot de la vicomtesse, au début de ma visite, m'avait appris que son beau-fils, sorti en automobile, ne rentrerait que pour dîner. Je n'avais donc pas à craindre de le voir apparaître et je pouvais jouir en toute sécurité de cette après-midi fort agréable. Mme de Trézonnes, frivole et quelque peu poseuse, ne me plaisait qu'à demi. De même son fils, aimable, très gai, très empressé près de moi, mais qui devait être une nature molle, légère, de médiocre valeur morale. Jacqueline me semblait plus sympathique. Petite, pas jolie, mais vive et avenante, elle avait un regard doux, souvent rieur, et des manières fort gracieuses. Son intelligence paraissait moyenne, mais elle l'avait cultivée et causait avec agrément, sans pose. Cependant—influence de l'éducation sans doute—ses idées manquaient souvent de sérieux, de réflexion.

L'atmosphère de luxe discret, de bien-être élégant, l'amabilité des châtelaines, l'empressement de Paul de Trézonnes me grisaient un peu. Quand Jacqueline me demanda de revenir, je ne sus pas refuser, en dépit des résolutions prises d'avance. Elle s'écria joyeusement :

—Ah ! que vous êtes gentille ! Je suis sûre que nous allons nous aimer beaucoup. C'est charmant d'avoir une aimable

voisine comme vous ! Cela me réconciliera presque avec la Bottellerie.

Je demandai :

—Vous vous y ennuyez ?

—Oui, souvent. Maman et moi nous aimons le monde, le mouvement. Ici, on ne vit pas.

—Cependant, on peut s'y créer bien des occupations utiles et intéressantes.

—Oui, comme vous, qui êtes tellement courageuse. Mais il me semble que ce doit être si dur !

Paul de Trézonnes ajouta :

—Si austère, à votre âge !

—Ni dur, ni austère, je vous assure. Les journées passent sans que je me sois ennuyée un seul instant.

—C'est admirable !... Et voilà ce que notre frère voudrait voir faire à Jacqueline.

La jeune fille murmura avec une moue légère :

—Oh ! Guy est si exigeant ! Jamais je ne le contenterais ; alors, je reste telle que je suis.

Paul de Trézonnes conclut :

—Tu as bien raison !

Ce n'était pas mon avis. Il me semblait que Mme de Trézonnes eût pu mener une vie plus utile, donner l'exemple du dévouement et du travail, dans ce pays où le nom des siens possédait tant de prestige. Et sur ce point, je trouvais que son frère aîné n'avait pas tort.

En me reconduisant jusqu'à la grille, un peu plus tard, Jacqueline me demanda :

—Pourquoi n'avez-vous pas mis votre jolie robe bleue ? Je l'aime beaucoup et elle vous va si bien !

—Mais... je ne sais pas...

Comment lui dire que cette pauvre petite robe, si simple, je n'avais pas osé m'en revêtir parce qu'elle avait été assomilée, par le vicomte de Trézonnes, à la robe merveilleuse de la princesse du conte dont le prince tomba amoureux.

—Vous l'aurez dimanche, quand vous viendrez, n'est-ce pas ? La garniture du haut est charmante et je voudrais vous demander d'en prendre le modèle.

Je promis de la mettre à ma prochaine visite. Puis, ayant serré la main du frère et de la sœur, je regagnai la Meulière. J'étais satisfaite de mon après-midi, de mes hôtes. Tout s'était fort bien passé et je n'avais pas vu le châtelain. Mais je ne sais quel regret demeurerait au fond de mon cœur, cherchait à troubler mon contentement.

Au dîner, Bardeau demanda :

—Eh bien, notre demoiselle, ça a bien marché, la visite à la Bottellerie ?

—Mais très bien. Ces dames ont été charmantes, et j'ai dû promettre d'y retourner dimanche.

Catherine dit avec satisfaction :

—Ah ! tant mieux ! Ce sera agréable pour vous, mademoiselle Gilberte, ces relations-là.

Jacques qui piquait une tranche de lard sur son pain, fit observer :

—M. le vicomte ne devait pas y être, car je l'ai vu passer en voiture, s'en allant vers la Bohellière.

—Non, il n'y avait que son frère.

Bardeau déclara :

—M. Paul ne le vaut pas, loin de là. C'est un garçon pas méchant, mais mou comme un linge. Par exemple, il file doux devant M. Guy, comme tout le monde.

—Oui, il m'a paru que Mme de Trézonnes et ses enfants n'avaient pas l'air tout à fait chez eux, dans cette demeure. Ils semblaient se trouver sous l'influence d'une autorité toute puissante, s'exerçant sur eux, même à distance.

—C'est bien ça, mademoiselle. Mme la vicomtesse est au château comme une invitée. La femme de charge prend directement les ordres de M. le vicomte, et personne ne s'aviserait de commander quelque chose d'un peu conséquent, en dehors de lui.

Je songeai tout haut :

—La situation ne doit pas être toujours agréable, pour ces dames. Et s'il agit de même à l'égard de sa femme, quand il en aura une, je la plains d'avance !

A ce moment mes yeux, tombant sur Angelina assise en face de moi, rencon-

trèrent un regard mauvais, haineux... Je l'avais déjà remarqué, les jours précédents. Cette fille me détestait. Pourquoi ? Je l'ignorais, mais je me promettais de lui en demander la raison dès qu'une occasion se présenterait, car cette animosité sourde me devenait infiniment désagréable.

Je craignais un peu de rencontrer M. de Trézonnes à la Sauvaie, en m'y rendant le lendemain. Mais il n'en fut rien. Je passai quelques heures auprès de mon vieil ami, à qui je racontai ma visite à la Bottellerie. Il me dit :

—Il faut y aller souvent. Mlle Jacqueline n'a pas été élevée bien sérieusement, mais elle est bonne et aimable. Vous lui ferez du bien, mademoiselle Gilberte. Et puis, cela vous distraira un peu.

—Oh ! des distractions, j'en ai bien assez avec mon travail !

—Ce n'est pas la même chose. Il faut rester en contact avec le monde dont vous êtes.

—Vous ne craignez donc pas que le luxe de cette demeure, l'élégance de ces dames aient une fâcheuse influence sur moi ?

Il secoua la tête, en me regardant avec un sourire.

—Non, je ne crains pas cela pour vous.

—Peut-être avez-vous eu tort !

Il sourit encore en répliquant :

—Je ne crois pas.

Quand j'arrivai à la Bottellerie, le dimanche suivant, j'y trouvai les châtelains du voisinage auxquels j'avais été présentée à la sortie de la messe de la Saint-Jean. M. de Trézonnes était là, aussi, cette fois. J'eus grand-peine à contenir mon émotion quand il me salua. Je crois bien que ma main trembla un peu, en se tendant vers la sienne. Mais son regard m'effleura à peine, et aussitôt, je me trouvai plus à l'aise. D'ailleurs, il ne s'occupa guère de moi et m'adressa un compliment assez bref quand j'eus chanté. Il causa beaucoup avec une jeune femme de très fière mine, Mme de Castellier, qui était, paraît-il, une femme de lettres de grand talent. Elle avait un teint pâle et de beaux yeux bleus qui semblaient considérer avec complaisance son interlocuteur. Je la jugeai coquette, et elle me déplut extrêmement.

Paul de Trézonnes, en revanche, se montra fort aimable pour moi. J'en éprouvai, je l'avoue, un certain petit chatouillement d'amour-propre. Car je voyais bien qu'il me trouvait jolie et que ma conversation lui plaisait. Alors, un démon m'offrant la tentation, je me mis, moi aussi, à faire la coquette, comme "l'autre". Ce jeu nouveau m'amusa, me grisa surtout. Paul de Trézonnes, je le voyais bien, était sous le charme. Et je compris alors, comme je ne l'avais jamais fait encore jusqu'ici, le pouvoir qui était en moi. Mon cœur se gonfla de satisfaction orgueilleuse. En jetant un coup d'oeil vers Mme de Castellier, je pensai : "Elle a plus de trente ans, elle se fane déjà et ses yeux sont languissants. Dans les miens, je peux mettre tant de vie ! Et j'ai vingt ans".

Les hôtes des Trézonnes dinaient ce soir-là à la Bottellerie. Ces dames voulaient me retenir aussi. Mais je refusai, en voyant que M. de Trézonnes n'appuyait pas l'invitation de sa mère et de sa sœur. Assis près de la femme de lettres, il écoutait parler de la Norvège où elle venait de voyager et ne semblait pas s'apercevoir du petit débat qui s'agitait à l'autre bout du salon. Ma présence lui était probablement désagréable. Eh bien, je ne la lui infligeais pas plus longtemps !

Je coupai court aimablement, mais fermement, aux instances de Paul de Trézonnes et pris congé de mes hôtes et de leurs amis. M. de Trézonnes, me voyant prête au départ, s'était levé. Il s'avança et dit brièvement à son frère :

—Je vais accompagner Mlle d'Arbiers.

Je balbutiai :

—Mais, monsieur, je vous en prie...

Que personne ne se dérange pour moi...

Sans m'écouter, il me suivit dans le vestibule. Au seuil de la porte, j'essayai

encore de dire que je ne voulais pas qu'il se dérangeât davantage. Mais il m'interrompit aussitôt :

—Laissez-moi, mademoiselle, remplir mon devoir de maître de maison. Ce sera un grand plaisir pour moi.

Nous sortîmes du château. L'allée de hêtres s'étendait devant nous, un peu sombre, car le ciel se couvrait. Pendant un moment, nous marchâmes en silence. Mon cœur battait très fort. J'aurais voulu me trouver à cent lieues de là, et j'étais toute palpitante d'émotion, d'inquiétude vague.

Il demanda :

—Vos occupations de fermière vous plaisent-elles toujours, mademoiselle ?

—Toujours, monsieur.

—Mon vieil ami Rouchenne m'a dit que vous vous entendiez fort bien à l'apiculture.

—C'est grâce à ses leçons, en tout cas. Mais il est vrai que je m'y intéresse extrêmement.

—Vous avez raison. C'est une occupation saine, intelligente... et même poétique. Elle vaut infiniment mieux que beaucoup d'autres et surtout que les plaisirs mondains, le flirt et la coquetterie.

Je murmurai :

—Oui... oui, certainement.

La chaleur venait à mes joues. Et je me demandai aussitôt : "Dit-il cela pour moi ?"

Ma conscience me reprochait déjà mes petits manèges de l'après-midi. Ces paroles précisaient mon remords. Et quelle confusion, quelle souffrance de penser qu'il me tenait maintenant pour une coquette !

Nous étions à quelques pas de la grille. Je m'arrêtai et levai sur lui un regard résolu — bien qu'un frisson léger courût en moi.

—Vous avez raison, monsieur. Aussi me voyez-vous toute décidée à ne plus quitter, pour les distractions un peu mondaines, ces occupations si bonnes à l'âme et au corps. Elles, au moins, ne laissent pas de regrets, ni de malaise.

—Je n'ai pas voulu dire tout à fait cela, mademoiselle. Et il nous serait vraiment trop pénible de renoncer maintenant à entendre cette voix dont nous avons goûté aujourd'hui tout le charme.

Quelle séduction puissante existait dans ce regard ! Comme, sans douceur, par la seule force d'une volonté secrète, concentrée, il savait vous saisir le cœur et le cerveau et vous jeter dans l'âme un émoi étrange où se mêlaient l'angoisse et les délices !

M. de Trézonnes ajouta :

—Il faut apprendre à vivre dans le monde sans se gêner à son contact. C'est chose difficile, mais non impossible, quand on a l'âme honnête et élevée.

Je murmurai :

—La mienne n'est peut-être pas ainsi.

—Il me semble qu'elle l'est, au contraire.

Il prit la main que je lui tendais machinalement et la serra d'une pression ferme, sans rudesse.

—Au revoir, mademoiselle. Nous vous attendons un des jours de cette semaine, comme vous l'a dit ma sœur. Et je chercherai, pour vous le donner à lire, un très intéressant ouvrage sur les abeilles dont je vous avais parlé lors de notre dernière rencontre à la Sauvaie.

Je franchis la grille et m'engageai sur la route, dans la direction de la Meulière. De chaque côté s'élevaient des taillis touffus qui cessaient brusquement une vingtaine de mètres plus loin au coude du chemin, pour faire place à des champs de blé. Je vis tout d'une forme féminine sortir du milieu des taillis et disparaître de la route : "Tiens, on s'en va !" Puis je n'y songeai plus. Une émotion m'agitait. Je me sentais confuse, et une sorte de se confondaient en moi. La plus forte émotion avait laissée aujourd'hui dans mon cœur une forme féminine, honnête homme, et

XV

Je laissai une semaine s'écouler avant de retourner à la Bottellerie. Dans l'espoir de calmer mon imagination, qui ramenait toujours ma pensée vers M. de Trézannes, je travaillais du matin au soir, un peu fiévreusement, sans m'accorder un instant de distraction. Catherine en était émerveillée, et, en soupirant, me comparait à Angelina dont la paresse et le mauvais vouloir devenaient impossibles à vaincre. Les reproches de la mère, les colères du père la laissaient insensible. Elle se riait d'eux et leur disait :

— Je veux vivre comme il me plaît. Si vous me faites la vie dure ici, j'irai me placer à Paris.

Maintenant, elle évitait de m'adresser la parole, mais je rencontrais souvent son regard hostile, mauvais, qui semblait épier tous mes gestes.

Le samedi, j'allai voir M. Rouchenne. Je le trouvai un peu fatigué et somnolent. Il me dit :

— M. de Trézannes est venu hier. Il m'a apporté ce livre pour que je vous le remette, au cas où il ne serait pas là quand vous irez voir Mlle Jacqueline.

Je pris le volume relié de peau fauve sur lequel étaient frappées les initiales et les armoiries de son propriétaire. Le vieillard me regardait pensivement. Je dis, en feuilletant le livre d'une main distraite :

— Je le lirai le plus tôt possible et je vous le rapporterai pour que vous le rendiez à M. de Trézannes, lors de sa prochaine visite.

— Oh ! M. Guy a dit qu'il n'en avait pas besoin et qu'il fallait surtout ne pas vous presser. Et puis, il veut en causer avec vous.

Cependant, il m'en dit à peine quelques mots le lendemain, quand je le vis au château. Il parla surtout musique et se révéla à moi comme un exécutant au jeu souple et expressif, profondément artiste. Il accompagna mon chant, me donna quelques conseils clairs et brefs et, sur un timide désir que j'exprimai, joua "les Adieux" de Beethoven, une de mes sonates préférées.

Une tentation de flirt de son frère fut arrêtée par un seul regard. L'autorité de l'aîné, du chef de famille n'était pas un vain mot, ici. Il est vrai que cet aîné avait une nature et une apparence de dominateur, et qu'en outre il détenait la source des rentes indispensables à sa belle-mère et aux deux jeunes gens. Tout ceci expliquait que chacun "filât doux" devant lui, comme disait Bardeau.

Je rentrai cette fois beaucoup plus satisfaite de mon après-midi que le dimanche précédent. Je n'avais pas été coquette, M. de Trézannes s'était montré aimable, presque attentif. En m'accompagnant avec sa soeur, il avait cueilli des roses fort belles que j'admira au passage et me les avait mises entre les mains en disant :

— Elles vous tiendront compagnie, dans la solitude de votre demeure.

Et de fait, quand je fus installée ce soir-là près de ma table avec un livre à la main, je me sentis moins seule dans la maison silencieuse avec ces fleurs encore vivantes autour de moi. La fenêtre était ouverte, l'air de la nuit entraînait, légèrement rafraîchi, tout parfumé des senteurs du jardin, et frôlait les corolles roses, nacrées, couleur de soufre. Un papillon sombre rôdait autour de la lampe et le bruit d'un vent de son corps frappant le verre passait dans le silence. Penchée sur la lumière, je tenais les yeux fixés sur le volume, et je ne lisais pas. Je sentais l'air lointain d'ici. Elle s'en allait à la Bottellerie, vers une pièce où elle ne passait pas, mais que je sentais si luxueuse, si sévère, très aristocratique. Elle avait dit aujourd'hui qu'elle allait lire, il lisait, longtemps, et de travail. A cette heure, elle était là. Je voyais par la fenêtre son profil dur se dessinant sur le fond de son regard ferme et elle s'interrompait pour

J'eus un brusque mouvement, et le livre glissa de mes mains. Mon cœur se gonfla sous l'afflux d'une émotion éperdue. Je songeai avec effroi : "Mais qu'ai-je donc ?... Qu'ai-je donc ?"

Je restais là, immobile, frissonnante. Le papillon, infatigable, continuait son vol stupide. L'air amenait jusqu'à moi tous les aromes d'alentour. Et je n'osais plus m'interroger, j'avais peur...

— Etait-il possible qu'"il" m'eût pris le cœur, à moi aussi ? Etait-il possible que je fusse aussi sotte, aussi faible ?

Je balbutiai :

— Maman ! Maman !

C'était l'appel instinctif de ma solitude, de mon angoisse. Puis j'ajoutai en joignant mes mains qui brûlaient :

— Mon Dieu, faites que je chasse cette folie de mon imagination !

Un grésillement se fit entendre, puis un bruit léger. Le phalène venait de se brûler les ailes et tombait sur la table, près de moi.

Je me levai et fis glisser à terre ce cadavre. Puis je repris le livre, d'une main agitée. Je ne voulais plus songer, il fallait que je remue, que je chasse cette pensée... et puis l'autre, celle qui me disait que je plaisais à Guy de Trézannes, qu'il m'aimait peut-être—comme pouvait aimer un homme de cette nature, sans tendresse, mais avec une passion concentrée, despotique, annihilante.

J'allai vers le petit chiffonnier où je rangeai le livre prêté par M. de Trézannes. Tout à l'heure, j'avais cru remarquer dans les tiroirs quelque dérangement léger. Cette fois, sur la tablette de marbre rose, un papier que je n'avais pas aperçu d'abord attira mon attention. Je le pris. Quelques lignes y étaient tracées, d'une écriture tourmentée, visiblement déguisée...

"On sait bien pourquoi vous allez à la Bottellerie, et qui vous rencontrez à la Sauvaie. Prenez garde ! Ça se saura bientôt dans tout le village".

Je restai un moment abasourdie. Puis l'indignation surgit en moi. Quoi ! on osait imaginer je ne sais quelle louche manœuvre de ma part ? On osait m'écrire ceci ?... Et qui donc ? Quel était le lâche auteur de ce misérable billet ? Qui donc me détestait assez pour...

Angelina !

Le nom s'inscrivit dans ma pensée en lettres fulgurantes. Oui, cette fille me haïssait, je le savais. Sa folle passion pour le châtelain lui inspirait cette jalousie odieuse et l'amenait à chercher des moyens de me déconsidérer. Ce devait bien être elle que j'avais vue sortant du taillis, huit jours auparavant. Elle m'épiait sans doute. Et elle avait pu m'apercevoir près de la grille de la Bottellerie, avec M. de Trézannes. Sa vue, qui était perçante, avait dû remarquer mon émotion et en tirer quelque conclusion erronée à l'appui de sa fureur jalouse.

— Puis qu'importait à cette fille sans conscience le mensonge, la calomnie ? Toutes les armes lui seraient bonnes contre moi, je le pressentais.

Je ne dormis guère cette nuit-là. Trop d'inquiétudes m'opprimaient, et me tenaillaient l'esprit. Au matin, je me levai avec la résolution d'aller tout raconter au curé et de lui demander conseil. A sept heures, je me trouvai à l'église. Mais à ma grande surprise le prêtre ne parut pas, la messe ne fut pas dite. Je me rendis alors au presbytère, où la servante m'apprit que M. le curé était malade et qu'on craignait une fièvre muqueuse.

Je rentrai fort désappointée à la Meulière. Il ne me restait plus qu'à attendre la guérison de celui à qui, seul, je pouvais faire ma confidence. Le plus pénible pour moi fut de me retrouver avec Angelina au repas. Quand nous fûmes assises en face l'une de l'autre, comme de coutume, je la regardai en face avec une fierté dédaigneuse. Elle rougit sous sa poudre et détourna les yeux. Si ma conviction n'avait déjà été établie, je n'aurais plus douté dès ce moment-là.

J'avais promis à Jacqueline d'aller faire de la musique avec elle le mercredi suivant. Comme je ne voulais pas avoir l'air de prendre en considération

le billet anonyme, je ne manquai pas de me rendre au château, où d'ailleurs je ne vis ni le vicomte, ni son frère, tous deux absents pour la journée. De cette absence, j'éprouvai un soulagement. Maintenant que je savais, hélas ! la nature du sentiment que m'inspirait M. de Trézannes, l'idée de me retrouver en sa présence m'était infiniment pénible.

Et s'il devinait... A cette seule pensée je tremblais de confusion. Comme je devrais veiller sur moi, maintenant ! Son coup d'oeil semblait si observateur ! La meilleure solution—celle aussi, probablement, que me conseillerait le curé—serait d'éviter les rencontres avec lui. En ce cas, je devrais me tenir éloignée de la Bottellerie et de la Sauvaie. Or, je n'en voyais guère la possibilité, maintenant que dans l'une et l'autre demeure, j'étais traitée en intime.

"Moi qui croyais trouver ici la tranquillité ! pensai-je avec tristesse. Au lieu de cela, j'entrevois la perspective de quitter ce pays, que j'aime déjà, ces braves gens qui me sont attachés. Car Angelina, par ses calomnies, peut me rendre la vie intenable. Il est si facile de dénaturer l'acte le plus innocent."

Parfois, une autre pensée me venait à l'esprit : "S'il m'aime ? S'il songe à m'épouser ?" Mais aussitôt je me rappelais ces mots qu'il avait dits, paraît-il, à Mme Mossette, l'année précédente, et qu'elle m'avait répétés incidemment, un jour où nous parlions des habitants de la Bottellerie : "Je ne comprends que le mariage de raison, l'autre n'est trop souvent qu'une chimère, que suit la désillusion."

Comment l'homme qui avait parlé ainsi songerait-il à faire sa femme d'une jeune fille sans le sou, simplement parce qu'elle était jolie et qu'elle lui plaisait ? Ce ne serait pas un mariage de raison, celui-là !

Et d'ailleurs, même en admettant un instant l'hypothèse de cette demande, comment y répondrais-je autrement que par un refus, sachant d'avance que la femme de Guy de Trézannes devrait être soumise sans réserve à l'impérieuse volonté maritale ?

Pas un instant, je ne pouvais envisager la perspective de cet esclavage. Non, même avec tout l'amour imaginable dans mon cœur, pour lui, jamais je ne me mettrais sous le joug d'un maître dur, orgueilleux, froidement dominateur, comme devait l'être celui-là. Toute ma fierté se révoltait à cette pensée. J'essayais alors de rire de moi-même, de ma folie, de mes imaginations. J'essayais d'oublier le regard qui s'était attaché sur moi, le regard de passion tranquille et contenue qui avait tenté de me prendre le cœur... qui y avait peut-être réussi. Je ne voulais pas l'aimer, ce Trézannes... je ne le voulais pas !

XVI

Vers la fin de l'après-midi, quelques jours plus tard, je pris le chemin de la Sauvaie. Mon vieil ami devait trouver que je l'avais bien négligé, cette semaine. Mais le bouleversement moral que je venais de subir—et qui n'était peut-être qu'une première phase des ennuis prévus—avait dérangé mes habitudes. Et surtout, je craignais de rencontrer chez lui Guy de Trézannes. Contre la découverte que je venais de faire quant à la nature du sentiment qu'il m'inspirait, je voulais rester quelque temps sans le revoir, s'il était possible. Ainsi, mon esprit en démençance s'apaiserait plus vite. Car je me persuadais que l'imagination seule était atteinte, que le cœur ne pouvait être sérieusement épris de cet homme qui l'effrayait.

Quand j'atteignis le petit manoir, le soleil était déjà bas derrière lui. Je passai dans le vestibule et jetai au passage un coup d'oeil dans la salle. Elle était vide. M. Rouchenne devait se trouver dehors.

Je descendis les deux marches de pierre verdie qui menaient au jardin. Mais je m'immobilisai tout à coup. Le vieillard était assis à l'ombre des mar-

ronniers et près de lui, se tenait celui que je voulais éviter.

Ils se levèrent tous deux. M. de Trézannes, le chapeau à la main, fit quelques pas vers moi. Alors je m'avançai, d'une allure hésitante, je lui tendis la main, machinalement.

M. Rouchenne dit, d'un ton de reproche amical :

— J'ai cru que vous m'abandonniez, mademoiselle Gilberte.

— Oh ! non, non ! Mais je n'ai pas pu... J'ai été occupée.

Le vieillard, me prenant la main, dit paternellement :

— Vous travaillez trop. Cela se voit à votre mine... N'est-ce pas, M. Guy ?

— En effet. L'air de la campagne ne vous est donc pas favorable, mademoiselle ?

Je balbutiai :

— Mais si, je crois... Je ne suis pas malade.

Qu'avait-il à me regarder ainsi, avec cette attention gênante, comme s'il voulait voir jusqu'au fond de mon âme ? Je détournai la tête et m'assis sur le fauteuil que m'avait offert M. Rouchenne.

— Vous serez bien là, mademoiselle ? Ce petit brin de soleil ne vous gêne pas ?

— Oh ! pas du tout !

— Je vais vous laisser un moment, le temps d'aller chercher du sirop de cerises.

O ciel ! rester seule avec lui dans l'état d'embarras où je me trouvais ! Je protestai :

— Non, je ne prendrai rien maintenant, je vous assure ! Il est trop tard.

— Cependant, le sirop de cerises...

M. de Trézannes l'interrompit :

— Restez, mon vieil ami. Vous savez ce que j'ai à dire à Mlle d'Arbiers ; il est donc inutile de vous éloigner, comme vous vouliez le faire par discrétion. Ce qu'il avait à me dire ? Voilà que mon cœur se mit à battre, à battre follement...

Le vicomte s'était assis près de moi. En face de nous prit place M. Rouchenne, qui semblait fort ému et me regardait avec des yeux d'aïeul heureux. Je n'osais lever les miens vers M. de Trézannes. Les mains croisées sur mon sac à ouvrage, j'attendais, en frissonnant... Il dit de sa voix nette, qu'aucune émotion n'altérerait :

— J'étais venu voir M. Rouchenne pour lui demander de me procurer, sous son toit, en sa présence, une entrevue avec vous, mademoiselle. Vous êtes orpheline, sans famille, majeure, et vous vivez seule ; de mon côté, je ne relève que de moi-même, et il ne me plaisait pas, étant fort indépendant, d'user de l'intermédiaire de ma belle-mère, toujours considérée par moi comme une étrangère. Ainsi j'ai cru pouvoir négliger les habituelles conventions de nos mœurs françaises en m'adressant directement à vous, pour vous demander si vous acceptiez de porter mon nom.

La lumière du couchant se glissait sous les marronniers, et nous enveloppait de sa pâleur dorée. J'avais levé les yeux, je voyais près de moi ce visage mâle, énergique, où seule les lèvres palpaient un peu. Et je restais immobile sans parole, la gorge serrée. Mes mains se mettaient à trembler sur la soie écrue du petit sac...

Comment répondre ? Les idées dansaient dans mon cerveau une sarabande éperdue. Ce que j'avais traité de folie, de chimère romanesque, devenait une réalité.

M. de Trézannes attendit quelques instants et reprit :

— Je souhaitais trouver une compagnie qui pût me seconder dans mon rôle de propriétaire agriculteur, qui acceptât de vivre à la Bottellerie la plus grande partie de l'année, qui fût capable de s'intéresser à ses devoirs de châtelaine. Vous semblez aimer la campagne, mademoiselle, vous vous êtes montrée courageuse, vous n'avez pas craint de vous initier à un genre de travaux que d'autres femmes, de moins bonne souche que vous, auraient sotte-ment dédaignés. C'est pourquoi j'ai pensé que vous sauriez remplir dignement la tâche qui vous serait dévolue comme vicomtesse de Trézannes.

Des abeilles bourdonnaient dans la lumière affaiblie. Un coup de brise apporta vers nous la senteur vanillée des héliotropes qui se penchaient, ternes et alanguis, desséchés par la chaleur de cette journée. Je regardai M. Rouchenne. Ce regard disait : "Comment répondre?" L'embarras, l'angoisse, une émotion qui était peut-être de la joie m'oppressaient jusqu'à la souffrance physique. Le vieillard, immobile, les mains croisées sur la petite table placée devant lui, tenait fixés sur moi ses yeux très bons, qui semblaient m'encourager. Mais il ne dit rien. Il jugeait sans doute que tout devait se régler entre M. de Trézannes et moi, sans intermédiaire étranger.

Je pus balbutier enfin :

—Je vous remercie, monsieur, de la bonne opinion que vous avez de moi. Mais je ne sais... Pour vous répondre, je voudrais réfléchir...

—Naturellement! Mais croyez, mademoiselle, que je serais fort heureux si vous m'accordiez une réponse favorable.

Ah! que c'était correct!... Que c'était froid! Le voilà, le mariage de raison! Mais oui, il ne célébrait pas le motif de son choix. J'aimais la campagne, j'étais pauvre, orpheline, je lui devais tout. Conditions excellentes pour avoir une épouse qu'il dirigerait à son gré. Cela devait être le motif primordial qui le guidait. Après quoi, il ne lui déplaisait probablement pas que je fusse assez bien douée physiquement et d'esprit quelque peu cultivé. Mais ceci était une considération secondaire dont il jugeait inutile de me dire un mot.

A peine cette impression ressentie, je retrouvai ma présence d'esprit. En le voyant si calme, si... raisonnable, mon grand émoi s'apaisa. Je pus enfin parler tranquillement, bien que mon cœur palpitât aussi fort.

—Je crains, monsieur, que vous ne vous fassiez peut-être trop d'illusions sur mes qualités. Il est vrai que j'aime le travail, que la vie mondaine ne m'attire pas; mais je dois loyalement vous faire connaître que je ne suis pas d'un caractère très... passif. En acceptant l'autorité d'un mari dans ce qu'elle a de légitime, de conforme à ma dignité et aux droits de ma conscience, je ne voudrais pas abandonner toute ma volonté, toutes mes opinions, ni cette part d'autorité morale que toute femme, il me semble, doit conserver à son foyer.

Cela devait être dit. Mais que les mots venaient difficilement, sous ce regard dont l'expression me semblait si énigmatique!

—En termes nets, ceci signifie, mademoiselle, que vous craignez de trouver en moi une sorte de despote qui prétendrait vous courber sous le joug d'une volonté indiscutée?

Il restait toujours calme, toujours froid. Mais il se penchait légèrement, et un très léger pli d'ironie se creusa au coin de ses lèvres.

—Je n'ignore pas qu'on me fait, par avance, cette aimable réputation. J'ai toujours dédaigné de réfuter les opinions de ce genre. Mais à votre égard, c'est différent. Je comprends que vous me parliez ainsi, que vous souhaitiez être éclairée sur ce sujet qui met en cause votre dignité de femme. Rassurez-vous donc, mademoiselle, je ne cherche pas une esclave, mais une compagne telle que vous la concevez, qui aura au foyer la place à laquelle elle a droit et dont les avis seront écoutés, dès que la sagesse les dictera.

Il se tut un instant, et ajouta :

—M. Rouchenne pourra vous dire que, si j'ai de nombreux défauts, je tiens toujours ce que je promets.

De la tête, le vieillard approuva.

Mes mains se croisaient, se décroisaient sur le petit sac. Maintenant, je regardais droit devant moi, dans la profondeur ensoleillée du jardin. La voix ferme, un peu ironique tout à coup, demanda :

—On vous a dit, n'est-ce pas, que j'étais un homme inflexible, que je serais le maître, toujours?

—Oui, c'est vrai.

Il laissa passer un court silence. Puis il dit avec calme :

—Je le serai en effet. Mais il y a différentes manières d'entendre ce mot. J'espère que vous trouverez celle qui est juste.

Mes yeux se levèrent, cette fois, cherchant les siens. Ils demandaient, timidement : "Que voulez-vous dire?" Mais ils ne trouvèrent pas de réponse dans le regard qui se détournait légèrement.

De nouveau ce fut le silence. M. Rouchenne nous regardait. Il dit tout à coup :

—Eh bien, maintenant, monsieur Guy, puis-je aller chercher le sirop de cerises?

—Pas pour moi, en tout cas. Je vais me retirer.

—Et moi, je ne prendrai rien à cette heure-ci, ajoutai-je. Ne vous dérangez pas, monsieur Rouchenne, ce sera pour un autre jour.

Il dit en souriant :

—Pour quand vous serez fiancés.

M. de Trézannes répliqua avec calme :

—Cela dépend maintenant de Mlle d'Arbiers.

Il se leva. Sa haute taille se développait, élégante et vigoureuse, dans la clarté du soir. Jamais il ne m'avait paru aussi grand, aussi superbement charpenté. Je sentis un petit frisson me parcourir l'épiderme. Cette force virile m'effrayait, tout à coup, parce qu'elle me semblait la réplique extérieure d'une autre force, secrète celle-là, d'une

M. de Trézannes. Sans presque soulever les paupières, je pris sa main ridée en murmurant :

—Dites-moi que je viens de rêver?

—Mais non, chère petite demoiselle! C'est bien vrai, il vous a demandé de devenir sa femme.

—Oui, c'est vrai... oui... Mais que dois-je faire?

J'ouvrais les yeux, je les fixais sur le bon petit visage ridé, au doux regard profond.

—Ce que vous devez faire? Mais, mademoiselle, il me semble que... Enfin, je ne sais pas! Si M. Guy vous plaît.

Je dis à mi-voix :

—J'ai un peu peur de lui.

Il me considéra un instant, longuement, et demanda :

—Vous l'aimez, pourtant?

Je rougis, tout en soutenant avec franchise son regard.

—Oui... je crois.

—Alors, épousez-le et ne craignez rien. C'est un honnête homme, et il est bon, très bon. Je vous l'ai dit, on ne le connaît pas. Il ne livre jamais sa pensée profonde, pas même à moi. A force de le voir, pourtant, je suis arrivé à la deviner parfois. Je crois qu'il vous la dira, à vous, mademoiselle Gilberte, si vous savez gagner sa confiance, parce qu'il vous aime à la passion.

—Non, non, je ne crois pas cela! Vous l'avez vu, tout à l'heure, quand il me parlait? Jamais il n'avait été si

M. Paul. Et vous pouvez m'en croire, mademoiselle, il a du mérite d'être devenu un homme sérieux, avec l'éducation qu'il a reçue, avec l'exemple du défunt vicomte qui était, moralement parlant, un assez triste personnage. Cet homme-là disait à son fils : "Amuse-toi donc, mon cher, tant que tu pourras. La jeunesse passe vite, profite-en, du moins". Grâce à Dieu, M. Guy ne l'a pas écouté longtemps. Il a adopté une existence utile, il est venu vivre à la campagne, dans son domaine, pour donner aux paysans l'exemple de ne pas quitter la terre. Eh bien, quand un jeune homme qui était libre, riche, qui avait dans le monde tous les succès qu'il voulait, a l'énergie de se décider à cela et de persévérer depuis huit ans, c'est qu'il a tout de même quelque chose de bien dans le cœur, qu'en dites-vous, mademoiselle Gillette?

Je répondis sincèrement :

—Oh! oui!

Mon hésitation inquiète s'apaisait un peu. Guy de Trézannes n'était pas de ces êtres vacillants qui s'en vont au hasard dans la vie; il avait une forte conception du devoir et ne transigeait pas avec lui. La garantie était précieuse, pour celle qui deviendrait sa femme. Elle pouvait faire passer sur des inconvénients de caractère, sur un peu trop de froideur, peut-être, sur une volonté trop affirmée... sur tout ce que j'ignorais de lui.

Je pris congé du vieillard. Le soleil, maintenant, avait presque disparu au fond de l'horizon couleur de mauve, et ses dernières clartés remplissaient l'espace autour de moi. Je m'engageai dans le petit sentier, longeant un champ de blé, qui devait me conduire plus rapidement à la Meulière. A gauche, près d'un buisson, une forme féminine bougea, puis s'avança vers moi. Je reconnus Angelina. Sa bouche se tordait en un sourire mauvais et ses yeux lui saient en s'attachant sur moi.

Elle dit insolemment :

—Eh! mademoiselle Gilberte, il faut bien constater, tout de même, que vous donnez des rendez-vous à M. de Trézannes chez le père Rouchenne? C'était pas la peine de tant faire la renchérie! Voyez-vous ça!

Je me redressai, en la toisant avec une indignation méprisante.

—Comment vous permettez-vous de me parler ainsi? N'attribuez pas aux autres les actes dont vous seriez capable, Angelina. Vous êtes une mauvaise fille, indigne des braves gens qui sont vos parents. Comment avez-vous osé m'écrire ce billet que j'ai trouvé dans ma chambre? Que signifient ces menaces? Sachez-le, je ne me laisserai pas calomnier. Il me sera facile de faire connaître le motif de votre jalousie et tout le village se rira de vous, sans croire à vos mensonges.

—Le motif de ma jalousie? Eh bien, oui, c'est vrai, je l'aime, moi aussi! Pourquoi pas? J'en ai le droit aussi bien que vous, je pense? Et ce n'est pas à vous de me faire la leçon, maintenant.

Elle me défiait avec arrogance. Je dis d'un ton de tranquillité dédaigneuse :

—Si, je puis vous la faire, car entre vous et moi, il y a une différence: c'est que je puis devenir la femme de M. de Trézannes, tandis que vous...

Elle ricana sourdement :

—Sa femme! Ah! bien oui! Avec ça qu'il épouserait une pauvre comme vous! Ce n'est pas un homme à ça, soyez sans crainte!

—Vous vous trompez. La preuve en est que...

Je m'interrompis pendant quelques secondes. Qu'allais-je dire?... Devant moi, je voyais ce visage crispé, ces yeux pleins de haine. C'était fini, il fallait me décider à prononcer les mots qui, seuls, pourraient fermer la bouche de cette fille prête à attaquer ma réputation.

J'achevai d'une voix mal assurée :

—Qu'il vient de demander ma main, et que je suis sa fiancée.

Elle eut un haut-le-corps, ses lèvres s'écartèrent, ses yeux se dilatèrent un peu. Elle balbutia :

—Ce n'est pas vrai.

EN SEPTEMBRE

L'Homme Sans Nom

Par MARCEL IDIERS

Autre beau roman d'amour inédit réservé

par l'auteur aux lecteurs et lectrices de

LA REVUE POPULAIRE

volonté qui chercherait toujours à dominer la faiblesse féminine, par une persuasion instinctive de sa supériorité, tout en croyant peut-être de très bonne foi réserver l'indépendance d'esprit de l'épouse.

—Eh bien, mademoiselle, vous allez donc réfléchir, n'est-ce pas? Et vous voudrez bien m'informer de votre décision par l'intermédiaire de notre ami commun, M. Rouchenne?... demain, est-ce trop tôt?

Demain? Oh! si vite!... Cependant, j'avais coutume d'aimer les résolutions promptes. A quoi servirait de me torturer l'esprit dans l'indécision, pendant des jours? Le curé était malade; je ne pouvais donc demander conseil qu'à Mme Mossette. Après cela, il faudrait me décider, coûte que coûte.

Je répondis, en essayant de parler avec autant de tranquillité que lui :

—Demain je vous donnerai ma réponse, monsieur.

—Je vous remercie, mademoiselle.

Il s'inclina, serra la main que je lui tendais et s'éloigna, accompagné de notre hôte.

Je restai seule un moment. Tous les parfums s'exhalaient autour de moi, à cette heure du soir. Ils me semblaient doux, un peu grisants. Je fermai les yeux en essayant de me dire que je venais de rêver. Mais mon cœur restait serré par l'angoisse, ou par la joie... je ne savais...

M. Rouchenne reparut; il s'assit près de moi à la place que venait de quitter

froid! Pas l'ombre d'émotion... Est-ce qu'il serait ainsi, s'il m'aimait... comme vous dites?

Le vieillard secoua doucement la tête, en serrant mes doigts qu'il tenait entre les siens.

—Ah! vous ne le connaissez pas encore! Mais vous apprendrez... il vaut mieux que vous appreniez toute seule. Pour la réponse, réfléchissez bien jusqu'à demain. Moi, je ne peux que vous dire une chose: si vous étiez ma fille, je vous donnerais sans hésiter à M. de Trézannes.

Ces derniers mots me frappèrent plus que tout le reste. J'avais toujours trouvé le jugement du père Rouchenne très juste. Je le savais fort strict sur le chapitre de la morale et peu porté à excuser les compromissions de conscience. S'il tenait en pareille estime M. de Trézannes, qu'il connaissait depuis des années, je pouvais être assurée que le jeune châtelain le méritait.

J'objectai encore :

—Il me semble bien dur pour sa famille...

Le vieillard eut un petit plissement des lèvres exprimant le dédain.

—Sa famille! Pauvre M. Guy, s'il n'avait compté que sur elle pour lui faire la vie heureuse! En dehors de Mlle Jacqueline, les autres ne valent pas grand-chose. S'il n'avait pas été aussi ferme, et même dur, comme vous dites, sa fortune aurait disparu, comme celle de son père, pour payer les frivolités de la vicomtesse et les sottises de

—Soit, vous êtes libre de ne pas le croire. L'avenir vous éclairera là-dessus.

Et je lui tournai le dos. Je m'éloignai d'un pas rapide, en frôlant au passage les blés jaunissants, presque immobiles dans la paix lumineuse du couchant.

J'avais hâte d'être loin d'elle, de cette malheureuse qui avait bu le même lait que moi et qui me détestait, parce que j'étais jolie, de race aristocratique, parce que je travaillais mieux qu'elle et qu'elle devinait mon blâme secret—mais surtout parce que j'étais aimée de l'homme sur lequel, dans sa vaniteuse inconscience, elle avait osé jeter les yeux.

Et moi je venais de m'engager... C'était fait, j'avais dit: "Je suis sa fiancée". Demain, ce serait une réponse affirmative que transmettrait M. Rouchenne.

L'air était chaud encore, un peu lourd. Mais j'avais froid tout à coup. Je pensais: "Est-ce possible? Si vite! Je n'ai pas pu réfléchir... Quel mari sera-t-il?"

Un mari loyal, un mari sérieux... peut-être un mari qui m'aimerait. Mais il y a bien des manières d'aimer. Et l'amour dont j'avais soif, dans ma solitude d'âme, c'était celui qui est fait de confiance, de tendresse protectrice et très chaude, de douce intimité.

Je songeai avec angoisse: "Le sien ne sera pas ainsi. Je ne trouverai pas dans ce mariage l'union profonde, l'union des cœurs que je rêvais. Déjà j'hésitais pour ce motif à accepter la demande du docteur Borday. Mais avec celui-ci, je n'aurais été ni très heureuse ni très malheureuse. Avec M. de Trézonnes, je pressens que je serai l'une ou l'autre... L'autre probablement. Il ne saura pas me comprendre. Il ignorera toujours combien mon cœur est avide d'affection tendre, de joies familiales. Il m'aimera peut-être "à la passion", comme disait M. Rouchenne, je l'aimerais aussi, mais je crois qu'avec toute la passion du monde on peut se trouver bien isolé, quand les âmes ne s'unissent pas".

XVII

Mes fiançailles étaient maintenant officielles. Je les avais annoncées aux Bardeau, à Mme Mossette. La stupeur de mes bons métayers se transforma vite en joie et Catherine s'écria:

—Vous méritez bien ce beau mariage, mademoiselle Gilberte! Une jeune fille si courageuse... Dame, il n'a pas mauvais goût, monsieur le vicomte! Vous ferez une jolie dame de château... n'est-ce pas, Julien?

—Pour sûr! M. Guy aura du contentement avec vous plus que s'il avait épousé des millions, notre demoiselle, parce que vous êtes travailleuse, entendue à tout, et puis qu'on vous aime déjà dans le pays, où vous êtes si bonne pour les malheureux... Faut espérer par exemple qu'il ne sera point trop dur. C'est ça qui est à craindre...

Sa femme lui lança une bourrade dans le bras.

—Veux-tu bien te taire! Ne va pas effrayer comme ça Mlle Gilberte, avec tes idées. Tiens, la voilà qui a pâli... Voyons, ma chère demoiselle, vous n'allez pas vous imaginer ça? Moi, je suis bien sûre qu'il vous rendra très heureuse, parce qu'il vous aimera beaucoup.

Elle essayait de prendre un accent convaincu. Mais je devinais bien que le caractère de M. de Trézonnes lui laissait aussi des doutes pour mon bonheur. Ces doutes je les retrouvai chez Mme Mossette. Comme je demandais à la vieille dame si elle pouvait préciser ses craintes à ce sujet, elle répondit:

—Je vois assez peu M. de Trézonnes, comme je vous l'ai appris, et mon impression s'est surtout formée par l'opinion qu'on se fait de lui dans le pays. J'ai toujours entendu dire, quand on parlait de son mariage éventuel: "Il ne sera pas un mari facile". Mais au fond personne n'en sait rien. Le fait certain, c'est qu'il a de sérieuses qualités. Et pour le caractère, qui est le point d'in-

terrogation, dites-vous bien, mon enfant, qu'une femme intelligente, discrète et aimable peut bien souvent exercer une influence puissante et transformatrice.

Tout cela ne me rassurait qu'à demi. Seules les paroles de M. Rouchenne étaient franchement encourageantes. Je me répétais que lui devait mieux que tous, connaître le jeune châtelain, et qu'il était raisonnable de tenir pour nulle l'opinion générale qui vouait au malheur la future vicomtesse de Trézonnes. Cependant je restais inquiète, partagée entre l'angoisse et une joie timide, presque peureuse. Ce fut dans ces dispositions que je reçus la première visite de mon fiancé, le lendemain du jour où je lui avais fait tenir ma réponse par M. Rouchenne.

Il vint accompagné de sa belle-mère et de Jacqueline. En me baisant la main, il me remercia en termes très aimables. Puis Mme de Trézonnes et Jacqueline m'embrassèrent, en se déclarant ravies du choix de leur beau-fils et frère. Nous nous assimes dans mon petit salon, tout parfumé par les fleurs blanches envoyées le matin même de la Bottellerie. J'avais mis ma robe bleue et glissé à ma ceinture une de mes roses, d'un si beau rouge sombre. La vicomtesse et Jacqueline bavardaient beaucoup, heureusement, car j'étais si émue, si gênée, que je n'aurais su trouver aucun sujet d'entretien. M. de Trézonnes causait peu. J'avais déjà remarqué qu'il dédaignait de prendre part à la conversation quand sa belle-mère la dirigeait. Je dois convenir qu'elle était généralement peu intéressante, et d'une futilité désagréable. Mais aujourd'hui je la bénissais. Elle me permettait de répondre par quelques phrases courtes, quelques monosyllabes, et de dissimuler l'embarras que me faisait éprouver la présence de M. de Trézonnes.

Jacqueline demanda:

—Vous nous montrerez votre jardin, n'est-ce pas, mademoiselle? J'ai grande envie de voir vos ruches.

Le jour était gris, un peu brumeux. Une humidité tiède nous entourait, tandis que nous longions les carrés de légumes si bien entretenus par Bardeau et par Jacques. Des passe-roses s'effeuillaient au bord des plates-bandes, sur les choux dont la senteur âcre et lourde montait dans l'air. Une pluie nocturne avait mouillé la terre, et les pas enfonçaient dans le sol glaiseux des allées étroites. Je précédais ces dames avec M. de Trézonnes. En revenant vers la maison, après avoir été jusqu'aux ruches, nous nous trouvâmes au contraire derrière elles. Il demanda:

—Vous vous étiez vraiment bien habituée à cette maison?

—Autant qu'on peut s'habituer, avec une nature comme la mienne, à la solitude et à la tristesse.

Il ralentit le pas, et je sentis son regard qui s'attachait sur moi.

—Une nature comme la vôtre? Quelle est-elle donc?

Je levai les yeux et rencontrai les siens, énigmatiques toujours. Mes lèvres un peu tremblantes murmurèrent:

—Elle a besoin d'affection, de vie familiale.

Nous passions près d'un cerisier. Un fruit trop mûr tomba sur l'épaule de Guy de Trézonnes et s'écrasa sur le sol. Le vicomte fit observer:

—Il sera temps de cueillir vos cerises, mademoiselle.

Son regard s'était détourné du mien et considérait attentivement les arbres fruitiers. Mon cœur se serra, si fortement que j'en éprouvai comme une souffrance physique. Nous fîmes quelques pas en silence. Je regardais Mme de Trézonnes qui avançait à petits pas précautionneux pour ne pas trop salir ses élégants souliers très découverts, et je devinais quel dédain pour mon pauvre jardin emplissait son âme. Mais combien cela m'importait peu! Si lui avait été autre!... Oh! comment pouvais-je croire qu'il m'aimait?

Aurait-il eu cette attitude, ce langage, en ce cas?

Sous les tilleuls, il s'arrêta et regarda les roses rouges qui couvraient la façade

de crevasse. D'un geste nerveux, j'effeuillais machinalement celle que je portais à ma ceinture. Il dit à mi-voix, en se tournant vers moi:

—Laissez-la, elle fait un si original contraste avec le bleu pâle de votre robe.

De nouveau, nos yeux se rencontrèrent. Dans les siens, je retrouvai cette clarté de vie lointaine, concentrée, ardente pourtant, que j'avais déjà remarquée, parfois, lorsqu'il me regardait. Mon cœur se troubla, mes cils tremblèrent et s'abaissèrent un peu...

M. de Trézonnes ajouta, de la même voix basse et calme:

—Elle est charmante, votre robe couleur du beau ciel. Pourrais-je vous demander de la mettre souvent pendant nos fiançailles?

Je murmurai:

—Oui, je la mettrai, si cela vous fait plaisir.

Et nous rejoignîmes les deux dames dans le salon. Les visiteurs prirent congé, après qu'il eût été convenu que, étant donné ma situation de solitaire qui empêchait que M. de Trézonnes vint me faire sa cour chez moi, je me rendrais souvent au château. Je les reconduisis jusqu'à la grille rouillée, puis je revins lentement et m'assis près de la table. Le parfum des fleurs de zanzibelles m'enveloppa. J'appuyai mon front contre ma main et je songeai longtemps—si longtemps que le crépuscule me surprit là toute palpitante de crainte, de tristesse, parce que je pensais à ma mère, à ma pénible solitude d'orpheline—et à l'avenir, à lui mon fiancé, que j'aimais en tremblant, parce que je me disais qu'il ne serait pas pour moi le très tendre ami désiré, mais le maître, uniquement.

M. de Trézonnes partit le lendemain pour Paris afin de choisir ma bague et la corbeille. Notre mariage devait se faire trois semaines plus tard, de trop longues fiançailles dans ma situation auraient été gênantes. Il fut absent quarante-huit heures, et je le vis ensuite presque chaque jour soit au château, soit à la Sauvaie. Son attitude ne variait pas. Il restait courtois, aimable, très réservé, et, rarement, je voyais dans son regard cette clarté qui me troublait tant. J'essayais de me délivrer de la gêne qui me saisissait toujours devant lui; mais sa manière d'être ne m'y aidait guère, il fallait l'avouer.

Le bon père Rouchenne, quand nous étions tous deux près de lui, nous couvrait d'un regard de douce satisfaction. Visiblement, ce mariage le ravissait. D'ailleurs il ne me le cachait pas.

—M. Guy fera un si bon mari, voyez-vous, mademoiselle! Vous verrez comment vous serez heureuse!

Je risquais en essayant de sourire:

—Je n'en suis pas du tout persuadée! Voyez comme il est froid!

—Oh! c'est l'extérieur, cela! Mais vous verrez, quand vous vous connaîtrez mieux. Vous verrez, mademoiselle Gilberte!

A la Meulière, le contentement avait pris le pas sur l'inquiétude. Catherine se rengorgeait à la pensée que Mlle Gilberte allait devenir la "châtelaine". Et quelle châtelaine! Si riche, avec ce beau château, et un mari autour duquel toutes les femmes tournaient!

—Tenez, voyez-vous, mademoiselle, il voulait la Meulière, il l'a eue. Il arrive à tout ce qu'il veut, cet homme-là!

Par ailleurs, les pauvres gens avaient bien du souci. Angelina, sans doute pour ne plus se trouver en face de moi, était partie pour Niort où vivait une sœur de sa mère qui tenait une petite épicerie. Cette tante la demandait depuis longtemps pour l'aider dans son commerce, mais jusqu'ici les parents s'étaient opposés à ce qu'elle quittât la campagne. Cette fois, à la suite d'une scène, ils la laissèrent partir. Mais à peine y était-elle depuis huit jours que la tante se plaignait de sa paresse, de sa coquetterie, de ses mauvaises façons. Et les Bardeau se demandaient avec désespoir: "Qu'est-ce que nous allons faire?"

Les dames de Trézonnes continuaient de me témoigner la plus vive amitié. De la part de Jacqueline, je sentais que

ces manières aimables étaient toutes franches. Mais il n'en était pas de même pour sa mère. En connaissant mieux celle-ci, la très petite sympathie que je lui accordais auparavant s'évanouissait, et j'en venais à comprendre l'attitude de Guy à son égard. Elle était de ces âmes incurablement frivoles qui n'ont jamais arrêté leur pensée sur le devoir et n'ont aimé dans la vie que le plaisir, le luxe, la futilité. Aussi se montrait-elle basement soumise à l'égard de son beau-fils, car lui seul pouvait lui dispenser un peu de cet or qu'elle avait gaspillé autrefois, et qui lui semblait aujourd'hui indispensable pour mener sa vie oisive, élégante et sotte.

Une après-midi, huit jours avant la date fixée pour le mariage, je la trouvai seule dans le petit salon où elle se tenait d'ordinaire. Elle me fit asseoir près d'elle en m'expliquant que Jacqueline cueillait des fleurs dans le jardin et que Guy me priait de l'excuser, un accident arrivé dans l'une de ses fermes l'ayant obligé à partir en voiture aussitôt après le déjeuner.

—...Il sera ici à cinq heures, probablement. Et Jacqueline va revenir dans quelques minutes. Pauvre petite! Je suis bien certaine que la cueillette des fleurs n'est qu'un prétexte, et qu'elle est sortie simplement pour pleurer un peu, sans témoins.

Elle secoua la tête en prenant un air navré.

—Pleurer? Qu'a-t-elle donc? Quelque chagrin?

—Oui, un grand chagrin. Je peux bien vous le confier, maintenant que vous allez être de la famille... Elle aime Louis de Subrennes, et elle en est aimée. Il voudrait l'épouser. Mais son père s'y refuse absolument, trouvant la dot trop mince. Guy ne donne en effet à sa sœur que cent mille francs.

Louis de Subrennes? Je l'avais vu plusieurs fois à la Bottellerie. C'était un gentil garçon, de mine franche, sympathique, et d'allures distinguées. Comme M. de Trézonnes, mais sur un échelon plus modeste, son père et lui administraient eux-mêmes leur domaine, sis à quelque dizaine de kilomètres de la Bottellerie.

Je dis avec compassion:

—Pauvre Jacqueline! Quel dommage! Il me semble qu'elle aurait été heureuse avec lui... Mais peut-être le père finira-t-il par céder?

—J'en doute. Il ne démord pas facilement de ses idées. Et pour celle-là, je le comprends assez. Cent mille francs, qu'est-ce aujourd'hui? Avec son nom, sa fortune, qui est assez belle, Louis pourrait trouver beaucoup mieux.

—Oui, mais s'il aime Jacqueline? Il me semble que la question d'argent doit être secondaire, dans ce cas-là.

Mme de Trézonnes me regarda avec un mélange de pitié et d'amusement.

—Ah! ma chère petite, que vous ignorez la vie! Mais, pauvre enfant, l'argent, c'est la question primordiale, dans le mariage!

Je ripostai:

—Pas toujours! A preuve M. de Trézonnes, qui choisit une femme pauvre.

—C'est une exception. Encore cela m'a-t-il fort étonnée de sa part. Je le croyais plus intéressé... Mais avec sa fortune, il lui est possible de se donner ce luxe. Songez donc qu'il ne dépense pas la moitié de ses revenus! C'est pourquoi il pourrait, sans se gêner le moins du monde, faire à sa sœur une dot convenable.

—Sait-il que cette question d'argent, seule, empêche le bonheur de Jacqueline?

—Oh! vous pensez bien que je ne le lui ai pas laissé ignorer! Mais il est resté impassible. Et je sais, par expérience, qu'une demande directe n'aurait pas de succès.

Elle soupira, en passant sur ses yeux son mouchoir parfumé.

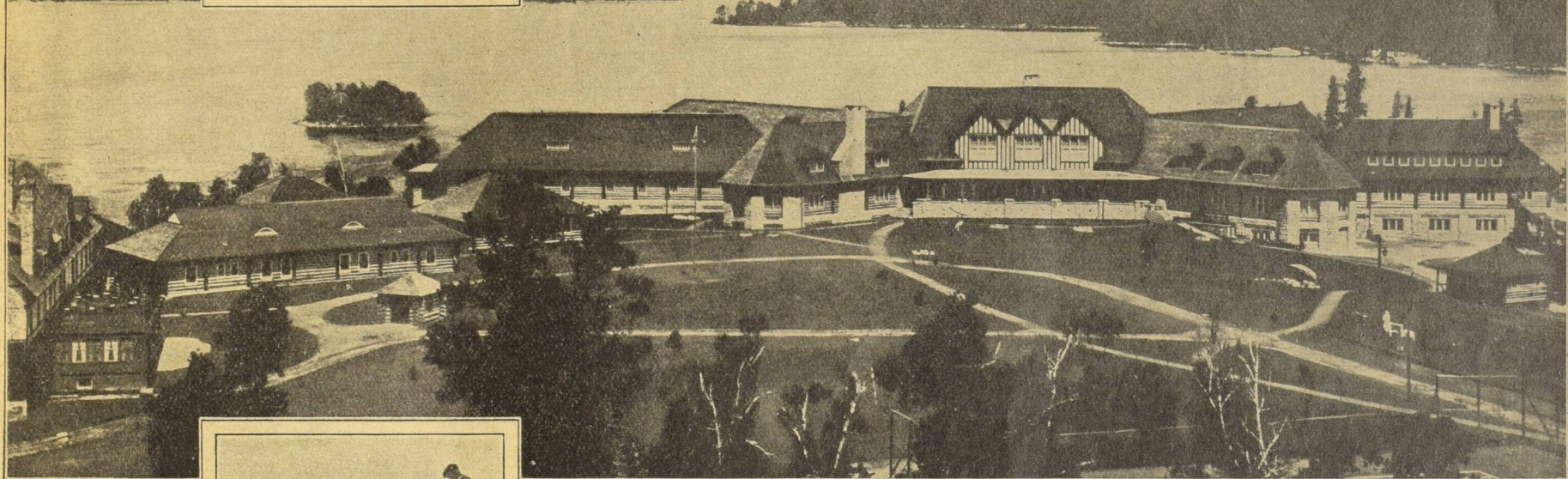
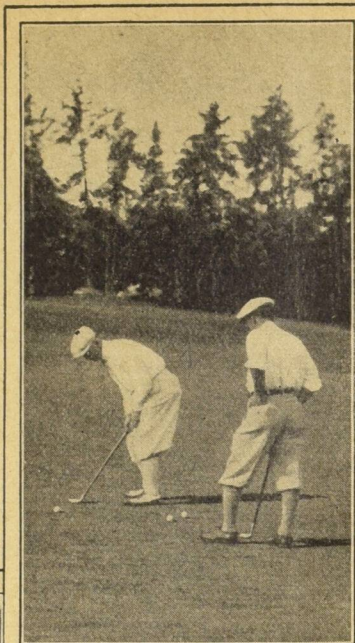
Il y eut un long silence. Tout en pensant à Jacqueline, je laissais mon regard errer devant moi, dans la lumière qui entrait par les fenêtres ouvertes et se répandait sur le tapis clair, sur les meubles élégants. Une main, tout à coup se posa sur mon bras, et la voix de Mme de Trézonnes murmura:

MINAKI

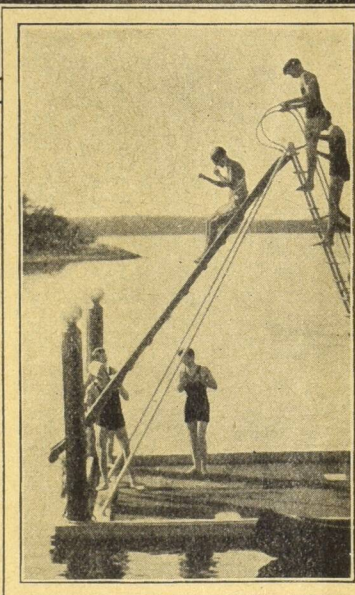
Sous les Pins Canadiens

du Lac des Bois

La grande véranda donne sur ce court invitant que borne la forêt.



L'eau cristalline vous invite à toute heure à nager, à ramer, à pêcher.



Rivières argentées, Lacs placides, Forêts aromatiques et toutes espèces de sport estival

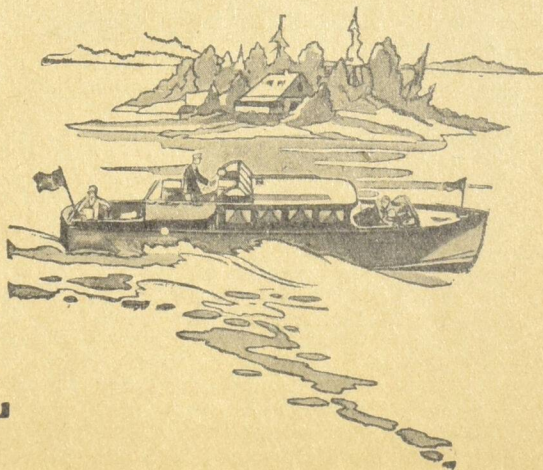
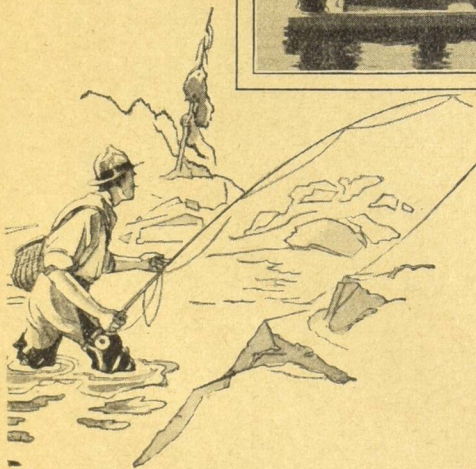
“Minaki” est un mot sauvage Ojibway qui veut dire “Joli pays”. Cette merveilleuse région du Lac des Bois fascinait autant le Peau-Rouge d'autrefois qu'elle attire le blanc de nos jours.

Au cœur même de cette région de lacs et de rivières, le Canadien National a bâti son grand chalet, “Minaki Lodge”. Ici c'est le court de golf encadré par les pins sombres et frais. Plus loin c'est le tennis, la natation, le canot-automobile, le canoë, l'aquaplane... Et la nuit, des feux de joie, des dîners délicieux, des danses gaies, et d'agréables compagnons.

Pour les sportifs, ils trouvent à deux pas des cours d'eau rapides et solitaires pour la pêche, des lacs où pullule la truite...

Le Canadien National mène partout au Canada. Il exploite ses propres lignes de navigation, ses télégraphes, ses messageries et 14 stations d'émissions radio-téléphoniques. Ses hôtels de luxe, ses grands chalets, ses campements, jalonnent tout le Dominion.

Ceux qu'intéressent Minaki ou les autres stations de villégiature du Canadien National, n'ont qu'à s'adresser aux agents de la Compagnie pour en voir à l'avance la reproduction par films cinématographiques ou dans de jolies brochures.



CANADIEN NATIONAL

Le plus grand réseau de l'Amérique

—Vous, peut-être, Gilberte, pourriez quelque chose pour nous?

Je me détournai en la regardant avec surprise.

—Moi, madame?

—Oui... Si froid qu'il soit, Guy vous aime, naturellement. Quand vous serez sa femme, quand vous le connaîtrez un peu, il me semble que vous pourriez essayer d'obtenir de lui qu'il facilite, par sa générosité, le mariage de sa soeur.

J'eus un vif mouvement de protestation.

—Oh! madame, que me demandez-vous là? Songez donc combien cette démarche serait délicate pour moi, que M. de Trézannes épouse sans dot!

—Mais non, ce serait très naturel. Il ne peut prétendre que tout le monde ait son désintéressement. D'ailleurs, ce serait à vous de choisir le moment pour adresser cette requête. Avec un homme comme Guy, il faut infiniment d'adresse, d'intelligence. Mais je suis bien certaine que vous avez ce qu'il faut sous ce rapport, sans parler de vos beaux yeux qui l'ont évidemment charmé, si peu sensible qu'il soit.

Je gardais le silence. Je me sentais froissée et je le montrais. Mon antipathie pour Mme de Trézannes se renforça en cette minute et je songeais à la quitter, sous prétexte d'aller au-devant de Jacqueline, lorsque celle-ci parut. Elle avait les yeux rougis, une mine attristée qu'elle s'efforça d'éclairer d'un sourire, en me voyant. Je me montrai à son égard plus affectueuse que de coutume, en regrettant au fond du cœur de ne pouvoir agir sur son frère pour lui enlever son chagrin. Mais c'était impossible. Ma position m'imposait la plus stricte délicatesse—et j'en voulais à Mme de Trézannes de ne l'avoir pas compris.

Guy arriva un peu après cinq heures. L'accident qui avait motivé son absence ne présentait pas de gravité. En revenant il s'était arrêté quelques minutes à la Sauvaie, où il avait trouvé M. Rouchenne un peu souffrant. Il se proposait d'y retourner demain et d'y rester plus longtemps.

—Vous y trouverai-je? me demandait-il, tandis qu'il me reconduisait jusqu'à la grille, comme de coutume.

—Mais oui, j'irai le voir dans l'après-midi et je travaillerai un peu près de lui.

—Il en sera bien heureux, car il vous aime beaucoup. Tout à l'heure il m'a dit: "Votre mariage avec Mlle Gilberte est ma dernière joie."

Je murmurai avec émotion:

—Mon bon vieil ami!

Nous arrivions près de la grille. Je tendis la main à M. de Trézannes.

—Alors, à demain, monsieur?

Il demanda:

—Ne pensez-vous pas que nous pourrions, maintenant, supprimer ce cérémonieux: "monsieur", "mademoiselle?"

Je rougis en répondant:

—Mais oui, peut-être...

Il me baisa la main. Je murmurai:

—Bonsoir, Guy.

Et je passai la grille, très vite. Une émotion violente m'oppressait. L'appellation familière venait de me rendre plus évident le changement de vie tout proche, l'intimité de demain avec cet étranger. Jusqu'ici, j'avais eu peine à me figurer que ces fiançailles n'étaient pas un rêve. Mais aujourd'hui, je comprenais plus nettement qu'un lien m'unissait déjà à Guy de Trézannes.

Au lieu de rentrer directement, je fis un détour. La marche, le grand air, pensais-je, calmeraient peut-être mes nerfs quelque peu excités. En même temps, je voulais aller prendre des nouvelles d'une jeune veuve malade et pauvre à qui j'allais parfois porter les très petits secours que me permettaient mes modestes ressources. Je gagnai la demeure indigente où elle s'abritait avec ses deux enfants et m'y attardai un peu. Le soleil était couché quand j'atteignis la Meulière. Le facteur, au passage, me remit une lettre de Mme Barduzac. Je la décachetai et la parcourus tout en entrant chez moi. La femme de mon ex-tuteur répondait à l'annonce de mon mariage par des congratulations empressées. Cette brillante union la recon-

ciliait visiblement avec moi. Je n'étais plus la "sans le sou" qu'on n'avait pas voulu conserver dans la confortable villa des Palmes. Aussi Mme Barduzac m'informait-elle que son mari serait très heureux de me servir de père.

Je repliai la lettre, avec un sourire de mépris.

—Non, chère dame, murmurai-je, ce ne sera pas au bras de M. Barduzac que j'enrènerai à l'église. Un autre remplacera plus dignement le père que je n'ai plus.

Je changeai de robe, distraitemment. Ma pensée s'en allait vers cette cérémonie toute proche maintenant. Ce serait une grande fête pour le pays. Un déjeuner serait servi à tous les métayers et à leurs serviteurs ainsi qu'aux gens du village, dans une des grandes allées convergeant vers le château, et ensuite on danserait. Tout le monde serait content. Il n'y aurait que l'épousée qui tremblerait un peu, dans l'incertitude de son destin.

Je me répétais: "Dans huit jours!... déjà! Dans huit jours!"

L'esprit occupé de mes inquiétudes, au milieu desquelles cherchait à se glisser un peu d'espoir, je me dirigeai vers la métairie. Dans la salle, tout assombri par le crépuscule, Bardeau se tenait debout, les bras au long du corps. Assise près du foyer, Catherine pleurait, le visage enfoui dans un mouchoir.

Je m'écriai avec inquiétude:

—Qu'y a-t-il?

Bardeau dit d'une voix rauque:

—Il y a que nous venons de recevoir un mot de ma belle-soeur. Angelina est partie pour se placer à Paris. Partie sans rien nous dire, comprenez-vous, mademoiselle?

Catherine gémit:

—Est-il possible qu'elle nous donne un chagrin pareil! Une fille pour qui nous avons tant peiné! Et Julienne dit qu'elle va tourner mal, sûrement.

Ma pauvre nourrice me faisait pitié. J'essayai de lui persuader qu'Angelina aurait bientôt des remords et qu'elle reviendrait à la maison paternelle. Mais Bardeau, secouant les épaules, dit entre ses dents:

—Elle ne reviendra jamais. Ça n'a plus de cœur, les enfants d'aujourd'hui. Ça ne pense qu'à eux.

Je songeai tristement: "Oui, parce qu'on ne leur a pas appris à penser aux autres".

XVIII

Quelques jours plus tard, M. de Trézannes m'offrit la corbeille qu'il avait choisie à Paris. Sur ma demande, il ne l'avait pas fait porter chez moi, ma vieille demeure ne me semblant pas assez sûre pour renfermer ces objets qui représentaient une véritable fortune. Car il s'était montré d'une générosité superbe. Dans le salon où il m'avait conduite, je regardais avec émerveillement ces splendeurs que je n'avais jamais contemplées qu'en rêve. Un ardent soleil d'été, se glissant entre les volets demi-clos, caressait les fourrures, les dentelles, faisait fulgurer les diamants, rubis, émeraudes admirablement sertis. Deux éventails, l'un ancien, l'autre en point d'Argentan à monture en diamantée, reposaient dans leurs écrins de satin blanc. Je murmurai:

—Oh! Guy, merci!... Mais c'est infiniment trop! Je ne suis pas habituée à être gâtée ainsi!

—C'est une chose à laquelle on s'habitue facilement... Ainsi, tout cela vous plaît?

—Oh! je crois bien!

J'allais d'un objet à l'autre, en exprimant mon admiration. Il me suivait des yeux. Puis il s'avança, prit une fourrure et l'approcha de mon visage.

—Oui, cela vous va très bien, comme je le pensais.

—Qu'est-ce que c'est, Guy?

—Du renard argenté.

—Oh! mais c'est une folie! Tout un vêtement comme cela! Je n'oserai jamais le porter!

Il dit avec calme:

—Pour qui voulez-vous que je fasse des folies, si ce n'est pour vous?

Il avait de nouveau son regard passionné, et je cachai le mien sous mes paupières tremblantes. D'un geste machinal, je posai sur une table l'écrin que je tenais à la main. Guy jeta la fourrure sur un siège et demanda:

—Voulez-vous que je vous montre mon cabinet de travail, qui est le lieu où je me tiens de préférence.

Sur mon acquiescement, il ouvrit une porte et me fit entrer dans une longue pièce à quatre fenêtres tendue de tapisseries anciennes. Des meubles de la Renaissance, des ivoires, des émaux, merveilles d'artistes d'autrefois, et quelques tableaux de vieux maîtres, faisaient de cette pièce une sorte de musée d'un goût sobre et magnifique.

Je dis spontanément:

—Oh! que j'aime cela!

Je m'avançai jusqu'à une fenêtre. Là s'étendait une terrasse d'où l'on découvrait les jardins et le parc. Le soleil se retirait de cette façade et l'ombre y était douce, parfumée, apaisante. Je dis à mi-voix:

—Qu'il fait bon!

Il était près de moi, un peu penché, car je sentais son souffle sur mon front. J'eus l'impression que ses lèvres s'approchaient, qu'elles allaient me toucher. Et je n'osais reculer. Je songeais avec un mélange d'angoisse et de joie. "Il en a un peu le droit. Dans trois jours, il sera mon mari".

Mais il se redressa sans que sa bouche m'eût effleurée. Et il dit de sa même voix tranquille:

—Cette façade du château est la plus agréable. Mon appartement s'y trouve, là, au-dessus, et aussi une partie du vôtre.

Je murmurai:

—Ah! oui!

Je n'étais pas remise encore de mon émotion. Et tout au fond du cœur, j'avais la sensation d'une petite souffrance, d'une déception.

Je rentrai dans la pièce. M. de Trézannes me montra quelques objets plus particulièrement précieux, en m'en expliquant les origines. Sur son bureau, je remarquai la photographie de sa mère, près de la mienne. Voyant que je me penchais pour la regarder, il la prit et me la présenta.

—Comme elle a l'air doux et bon! songeai-je tout haut.

—Oui, c'était une femme exquise. Je l'ai bien peu connue, mais le souvenir que j'en ai gardé est vivace et profond.

Il s'interrompit pendant un court instant et ajouta, d'une voix subitement durcie:

—Il y a deux choses que je n'ai jamais pu pardonner à mon père: c'est d'avoir fait souffrir ma mère et de l'avoir remplacée à son foyer par cette marionnette sans cervelle.

Il leva les épaules et fit quelques pas à travers la pièce. Puis il revint à moi et se pencha pour regarder la photographie.

—Voyez comme elle avait de beaux yeux... Presque aussi beaux que les vôtres, Gilberte.

Le cadre délicatement ciselé trembla un peu entre mes doigts. De nouveau mon visage s'empourprait. M. de Trézannes laissa échapper un rire légèrement ironique.

—Allons, il faut bien que je vous fasse un compliment! Comme vous rougissez vite! Les jeunes filles ne rougissent plus aujourd'hui, sachez-le, ma chère Gilberte... Mais j'aime beaucoup que vous ne soyez pas de celles-là.

Se moquait-il de moi, ou parlait-il sérieusement? Je posai le cadre sur le bureau et fis un pas en arrière. Mais il m'arrêta du geste.

—Veuillez m'accorder un instant d'attention. J'ai une demande à vous adresser. Au point où nous en sommes maintenant, j'espère qu'elle ne vous paraîtra pas trop indiscret. Aviez-vous été demandée en mariage avant de me connaître?

—Oui, à Largillais.

—Ah! Et vous avez refusé?

En quelques mots, je lui expliquai que ma ruine était survenue avant que j'eusse rendu la réponse au docteur Borday.

—Mais quelle aurait été cette réponse?

—Une acceptation, probablement.

Il dit avec une sorte de dureté:

—Vous l'aimiez?

Je secouai la tête.

—Non. Je me rends bien compte, maintenant, que je n'aurais pu l'aimer —du moins vraiment, profondément. C'était une nature agréable, mais superficielle. Il n'aurait pas été un guide, un conseiller pour moi.

Je me tus, confuse des paroles que je venais de prononcer. Mais M. de Trézannes ne les releva pas. Il semblait suivre une autre idée. Du même ton bref et dur, il demanda:

—Vous n'avez jamais aimé?

—Jamais.

—Et moi, m'aimez-vous?

Cette fois, ce fut une véritable chaleur de fournaise qui me monta aux joues. Et je restai muette, n'osant le regarder.

Il dit brusquement:

—Non, ne me répondez pas. Je vous demanderai cela plus tard... Maintenant, venez. Nous allons faire une promenade dans le parc avant le thé.

Je balbutiai:

—Je vous prie de m'excuser, mais je suis un peu fatiguée...

—En ce cas, asseyons-nous dehors. L'air s'élève, il fait très bon en ce moment.

Je le suivis, et nous primes place sur un banc près de la grande pelouse centrale. De là, toute la façade est du château s'étendait devant nous. Jacqueline au seuil d'une porte, lutinait les lévriers de son frère. Je fis observer, pour dire quelque chose, car M. de Trézannes restait silencieux:

—Jacqueline a mauvaise mine depuis quelque temps, ne trouvez-vous pas?

—En effet. Mais cela passera.

Je levai les yeux vers lui. Peut-être y lut-il le reproche que je formulais secrètement, car il demanda:

—Vous me trouvez dur à son égard, Gilberte?

—Oui, c'est vrai.

—Je n'ai pas d'affection pour elle, ni pour son frère et sa soeur. Je les ai toujours traités en étrangers, parce que je savais qu'à l'exemple de leur mère ils ne considéraient en moi que la fortune, devant laquelle ils s'inclinent basement. L'or, que je leur donne, que je puis leur donner, voilà tout ce qu'ils aiment en moi.

Sa bouche eut un pli d'amer dédain. Je protestai:

—Non, je vous assure que Jacqueline vaut mieux que cela! Elle a un fonds de franchise et elle est susceptible d'affection. Je crois qu'elle se serait attachée à vous, si vous aviez voulu le lui permettre.

—Sa mère vous a chargée de plaider sa cause près de moi?

La question, faite à brûle-pourpoint, me saisit d'abord. Mais je me repris aussitôt et répliquai, en le regardant bien en face:

—Oui, elle a voulu m'en charger, mais j'ai refusé. Il ne me convenait pas, à moi, que vous preniez pitié, de m'immiscer dans des questions de ce genre. J'ai essayé de le faire comprendre à Mme de Trézannes, mais je ne crois pas y être parvenue. En tout cas, Guy, je ne veux pas que vous voyiez, dans mes paroles, autre chose qu'un jugement sincère et sans arrière-pensée sur votre soeur, que j'aime beaucoup.

—Je vous assure, Gilberte, que je n'aurais pas été froissé de votre intervention en sa faveur. Votre délicatesse me plaît, elle est un charme de plus chez vous; mais quand nous serons mariés, ne me faites pas l'injure de me prendre pour un goujat qui rappellerait à sa femme que la fortune vient de lui —comme si tout ne devenait pas commun entre époux. Et si vous désirez que j'augmente la dot de Jacqueline, celle-ci vous étant sympathique, dites-le moi très simplement.

Un peu stupéfaite, je murmurai:

—Mais, Guy... certainement, j'en serais heureuse. Elle aime M. de Subrennes, et elle souffre...

—Soit, cette affaire sera réglée après notre mariage. Vous pouvez dès maintenant donner un espoir à ma soeur, cela l'aidera à patienter.

Je dis avec reconnaissance:

—Oh! Guy, comment vous remercier! Jacqueline sera si heureuse!

—Je ne le fais pas pour Jacqueline, mais pour vous.

Je lui tendis la main en répliquant:

—Eh bien, je vous remercie pour elle et pour moi.

Il se pencha et appuya ses lèvres sur mes doigts. Puis, en se redressant, il dit avec calme:

—Allons maintenant prendre le thé, si vous le voulez bien, Gilberte.

XIX

Et maintenant, j'étais arrivée au jour redouté. Debout au milieu de ma chambre, je laissais Jacqueline et une femme de chambre de la Bottellerie tourner autour de moi, arranger ma traîne, mon voile. Je pensais: "Bientôt ce sera fini. J'aurai promis pour la vie". Je regardais autour de moi ces murs, ces meubles, tout ce que j'allais quitter pour suivre Guy de Trézannes, dans les bons et les mauvais jours. Elle était bien vieille, bien triste, ma pauvre maison, mais elle avait été un bon refuge pour ma pauvreté, j'y avais paisiblement vécu ces quelques mois... et c'était pour l'inconnu que je l'abandonnais.

Dans le salon m'attendaient Guy, Mme de Trézannes et ses enfants, puis M. Rouchette qui devait me conduire à l'autel et quelques amis intimes des châtelains. Une automobile toute garnie de fleurs blanches m'emmena vers l'église. Le curé, à peine remis de violents accès de fièvre, avait tenu néanmoins à officier. Un Bénédictin, cousin de Guy, prononça une allocution qui m'émut beaucoup. Je promis à Dieu, du fond du cœur, de me montrer une épouse dévouée et de ne rien négliger de mes devoirs. Si seulement il avait été moins énigmatique, ce Guy! Par moments, il me semblait qu'il m'aimait... qu'il m'aimait beaucoup. A d'autres, il devenait si froid, comme raidi.

Enfin, peut-être qu'en le connaissant mieux, je ferais d'heureuses découvertes!

L'assistance débordait hors de l'église et quand je sortis au bras de Guy, je fus la cible de tous les regards. Quelques réflexions louangeuses arrivèrent jusqu'à moi.

Je souriais pour remercier ces braves gens. Mon miroir et les exclamations enthousiastes de Jacqueline m'avaient déjà démontré que cette toilette blanche seyait à merveille. Et le regard dont m'avait accueilli M. de Trézannes, à mon entrée dans le salon, avait achevé de m'en convaincre.

Quand nous fûmes seuls dans la voiture, qui nous emmenait vers le château, il me prit la main et me considéra longuement, sans rien rire. Gênée, très émue, j'attachai un regard vague sur les fleurs placées devant moi. Il dit enfin à mi-voix:

—Merci, Gilberte, d'être si jolie.

Je tournai la tête et le regardai en souriant timidement.

—Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, Guy. C'est Dieu qui m'a faite ainsi.

—Vous avez au moins le mérite de ne pas vous enlaidir en adoptant à tort et à travers toutes les modes, fussent-elles baroques à souhait. Votre goût est exquis.

—Ma robe vous plaît?

—Beaucoup. Mais sur une autre, elle n'aurait pas la moitié de cette élégance, de cette allure harmonieuse. Vous êtes très jolie, Gilberte, et infiniment séduisante. Continuez à n'en pas tirer vanité, et faites de ces dons du ciel la parure de votre foyer...

Il acheva après une courte hésitation:

—Et la joie de votre mari.

Je frissonnai un peu. Un bonheur, craintif encore, me pénétrait. Je ne pouvais détourner mes yeux des siens, qui étaient si ardents, qui les retenaient, les éblouissaient.

Il mit sa main sur mon épaule en murmurant:

—Gilberte, j'aime vos yeux.

Puis il se tut et resta immobile, me regardant, pendant les cinq minutes qui s'écoulèrent jusqu'au moment où la voiture stoppa devant le château.

Alors, ce fut la grande réception, le déjeuner superbement servi, puis le bal des tenanciers que nous ouvrîmes, Guy et moi. Vers six heures seulement, nos hôtes quittèrent la Bottellerie. Alors mon mari me conduisit jusqu'à mon appartement, où se tenait à ma disposition une femme de chambre, et m'y laissa en disant:

—Je vous attendrai dans mon cabinet.

Nous ne devions partir pour notre voyage en Norvège que le lendemain. Ce soir nous dînerions seuls dans l'appartement de Guy. La femme de chambre me demanda:

—Quelle robe désirez mettre Madame?

Je jetai un coup d'oeil sur les toilettes que je m'étais fait faire à Niort. Cette blanche était charmante, mais l'autre, d'un si délicat mauve rosé, était bien jolie également. Si j'avais pu connaître le goût de mon mari?... Il me semblait qu'il aimerait celle-ci, d'une ligne très élégante, avec de gracieux ornements de dentelles...

—Je mettrai la mauve, Julia.

Un quart d'heure plus tard, j'entrai dans le cabinet de Guy. La pièce était déserte. Mais en avançant jusqu'à la fenêtre, je vis mon mari debout sur la terrasse. Il ne m'avait pas entendue. J'allai jusqu'à lui et lui touchai le bras. Il eut un léger sursaut.

—Ah! pardon!

Puis il me regarda en silence, un long moment. Devant nous, les jardins s'étendaient dans la paix de cette journée finissante. La lumière s'élevait lentement, le ciel se teintait de lilas et de rose pâle. Guy murmura:

—C'est encore une robe couleur du temps, que vous avez là.

Je demandai d'une voix un peu tremblante:

—Vous la trouvez bien?

Il ne répondit pas et détourna son regard.

Puis il le ramena vers moi, me prit la main et la pressa contre ses lèvres.

—Gilberte, j'ai bien compris que vous aviez peur de moi... Et moi, j'ai peur de vous...

—Oh! Guy!

Il continua, sans paraître m'entendre, d'une voix basse et frémissante:

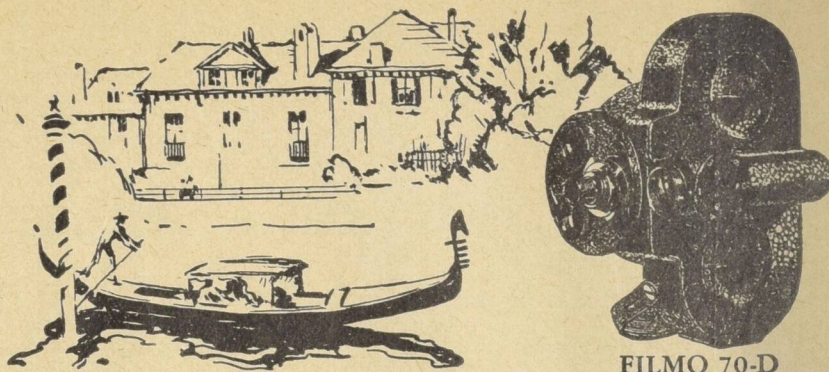
—Je vous ai aimée depuis que je vous ai vue dans la salle de la Meulière... Vous étiez ravissante dans votre tâche de ménagère, et puis il y avait tant de franchise, tant de pensée pure et courageuse dans vos beaux yeux! Je vous ai aimée toujours davantage, à chacune de mes rencontres avec vous, et j'ai décidé que vous deviendriez ma femme. Mais je suis un orgueilleux et... un sensible. Vous ne m'auriez pas imaginé ainsi? C'est que je me suis cuirassé sous la froideur, sous la dureté apparente, par crainte des chocs. Et voilà pourquoi j'ai peur de ce que je ne connais pas en vous, des déceptions que vous pourriez me donner... Je sais que vous m'aimez. Mais il y a tant de sortes d'amours! Je voudrais que le vôtre fût très tendre, très confiant, et qu'il ne s'affaiblît jamais. Je n'ignore pas que je demande là une chose presque impossible... Mais si vous vouliez essayer, Gilberte? Si vous vouliez me donner votre cœur, tout entier, comme je souhaite vous donner le mien?

Je répondis à demi-voix, d'un ton étouffé par l'émotion:

—Oh! Guy, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt? Pourquoi m'avez-vous laissé souffrir dans l'incertitude de vos sentiments, moi qui ne désirais qu'une chose: vous aimer et être aimée ainsi!

Son bras m'entoura, me rapprocha de lui, et ma tête se reposa sur son épaule.

—Pardon, mon amour! Je vous le répète, je suis un orgueilleux. Ces paroles que je viens de vous dire me semblaient dures à prononcer, car elles sont un aveu de ma faiblesse d'homme devant votre puissance de femme. Je me suis raidi longtemps, je les ai retenues plus d'une fois sur mes lèvres.



FILMO 70-D

L'Etoile des Appareils Cinématographiques

FILMO...

Le Meilleur Récit de Voyages

Raconter et revivre ses voyages, c'est la moitié de leur charme... et le meilleur récit de voyages, c'est encore le cinéma qui le fait avec un Filmo.

Présentant la même précision et les mêmes avantages que les appareils professionnels Bell & Howell réputés à Hollywood depuis 22 ans, les appareils Filmo pour usage personnel sont le choix de tous les voyageurs du monde, à cause de leurs simplicité et flexibilité. Vous avez l'embarras du choix. Passez aujourd'hui au magasin où l'on vous montrera le nouveau Filmo 70-D, le Filmo 70-A et le Filmo 75.



FILMO 75

Appareil de poche aristocratique

THE
FILM AND SLIDE COMPANY
OF CANADA LIMITED

104, Edifice Drummond, Montréal
Tél. MA. 5985

DOLLFUS-MIEG & C^{ie}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS... D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS... D·M·C
SOIE À BRODER... D·M·C, FILS DE LIN... D·M·C
SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Mais il fallait qu'elles fussent dites. Et aujourd'hui, cela m'a semblé très facile.

Quelle tendresse brûlante, profonde, je voyais dans ses yeux ! Un bonheur enivrant me pénétrait, je ne savais plus bien si j'étais dans la vie réelle, ou si je rêvais...

Il demanda :

—Dites-moi que vous avez confiance en moi, que vous ne me craignez plus ?

—Oh ! mon cher Guy, je... je vous aime tant !

Il baisa mes paupières, en murmurant :

—Ils me le disent, vos beaux yeux, vos chers yeux noirs. Oui, aimez-moi, Gilberte ; je saurai vous le rendre, vous faire la plus heureuse des femmes.

Je dis tout bas :

—Ah ! comme il avait raison, notre vieil ami ! Comme on ne vous connaît pas.

XX

Le chagrin est souvent proche de la joie. Comme je finissais de m'habiller, le lendemain matin, je vis entrer Guy dont la physionomie attristée me frappa aussitôt.

Il me dit :

—Le domestique de la Sauvaie me fait prévenir que le pauvre père Rouchenne est très malade. Il l'a trouvé respirant à peine. J'y vais à l'instant.

—Oh notre pauvre ami ! Il semblait très fatigué, hier. Peut-être s'est-il forcé pour ne pas manquer de me conduire à l'autel ? Je vous accompagne, Guy. Attendez-moi cinq minutes, le temps de mettre mon chapeau.

Un quart d'heure plus tard, nous étions à la Sauvaie. Le médecin en sortait. Il répondit à la question de Guy :

—Il s'en va. C'est le cœur qui le lâche.

Le vieillard était étendu dans son petit lit de fer. Le soleil arrivait jusqu'à lui, chauffait ses mains qu'il joignait en écoutant le curé qui lui parlait à mi-

voix tranquilles, à notre vue, s'élevait dans le doux visage ridé, un rayon de lumière. Le prêtre se retira et nous penchâmes vers le mourant.

Il dit avec douceur :

—Voici, mon vieil ami. Nous ne pouvons plus vous soigner, vous guérir.

—Mais je pars content, car j'ai vu mariés, tous deux. Vous m'avez cherché la mienne, et quand je l'ai trouvée, elle m'a regardé.

—C'est la plus jolie mariée... Lui qui ne vous aime pas, vous verrez. Il faut l'aimer, Guy. Personne n'a su l'aimer comme vous.

Il dit avec émotion :

—Voilà, mon ami.

Le prêtre se détendit les lèvres pâles. Il éclaira de nouveau, pen-

ché quelques secondes, en se fixant sur le vieillard voulut parler.

Les mots restèrent indécidés. Il se tut. Le prêtre se rap-

procha, nous trois, en priant, nous priant.

L'agonie tranquille, silencieuse, s'étendait comme la vie qu'elle avait.

Les yeux du vieillard et les yeux de Gilberte se fixèrent tous deux sur son front.

Et tandis que mon mari et le domestique procédaient à la toilette funèbre, j'allais cueillir toutes les fleurs du jardin pour en couvrir le lit mortuaire. Il les avait tant aimées, ses fleurs, le cher vieillard ! Elles avaient été une des petites joies de sa vie solitaire, de sa belle vie simple et digne d'honnête homme, de brave homme, à laquelle tout le village rendait hommage ce jour-là et le lendemain en défilant devant ses restes mortels.

M. Rouchenne n'avait plus de parents. Ce fut Guy qui conduisit le deuil avec le maire de Saint-Jean. Puis le soir, nous quittâmes la Bottellerie pour commencer notre voyage de noces. Auparavant, le notaire nous avait informés que le défunt léguait à Guy la Sauvaie, et à moi les broderies de sa fem-

me. Dernier souvenir, dernière preuve d'affection d'un ami très cher à mon mari, et auquel je m'étais attachée profondément en ces quelques mois.

Plus d'une fois, au cours de notre voyage, au milieu de notre bonheur, nous évoquâmes son cher bon visage, ses yeux doux et pensifs. Et nous disions :

—Comme ce sera triste de ne plus le retrouver là-bas, quand nous reviendrons !

Un matin de février—un peu plus de deux ans après notre mariage—je finissais d'écrire une lettre dans mon petit salon du vieil hôtel de Trézonnes, à Paris, où nous passions trois mois de l'hiver, quand un domestique vint m'informer que Catherine Bardeau me demandait.

Je m'exclamai :

—Catherine !... à Paris ! Oui faites-la entrer, Anselme.

Et je me levai pour aller au-devant de la visiteuse. Mais je retins un cri devant ce pauvre visage bouleversé, méconnaissable.

—Qu'avez-vous, Catherine ? Qu'est-il arrivé ?

Elle dit entre deux sanglots, tandis que je lui prenais les mains :

—C'est Angelina... Elle m'a fait écrire qu'elle était très malade à l'hôpital, que ce serait bientôt la fin... Alors, je suis venue. Bardeau ne pouvait pas, rapport à ses douleurs de reins. Il m'a dit : "Tu iras voir M. le vicomte et Mme Gilberte ; ils t'accueilleront, bien sûr, et ils t'aideront, ma pauvre vieille".

—Je crois bien. Asseyez-vous, pauvre Catherine... Voyons, ne vous désolerez pas tant. Elle pourra peut-être bien guérir. Qu'a-t-elle donc ?

—Elle dit que c'est la poitrine... Ah ! si elle était restée chez nous ! Mais non, ça se croyait plus fort que tout. Pensez qu'elle ne nous écrivait plus, madame ! Savoir quelle vie elle a menée, depuis ce temps-là !

Un hasard m'avait renseignée à ce sujet, l'année précédente. Mais je me gardai de le dire à la pauvre mère. Son chagrin était déjà assez lourd, et je ne songeais qu'à l'alléger, autant que je le pouvais.

Villégiature

Quand les lilas sont blancs, que roses sont les roses,

Combien j'aime à rêver, le soir en mon jardin,

Mollement étendu, langoureux paladin,

Dans l'herbe, à la faveur d'un ciel aux clartés roses.

Là, j'écoute la brise avec ses folles proses,

Où le sifflet moqueur de quelque nid badin,

Cependant que j'oublie, étrange citadin,

La ville et sa rumeur énorme et ses névroses.

Aux sentiers que je foule, à la source où je bois,

Sous la verte et tranquille ascension des bois

Où rôdent les parfums de vos branches, pinastres,

Je suis heureux : l'ombre est divine, tout s'endort,

Et je me prends à voir surgir, phalange d'or,

Dans la nuit de mon cœur des vers qui sont des astres.

ARTHUR DE BUSSIÈRES

Arthur de Bussièrès, mort en 1913, fut pendant plusieurs années l'un des collaborateurs les plus assidus de *La Revue Populaire*. Les œuvres complètes de ce beau poète, trop peu connu, viennent d'être réunies en volume par les soins de M. Casimir Hébert.

Après en avoir informé mon mari, j'accompagnai Catherine à l'hôpital. Une infirmière à la mine délavée nous indiqua le lit où agonisait Angelina. Car elle était à ses derniers moments. Je n'eus que le temps d'aller chercher le prêtre, tandis que la mère, penchée sur la mourante, gémissait tout bas :

—Oh ! ma petite !... dis que tu nous aimes toujours ? Dis que tu veux revenir à la Meulière ?

Angelina avait toute sa connaissance. Mais elle parlait difficilement, à cause de l'oppression terrible. Cependant, elle put dire :

—Maman, je regrette bien... Je suis une malheureuse...

Puis un peu plus tard :

—Pourquoi m'avez-vous laissé faire ce que je voulais ?

Après cela, elle ne parla plus. Ses doigts serraient le crucifix que j'y avais glissé, son regard s'attachait sur moi, avec une expression de souffrance et de désespoir. Sans doute se souvenait-elle de sa jalousie haineuse, qui n'était peut-être pas morte, d'ailleurs. Alors je m'approchai, je mis mes bras sous sa pauvre tête amaigrie et je lui dis les paroles consolatrices qui se répètent depuis tant de siècles, qui apaisent les rancunes, les remords, la souffrance. Le visage ravagé, où nul n'aurait reconnu la fraîche figure de l'Angelina de la Meulière, se détendait peu à peu, le regard s'adoucissait et semblait dire : "C'est fini, la haine, c'est fini..." Angelina mourut ainsi repentante, calme et pardonnée, entre les bras de sa mère et de celle qu'elle avait détestée, dans sa courte vie terrestre.

Je ramenai chez moi la pauvre Catherine, qui répétait : "C'est notre faute. C'est nous qui l'avons mal élevée."

Après l'avoir confiée à ma femme de chambre, qui était sa nièce, j'allai chercher mon petit Robert pour lui donner son repas. Cela fait, je me mis à travailler pendant que le bébé s'endormait près de moi. Guy, rentrant d'une course, nous trouva là tous deux un peu plus tard. Je lui racontai aussitôt ma visite à l'hôpital. Il dit avec pitié :

—Ces pauvres Bardeau, quelle leçon ! J'avais prévu, depuis longtemps, que la coquetterie de cette malheureuse fille la dirigerait hors de la bonne voie.

Il s'était assis près de moi et, tout en parlant, faisait glisser une des bagues qui ornaient mes doigts. Je dis en appuyant ma tête sur son épaule :

—Vous doutez-vous, ami chéri, que sans cette pauvre Angelina, je ne serais peut-être pas votre femme—votre heureuse femme ?

Je lui narrai alors la petite scène qui avait eu lieu entre elle et moi, comme je sortais de la Sauvaie après la demande en mariage du vicomte de Trézonnes.

—Si j'avais réfléchi plus longtemps, Guy, peut-être n'aurais-je pu me décider, en dépit de mon amour pour vous, car j'avais peur... Et d'autres avaient peur aussi : les Bardeau, Mme Mossotte... Oh ! mon cher Guy, je crois bien qu'on vous prenait pour une sorte de Barbe-bleue !

Il sourit—de ce beau sourire que je ne lui connaissais pas, avant notre mariage, et qui était si séduisant sur sa physionomie hautaine.

—Et maintenant, Gilberte.

—Maintenant, on voit que je ne suis pas top malheureuse et on se dit qu'après tout il n'est peut-être pas si mauvais diable, ce terrible vicomte de Trézonnes.

D'un geste doux, sa main caressa mes cheveux, longuement. Autour de nous, le crépuscule se répandait dans la pièce tiède et fleurie. La pluie cinglait les vitres en petites rafales légères. Guy fit observer, en montrant ma robe :

—Décidément, chérie, vous aimez à vous mettre toujours couleur du temps.

—Oui, elle est grise comme ce ciel d'hiver—grise comme la vie.

—Il y a quelquefois un peu de bleu dans la vie, Gilberte.

J'appuyai mon front contre son visage, en disant tout bas :

—Oui, près de vous.

FIN

DRUMMONDVILLE (suite)

	d.23 mar 1960-17 mai 1961	)		
ummond	d.25 mai 1961-21 aût 1963f.)	2		\$25..

FARNHAM

	jan 1930-	déc 1946	6	\$25..
	sep 1963-	aût 1972	6	\$30..

issisquoi

FRASERVILLE

: Riv.-du-Loup

FRELIGHSBURG

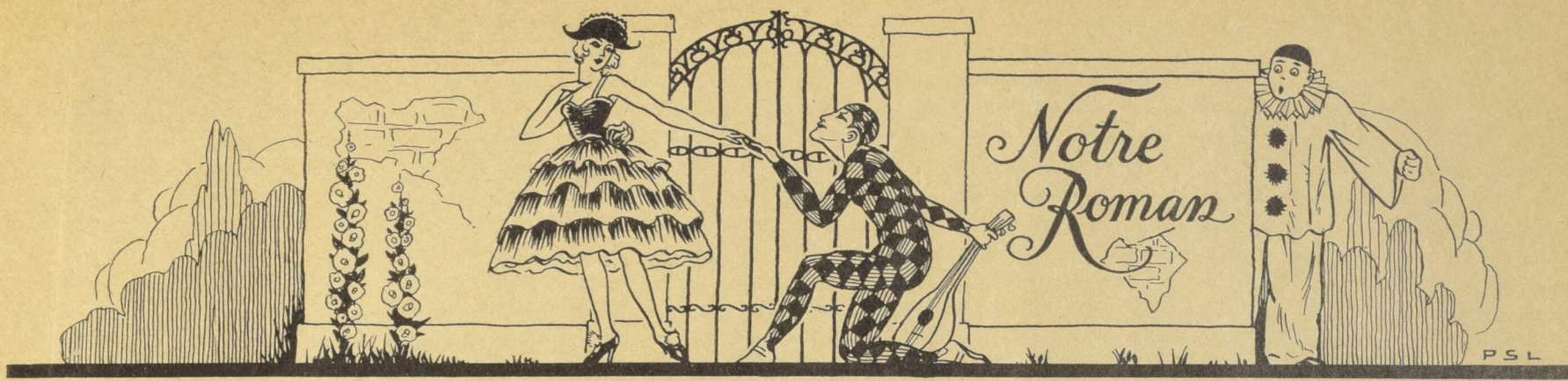
d. 8 avr 1835-23 avr 1839f.	1	\$25..
-----------------------------	---	--------

GASPE

d. 4 oct 1930-26 sep 1931	1	\$25..
avr 1961- jun 1966f.	2	\$32..

GRANBY

17 sep 1858- 5 déc 1862	)	
4 sep 1863-25 mai 1866	) 1	\$30..
10 sep 1891-25 jan 1901	1	\$12..



LE TREIZIEME

I

ROMAN D'AMOUR COMPLET

Par Jeanne France

—Que voulez-vous, Babeth?

—Madame, il y a là une dame...

—Ah! c'est trop fort!... Ne vous ai-je pas dit, il y a un quart d'heure à peine, que je voulais travailler, et que je n'y étais pour aucune de mes connaissances!... Vous l'avez dit?... Aucune...

—Madame, c'est que ce n'est pas une de vos connaissances...

—Raison de plus... une étrangère, une nouvelle venue!... Voilà bien de vos coups, Babeth; dites que vous ne saviez pas que j'étais sortie.

—Madame, c'est que...

—Babeth, vous feriez perdre patience à un saint. Vous causerez après; dépêchez-vous d'aller congédier cette dame qui doit s'impacienter.

—Mais Madame elle a dit d'un air décidé: "J'attendrai que Mme Guyamit soit rentrée." Que voulez-vous que je fisse? Et puis elle m'a juré qu'elle était une des bonnes amies de Madame, et qu'elle ne l'avait pas vue depuis des années. Je vous demande un peu. Madame, ce que je pouvais faire? continua la vieille servante d'un air de désespoir comique.

La maîtresse du logis abandonna avec un soupir de regret sa grande corbeille de linge à raccommoder et se dirigea vers la porte:

—Elle est au salon, cette dame?

Babeth fit un signe affirmatif.

—Elle ne vous a pas dit son nom?

—Non pas, mais elle m'a donné sa carte; seulement ça ne m'a servi à rien, puisque je ne sais pas lire.

—Et vous ne pouviez pas commencer par me donner cette carte?... Voyons: Mme veuve de Serville! Ah!

Et sans prendre souci d'un embonpoint qui tout autant que ses 60 ans bien sonnés, lui interdisait tout exercice un peu précipité, elle

courut, plutôt qu'elle ne marcha, jusqu'au salon où l'attendait sa visiteuse.

—Ma chère Anna, quelle bonne surprise!

—Ma chère Gilberte que je suis contente de vous revoir!

Après maintes embrassades, les deux femmes s'assirent côte-à-côte sur un petit canapé en reps grenat, fort simple, comme tout le reste de l'ameublement, du reste. Vues ainsi, l'une à côté de l'autre, elles formaient un contraste frappant.

Mme Guyamit, petite grosse, simplement vêtue d'une robe de laine noire toute unie, coiffée d'un bonnet en dentelle noire, garni de rubans violets, sous lequel apparaissaient des bandeaux de cheveux bien blancs et bien lisses, avec une bonne figure souriante et fraîche, qu'égayaient deux yeux bleus très vifs encore, était l'antithèse de la grande et sèche Anna de Serville vêtue à la dernière mode, coiffée en jeune femme, parfumée, teinte, toute en artifices enfin.

Et certes, sans que la nouvelle venue s'en doutât, la comparaison n'était pas à son avantage.

Après un premier échange de compliments et de banalités, la visiteuse s'informa du fils de Mme Guyamit, et celle-ci, après avoir dit en quelques mots que son fils se portait bien et était toujours un excellent sujet, un travailleur acharné et le meilleur des fils, s'empressa de demander des nouvelles de la nièce de son amie.

—Pauvre Sidonie! fit Mme de Serville en portant à ses yeux parfaitement secs son mouchoir richement brodé. Pauvre créature destinée au deuil et au malheur! Vous

l'avez connue, Gilberte, il doit vous souvenir encore combien elle était charmante et spirituelle? Et quel coeur, ma chère amie! que de tendresse, que de dévouement dans le coeur de cette femme d'élite! Hélas! c'est toujours sur ces êtres comblés de tous les dons de l'esprit et du coeur que le malheur semble s'acharner... Pauvre enfant?

—Que lui est-il donc arrivé? demanda Madame Guyamit.

—Quoi, vous ne savez pas?... Au fait, il me semble me rappeler qu'une cause quelconque nous a empêchés de vous instruire... C'est cela, j'y suis... vous veniez de quitter Paris, et nous ignorions votre nouvelle résidence. Vous jugez bien, qu'autrement, nous vous eussions demandé de prendre part à notre douleur comme de vrais dévouées amis que vous êtes... de vieux amis...

Mme Guyamit aurait pu répondre qu'on avait passé de longues années sans se préoccuper de ses amis si vrais, si dévoués, mais la digne femme n'avait pas de rancune, et puis il lui tardait de connaître le malheur que déplorait si longuement son amie. Elle eut un sourire de sympathie, auquel succéda un regard franchement interrogateur.

Sidonie est veuve... prononça la tante d'un air lugubre.

—Sidonie est veuve? répéta Mme Guyamit d'un accent qui n'exprimait peut-être pas une douleur assez profonde. Elle est veuve!... M. de Rochebert est mort!... Est-ce bien possible, mon Dieu!... Et comment?...

—Mais vous ne me disiez pas que Gilbert est marié? interrompit brusquement Mme de Serville

dont les yeux, depuis quelques minutes, ne quittaient pas le jardinet sur lequel ouvraient les fenêtres du salon.

—Qui vous a conté cette belle folie? fit la mère en souriant. Gilbert marié! Ah! il n'y songe guère, malheureusement... Vainement je le tourmente, et j'ai grand peur de ne jamais voir mes petits-enfants.

—Il me semble qu'il n'a pas toujours été aussi ennemi du mariage? insinua doucereusement la tante de Sidonie, en regardant bien en face son amie.

—C'est vrai... il fut un temps, soupira Madame Guyamit, en regardant elle aussi fixement son interlocutrice.

Puis, toutes deux détournèrent les yeux à la fois, et les reportèrent sur le jardin; elles s'étaient comprises.

—Je vous demande pardo... ma question indiscrette, fit Mme de Serville après un silence; mais voyant votre fils se promener d'un air sentimental avec cette jeune femme inconnue, j'ai supposé, j'ai cru...

—C'est sa pupille. Marie Brayer, la fille de ce riche propriétaire dont je vous ai parlé autrefois, un cousin de mon père au quatrième ou cinquième degré. Ne vous souvenez-vous pas?... il fit un mariage d'inclination, qui avait excité votre fureur... Néanmoins, en dépit de vos fâcheux pronostics, ce mariage eût été très heureux, si la pauvre jeune femme ne fût morte à 29 ans; son mari mourut de chagrin peu d'années après, et comme Gilbert était le seul qui se fût intéressé à la pauvre petite orpheline le conseil de famille le nomma tuteur, bien qu'il eût à peine 25 ans; il y a six ans de cela, et ni lui ni moi n'avons regretté un instant que cette enfant nous ait été donnée.

—Ce n'est plus une enfant, remarqua Mme de Serville.

—Je commence à m'en apercevoir, car il faut la conduire dans le monde, ce qui agace Gilbert et ne me plaît guère. Aussi suis-je ravie que l'hiver ait disparu avec ses interminables fêtes, et serai-je enchantée, malgré mon sincère attachement pour cette pauvre Marie, quand elle se mariera.

—On vous l'a demandée, déjà?

—Bien entendu, elle est millionnaire; tous les jours, c'est une nouvelle demande, et ces demandes répétées impatientent mon fils, qui est forcé de répondre courtoisement, lui qui n'est content que lorsque sa plume trace des x. Du reste, la petite personne est fort difficile et a déjà refusé nettement les plus brillants partis... Mais laissons cela et parlons de vous, ma très chère, ou plutôt de cette pauvre Sidonie. Par quel coup du sort ce pauvre M. de Rochebert?...

Mme de Serville entama un long récit; son amie l'écouta avec la plus religieuse attention bien qu'en réalité il lui importât médiocrement de savoir les causes exactes du trépas de ce vieux et laid viveur, que Sidonie avait épousé parce qu'il était riche et noble. Il était mort, c'était là le fait essentiel; tout le reste importait peu.

Quand le récit fut terminé, il fallut s'attendrir sur le malheur de la jeune veuve; puis les questions qui lui brûlaient les lèvres apparurent discrètement.

—Que va devenir cette pauvre jeune femme?... Elle ne peut pas vivre seule, à son âge?... Va-t-elle retourner en Auvergne dans sa famille?...

—C'était en effet son intention... Vous connaissez le site? un vieux château perdu dans la montagne, un paysage de rochers... pour voisins des paysans... Elle y serait morte de consommation. Je l'ai autorisée à y passer six mois, pas davantage; au bout de ce temps de réclusion, elle viendra me rejoindre à Dijon, chez mon beau-frère, le vieux général de Serville, et, le temps et nos amis aidant, j'espère que nous la consolerons.

—Espérons-le, fit Mme Guyamit d'un ton pénétré. A son âge, la douleur n'est pas éternelle; elle en viendra, je le souhaite vivement, à oublier, à songer à une autre... union... peut-être...

—Détrompez-vous, reprit la visiteuse avec une gravité qui impressionna son interlocutrice. Oh! Détrompez-vous, Gilberte; ma nièce n'est pas de celles qui oublient, qui chassent les tendresses du temps passé pour faire place à des tendresses nouvelles... Non. Sidonie

ne se remariera jamais, à moins...

Mme Guyamit n'osa pas formuler une interrogation mais on voyait qu'elle attendait haletante d'impatience. Alors, Madame de Serville dit d'un ton bas, mystérieux:

—A moins qu'elle ne retrouve, tout au fond de son cœur, quelques-uns de ces doux souvenirs, de ces chastes et vagues regrets, qu'y enferment parfois les jeunes filles, quand la raison, d'accord avec leur famille, les pousse dans une voie toute autre que le sentier fleuri qu'elles avaient rêvé... Si ma pauvre Sidonie retrouve son trésor intact, et si l'heureux mortel à qui elle destine tant de biens est libre, encore, ce monde comptera deux heureux de plus, sinon, elle restera veuve, l'infortunée...

—Mais chassez-moi donc ma très chère, chassez-moi, continua Mme de Serville en se levant brusquement. Je vous ai dérangée dans vos utiles travaux, et je devrais déjà avoir fait vingt visites; au revoir, à bientôt: oh! nous nous reverrons souvent, soyez-en certaine. Si vous saviez comme vous m'avez manqué!

Madame Guyamit répondit comme il convenait à ces effusions aimables, et à bien d'autres qu'il est superflu de noter; puis, la visiteuse partie, elle rentra dans son modeste salon avec la démarche lente et hautaine d'un triomphateur, et regardant ses simples meubles, qui lui paraissaient dorés et superbes tant étaient brillantes les perspectives qui miroitaient à ses yeux.

—Le repos, la sécurité, la richesse, enfin! murmura-t-elle.

Regardant ensuite du côté de son fils, qui continuait à se promener dans les étroites allées du jardinet avec sa pupille.

—Et pour lui le bonheur!... Pauvre Gilbert, il a souffert six ans sans se plaindre... mais la compensation est proche et il oubliera sa souffrance. Mon Dieu, continuait-elle en pliant les genoux, et en joignant les mains avec exaltation, mon Dieu, je vous remercie.

II

Sans se douter que sa mère entrevoyait pour lui le bonheur, et déjà offrait à Dieu ses ferventes actions de grâces, Gilbert continuait sa lente promenade, tout occupé, en apparence du moins, à convaincre son indocile pupille.

Gilbert Guyamit, ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées, brillant élève de l'Ecole Polytechnique, dont il était sorti avec le numéro 13, était un homme de 31 ans

à peine, aux traits réguliers, aux allures calmes, à l'aspect froid et sérieux; grand et mince, il ne tenait de sa mère que ses yeux bleus, dont le regard était parfois d'une douceur extrême: ses cheveux presque ras, laissaient à découvert un front superbe, l'un de ces fronts où rayonne l'intelligence; en cet instant, notamment, il était loin de penser à sourire, et son regard sombre, ses sourcils presque rejoins, ses mains qui s'ouvraient et se fermaient nerveusement, témoignaient d'une façon irrécusable de son mécontentement intérieur.

Appuyée sur son bras, levant sur lui ses beaux yeux bruns très limpides et très doux, sa pupille paraissait prendre fort peu de souci de ce mécontentement dont elle était la cause, et se permettait même parfois un petit rire irrévérencieux qui eût exaspéré un homme moins patient que Gilbert. Elle était charmante ainsi avec sa mine de révoltée, la gentille Marie; pas jolie mais séduisante, fort bien prise dans sa petite taille, avec ses cheveux châtain abondants et fins, retombant en boucles sur un cou élégant et d'une blancheur de neige, elle devait plaire, certes, sans le secours de la brillante dot; un petit air réfléchi, qu'elle prenait parfois, et qui lui seyait fort bien, faisait un piquant contraste avec ses tentatives de révolte, et montrait, que bien qu'elle eût quitté le couvent depuis six mois à peine, Marie, comme l'avait de suite remarqué Mme de Serville, n'était plus une enfant.

Après un assez long silence, le tuteur essaya encore de convaincre sa pupille; très calme, il reprit un à un tous les arguments précédemment énoncés.

—Je ne vous demande pas de vous décider sur-le-champ, Marie; je ne plaide pas plus la cause du vicomte que celle de vos autres prétendants; je voudrais seulement, qu'au lieu de répondre systématiquement non à toutes les propositions que je vous transmets, vous prissiez la peine d'examiner, de peser le pour et le contre, de vous interroger sérieusement vous-même... Vous traitez ces choses graves avec une déplorable légèreté, ma pauvre enfant.

—Mon cher tuteur, répondit-elle sérieusement, ce serait, si j'acceptais à la légère l'un des honorables prétendants dont vous vous êtes fait l'avocat dévoué, que je pourrais être taxée de légèreté; mais puisque je les repousse tous, sans exception aucune, conservant intacte ma chère liberté, en quoi suis-je imprudente, je vous le demande?

—Cette décision doit être prise un jour ou l'autre, Marie, et comme à mon avis les hommes dignes de ma chère petite pupille sont rares, je voudrais...

—Mais à quoi pensez-vous, fit-il en s'interrompant brusquement, vous ne m'écoutez certainement pas?

—Pardon, mon tuteur, dit-elle en riant, c'est qu'il m'a pris fantaisie de faire le compte de mes futurs... passés, et que je m'embrouille dans mes comptes. M. de S..., les deux officiers, M. B..., le Vicomte....

—Ne vous fatiguez pas à les cataloguer, reprit Gilbert avec son calme imperturbable, je les ai classés et comptés; le Vicomte fait le douzième.

—Vous en êtes sûr?... Alors ma décision est prise, j'attendrai le numéro 13, qui sera certainement le bon. Vous savez que je ne suis pas superstitieuse, et qu'au rebours de tout le monde, je vénère le nombre 13. Attendons-le cher tuteur, cet aimable treizième, continuait-elle câlinement. Dites, vous ne me parlerez plus de rien jusque-là, n'est-ce pas?

Elle avait l'air en ce moment fort sérieuse, la rieuse Marie; que se passait-il donc dans cette jeune tête?

—Vous vous moquiez de moi si je disais oui, petite folle, fit M. Guyamit en essayant de sourire. Croyez que je regrette vraiment de vous importuner ainsi, mais je crois, en le faisant, accomplir un devoir, et avec un devoir, vous le savez, il ne faut jamais transiger. Sur douze prétendants, huit ont reçu purement et simplement un non formel, ne leur laissant aucun espoir...

—Dieu soit loué!... exclama Marie en simulant un gros soupir de soulagement:

—Quant aux quatre autres, poursuivait sans l'écouter Gilbert, ils méritent un examen approfondi!...

—Savez-vous, mon tuteur, fit encore l'incorrigible interruptrice, que la proportion est superbe?... Un tiers mérite!... Que disiez-vous donc, tout à l'heure, que les hommes dignes de votre idéale et parfaite pupille sont rares?

—Voulez-vous me permettre d'achever? reprit Gilbert en souriant malgré lui; rassurez-vous, je tâcherai d'être bref. J'exige, vous entendez, Marie, j'exige que vous pensiez aux personnages en question, que vous causiez d'eux avec ma mère, qui sans les connaître, a suffisamment entendu parler d'eux tous pour vous guider; vous connaissez la rectitude de son jugement et sa maternelle affection pour vous?... Je vous demande en-

fin, si vous rencontrez ces messieurs dans le monde, de vous efforcer de vaincre cette étrange sauvagerie que je remarque en vous depuis quelque temps; il faut accepter les invitations qu'ils vous adresseront, ne pas laisser tomber la causerie; enfin...

—O mon tuteur, gémit-elle d'un air désespéré, vous m'aviez si bien promis que vous tâcheriez d'être bref!

—Quelques mots encore et j'ai fini, méchante enfant. Mais je dois et je veux vous dire, qu'à mon avis M. B... le riche propriétaire de vignobles, est celui qui offre le plus de garantie de bonheur. Le notaire est plus riche que lui, c'est vrai et voit tous les jours sa fortune s'accroître. Certaines femmes sont séduites par le prestige de l'uniforme, la perspective d'un brillant avenir... celles-là n'hésiteraient pas à choisir le capitaine D... D'autres femmes sont attirées par un noble nom, par un titre, et sans réflexions elles accepteraient le vicomte. A vous de savoir, chère petite Marie, quelles sont vos aspirations et vos désirs... Dans un mois, vous me direz cela.

Elle eut un sourire dont il ne put deviner la signification, puis reprenant son air de révoltée:

—Vous avez terminé?...

—Je l'espère pour vous.

—Eh bien, je vous préviens que pour vous obéir je parlerai de ces messieurs à votre mère, que je danserai et causerai avec eux tant qu'ils voudront, mais que dans un mois, je viendrai vous répondre non, non, et non. Un bon non pour chacun, et dix par dessus le marché, si un seul ne suffit pas.

—Vous êtes la maîtresse, Marie, et je ne vous ai demandé que de réfléchir. Pourtant, retenez bien ceci: Vous me diriez oui, que je ne transmettrais pas ce oui à l'heureux élu; je le préviendrais seulement que je lui ouvre ma maison, afin que vous puissiez le connaître, et qu'il ait la possibilité de gagner votre affection. Vous avez bien compris, n'est-ce pas?... Alors, restons-en là, et courez bien vite rejoindre ma mère, qui m'a l'air de vous attendre avec impatience, là-bas, dans le salon: sans doute, quelque communication importante pour le bal de demain...

—Vous ne rentrez pas, mon tuteur? Le soleil s'est caché, et l'air est assez froid; vous pourriez vous enrhummer.

—Merci de votre sollicitude, chère enfant... Je vous suis à l'instant. Le temps de vérifier si la fissure du mur s'est accentuée; ces nouvelles constructions sont vraiment bâties trop légèrement.

MENTHE FRAÎCHE ET DOUCE

*Revêtue d'une
enveloppe de
bonbon*

DES MILLIONS mâchent des Chiclets—d'une propreté et d'une fraîcheur de menthe. Et la fraîcheur en est double, à cause de sa double enveloppe de bonbon. Savourez l'enveloppe de bonbon. Goûtez bien dans les Chiclets la fraîche saveur de menthe emmagasinée dans le glaçage de bonbon croustillant.



VOULEZ-VOUS ...

*être au courant de ce qui se passe
dans les studios de vues animées? ...*

LISEZ

LE FILM

Magazine de grande information se documentant
aux meilleures sources, rédigé en français
et abondamment illustré.

EN VENTE PARTOUT

10 SOUS LE NUMERO

Coupon d'abonnement LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées
LE FILM, 50 cents pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom

Adresse

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975, rue de Bullion, MONTREAL, Can.



La Hernie Ne Gâte Plus Mes Plaisirs

"Maintenant que je suis affranchi de ma hernie et que je ne porte plus de bandage, j'ai de nouveau plaisir à danser — et combien d'autres choses puis-je faire à présent que je n'osais pas même tenter auparavant! Mon travail même est devenu un plaisir au lieu d'une tâche. En me voyant à présent, personne ne croirait que j'aie jamais été un estropié — une victime de la hernie."



Voilà ce que beaucoup de gens nous écrivent après s'être débarrassés de leur hernie au moyen des PLAPAO-PADS ADHESIFS de STUART. Des piles de certificats légalisés en attestent le succès obtenu sans interruption de travail.

Les PLAPAO-PADS sont destinés à aider la nature à fermer l'ouverture herniaire afin que la hernie ne puisse plus descendre. Ceci étant accompli, un support mécanique n'est alors plus nécessaire. Les PLAPAO-PADS adhèrent au corps sans courroies ni boucles ni ressorts. Faciles à appliquer, peu coûteux et commodes.

CONVAINQUEZ-VOUS en essayant le "PLAPAO". N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT, seulement le coupon-ci-dessous pour essai gratuit du facteur curatif "PLAPAO", le réjuvenateur des muscles.

Essai du Facteur "PLAPAO"

GRATIS! ENVOYEZ-VOUS!

EXPÉDIEZ CE COUPON AUJOURD'HUI

Plapao Laboratories, Inc.,
2051 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Veuillez m'envoyer un essai GRATIS de Plapao et livre illustré sur la Hernie. Pas de débourse pour ceci, ni maintenant ni plus tard.

Nom.....

Adresse.....

Poils

et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à

Gypsia Products Co. P.R. 55 W. 42 St., New-York

Ne Souffrez Plus !



Le

**Traitement Médical
F. GUY**

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aînes, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeu et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.
Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

Marie courut vers la maison tout en chantant, pendant que Gilbert se dirigeait vers le mur du fond du jardin, passablement lézardé, en effet. Il resta plusieurs minutes sombre et pensif devant ce mur, qu'il ne voyait certainement pas, et on eût pu l'entendre murmurer un mot qui n'avait guère de rapport avec cet insignifiant dégât: "Le devoir!".

III

Madame Guyamit était toujours fort affectueuse à l'égard de Marie qui, très aimante et privée de famille, aimait la vieille dame comme elle eût aimé sa mère. Cependant, elle l'accueillit, à sa rentrée du jardin, avec une effusion si attendrie, si émue, que la jeune fille, un peu inquiète, regarda avec surprise la digne femme; lui voyant les yeux humides, elle crut pressentir quelque malheur, et ne put s'empêcher de l'interroger.

—J'ai pleuré de joie, ma chère petite, répondit Madame Guyamit, je suis bien heureuse... J'ai un bel espoir pour Gilbert... Un peu plus tard, je vous conterai tout cela, afin que vous vous réjouissiez avec nous. Où donc est mon fils? il n'est pas sorti, je l'espère?

—Non, il est inquiet de son mur, et en toise les lézardes: il va rentrer.

—Pauvre Gilbert! fit la mère d'un accent pénétré. Comme je voudrais le voir redevenir joyeux; vous ne l'avez pas connu, Marie, au bon temps de sa gaité? Il était déjà triste et rêveur quand vous êtes devenue sa pupille; si vous saviez comme il faisait bon, auparavant, en sa société! quel entrain... quelle superbe insouciance!

—Mais j'ai toujours trouvé qu'il faisait très bon en sa société, moi, fit la jeune fille étonnée. A part mes premières vacances, où il ne s'est pas occupé de moi du tout, et pendant lesquelles je l'ai déclaré bien froid et même un peu sévère, il m'a toujours paru d'un caractère enjoué; il plaisantait et s'amusa avec moi comme un écolier. Rappelez-vous donc.

—C'est vrai, j'ai constaté que votre présence lui a fait grand bien, ma mignonne; d'abord, il vous aime beaucoup, et puis il était forcé de refouler sa tristesse pour ne pas attrister votre radieuse jeunesse. C'était un devoir sacré, cela.

—Un devoir, répéta pensivement Marie, qui se souvenait d'avoir entendu prononcer ce mot par Gilbert.

—Un devoir qui est devenu une joie, soyez-en convaincue, ma chérie; je ne l'ai jamais vu si heureux

que depuis votre retour définitif; malheureusement cela n'a pas duré; je crois qu'il déteste le monde, et que nos fréquentes sorties loin de l'égayer le poussent à la tristesse. Mais bah, tout cela va changer.

Comme elle disait ces mots Gilbert entra, et feignant la gaité, demanda vivement:

—Qu'est-ce qui va changer, ma mère?

Avant de répondre, la mère enveloppa son fils d'un regard plein d'amour; elle l'aimait tant, son Gilbert, il était si beau, si bon! le meilleur des fils, comme elle l'avait dit à son amie!... Quel bonheur de le voir heureux, enfin!

—J'ai reçu une visite cette après-midi, dit-elle d'un air détaché. Une fort noble visiteuse...

—Vraiment, interrompit Gilbert avec indifférence. Je croyais que vous aviez condamné votre porte?

—Babeth a fait entrer, et elle a eu raison; son instinct l'a fort bien servie. J'aurais beaucoup regretté de manquer cette visite... Une amie perdue de vue depuis si longtemps, et qui me rappelle tant de souvenirs!...

—Vous la nommez?... demanda tranquillement le jeune homme, tout en suivant attentivement de l'oeil les progrès de la fleur que Marie brodait sur son sanvas.

—Devine.

—O ma bonne mère, faites-moi grâce: vous savez bien que je suis inepte quand il s'agit de deviner une énigme.

—Je vais t'aider. Nous ne l'avons pas revue depuis près de sept ans... c'est une de mes amies d'enfance... elle est veuve et n'a pas d'enfants... elle a une nièce... Y es-tu?

—Pas le moins du monde... Marie, je ne me connais pas en tapisseries, mais je ne crois pas qu'on ait jamais mis du gros vert dans le coeur d'une rose.

—C'est un scarabée, dit la jeune fille en souriant.

—Tu ne t'occupes que de l'ouvrage de Marie, fit la vieille dame un peu impatientée, et tu ne m'écoutes pas. Comment ne divines-tu pas que j'ai reçu Anna de Selville?

—Pardonnez-moi, chère; j'étais pourtant très attentif, mais ma pensée était si loin de cette vénérable poupée. Se teint-elle toujours?

—Gilbert, tu n'es pas charitable... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Anna m'a appris une nouvelle...

—Vraiment... Que vous a-t-elle conté?...

—Elle m'a parlé de Sidonie.

Le jeune homme rougit légèrement; Marie qui l'observait s'en aperçut.

—Tu ne me demandes pas de quoi il s'agit?

—Je vois, maman, que vous brûlez d'envie de me le dire.

—Eh bien, Sidonie est...

Impassible, Gilbert attendait.

—Sidonie est veuve, acheva la mère, en dévorant son fils du regard.

—Veuve! fit-il avec beaucoup de calme. Ah! tant mieux pour la pauvre femme... Un tel mari!... C'est triste à dire, mais on ne peut que la féliciter.

Mme Guyamit jeta un coup d'oeil du côté de la jeune fille, et parut embarrassée. Marie comprit soudain qu'elle empêchait quelque confidence, et se levant:

—Décidément, mon tuteur a raison, je ne fais rien de bon; c'est le bal de demain qui me trotte dans la tête, je crois; je vais voir si on m'a apporté ma guirlande de fleurs.

Elle partit en chantonnant, mais cessa de chanter au bout du corridor, et monta silencieusement l'escalier.

La vieille Babeth le montait devant elle, en portant dans ses bras un immense carton.

—Voilà vos belles affaires qui arrivent, Mademoiselle Marie, dit-elle à la jeune fille, je vais mettre ça dans votre cabinet de toilette, n'est-ce pas?

—Oui, s'il vous plaît, Babeth. Mais pourquoi n'est-ce pas Eulalie qui monte ce carton? Vous avez bien assez à faire votre cuisine, vous, Eulalie a du temps de reste, puisqu'elle n'a que moi à servir.

Heureuse de pouvoir maugréer contre la femme de chambre de Mademoiselle, qui était son ennemie intime, la vieille femme n'eut garde de perdre une si belle occasion; une fois dans la chambre de la jeune fille ce fut bien pis et, tout en rangeant et époussetant. Babeth répétait qu'Eulalie était une paresseuse, une bavarde indigne des bontés de sa maîtresse, etc.

Voyant que Marie ne l'écoutait guère, la brave femme, qui en dépit de toutes ses qualités, avait un penchant pour la causerie, entama un autre sujet:

—Vous n'avez pas vu la belle dame que j'ai fait entrer cette après-midi, Mlle Marie? Hein, si elle était bien mise, et comme elle sentait bon?...

—Je ne l'ai pas vue, fit Marie, et je ne la connais pas, même de nom.

—Oui, continua la vieille en réfléchissant, tout ça c'était avant votre arrivée; les cartes étaient déjà brouillées quand notre gentille

Mlle Marie est venue. Aussi, vous ne devez pas connaître non plus la jolie Mlle Sidonie?

—Non; qui est-ce?

—La future de votre tuteur, parbleu, et il voulait l'épouser, et il en était fou. J'ai bien cru qu'il mourrait de chagrin, le pauvre garçon... Ah la coquine!

—Pourquoi donc ne l'a-t-il pas épousée! demanda vivement Marie, se sentant soudain très intéressée et oubliant qu'elle s'informait de choses qui ne la concernaient point, et qu'elle s'en informait auprès d'une servante.

—Parce qu'elle en a épousé un autre donc. Voyez-vous notre Monsieur est un bien joli jeune homme, et puis il a une belle place, et puis il est bon comme du bon pain, quoi. Alors cette demoiselle Sidonie, qui est l'ainée d'une nombreuse famille, des gens de la haute, mais pas riches du tout s'était dit: Bon, voilà mon affaire; il faut que je sois la femme de Gilbert. Alors, elle a fait sa gentille, on se voyait souvent, vu qu'elle était presque toujours chez sa tante, Mme de Serville, aux environs de Melun. Et puis, on s'était déjà connu étant tout enfants; si bien que ce malheureux garçon fut ensorcelé en un rien de temps. Cela n'allait pas trop à Madame, qui disait qu'un jeune homme n'ayant pas grande fortune doit épouser une femme qui en ait. Mais bast, autant en emporte le vent. Bref, tout était convenu quand voilà la belle demoiselle qui est demandée en mariage par un vieux bonhomme, laid comme les sept péchés, mais noble et puis millionnaire; elle part sous prétexte qu'un de ses petits frères était malade, et des larmes en partant, et des embrassades!... Puis, un mois après, on apprend qu'elle était mariée. Pauvre M. Gilbert! il n'a jamais ri de bon coeur depuis....

—C'est donc pour cela que sa mère me disait qu'autrefois il était si gai? fit pensivement Marie. Comme il a du être ennuyé d'avoir chez lui une petite fille tapageuse, chantant et riant toujours!

—Faites excuse, Mademoiselle c'est lui qui a voulu être votre tuteur, afin qu'il y eût un peu de gaieté chez lui, rapport à sa mère qu'il aime tant, le digne jeune homme. Et puis comme il lui disait: Je ne me marierai jamais.... il vous faut donc une autre enfant à aimer, et vous finirez par croire plus tard que les enfants de Marie sont vos petits-enfants.

—Moi non plus je ne veux pas me marier, murmura la jeune fille.

—Oh! pour ça.... fit la vieille en riant....

—Et puis, pourquoi M. Guyamit ne se marierait-il pas, maintenant? reprit la jeune fille comme se parlant à elle-même.

—Pour cela non, trancha Babeth d'un air convaincu. Il ne pourra jamais oublier cette sans-cœur et aimer une autre femme; il y a des caractères comme cela... Ah! si elle devenait veuve!

—Elle est veuve prononça lentement Marie en regardant la vieille servante. C'est sa tante qui l'a dit.

—Oh! alors, nous allons être de noce, exclama Babeth. Je me disais bien aussi, en voyant la tante se remonter... Seigneur Jésus, quel bonheur!... Voilà M. Gilbert consolé, car bien sûr il va la demander, et elle l'acceptera... et c'est qu'elle est riche maintenant!...

L'arrivée de la femme de chambre interrompit l'entretien; elle s'excusa de sa longue absence, en racontant que la chaussure de Mademoiselle n'étant pas arrivée chez le marchand, elle était allée voir à la gare. Ne trouvant rien à la gare, elle avait conseillé au marchand d'envoyer une dépêche et elle l'avait portée elle-même; ce serait trop dommage, vraiment, si Mademoiselle était forcée de prendre de vulgaires souliers de satin blanc, au lieu de la ravissante chaussure...

—Si ma chaussure me manque, je n'irai pas au bal, voilà tout, fit la jeune fille sans même songer à remercier Eulalie de son zèle; aussi celle-ci se retira-t-elle fort mécontente.

—Babeth, reprit Marie, quel était le nom de famille de cette Madame... Sidonie?

—Attendez donc: Sidonie de... de... Lacan, Lacam...

—De Lachame, peut-être?

—Oui, c'est bien ce nom-là.

—Je l'ai connue au couvent, dit Marie; elle avait sept ou huit ans de plus que moi, mais je l'avais remarquée, elle était si jolie... je la vois encore.

—Eh bien ce sera gentil... une camarade de pension, quasi une parente, quoi. Il fera joliment bon chez nous dans quelque temps d'ici, la pauvre madame va en rajeunir: elle qui vingt fois, a voulu marier son fils, et jamais moyen.

Elle eût bavardé longtemps encore, si la voix de Madame Guyamit ne se fût pas fait entendre au bas de l'escalier; elle appelait Marie.

—Babeth, fit vivement celle-ci, descends et tu diras que je m'apprête pour aller à l'église Saint-Pierre: il y a bénédiction ce soir;

Envoie-moi Eulalie pour m'accompagner.

Quand la jeune fille vint se mettre à table pour le repas du soir, Gilbert remarqua qu'elle était toute pâle.

—Je crains que mademoiselle n'ait pris froid, remarqua Emalie qui servait le potage. Il faisait très froid, ce soir, et j'ai vu mademoiselle grelotter pendant tout le Salut.

—Quelle imprudence, aussi, chère enfant, de sortir si tard, par le temps qu'il fait. Vous me recommandez la prudence, quand vous feriez mieux de vous la recommander à vous-même.

—Ce n'est rien, tuteur, balbutia la jeune fille, j'ai déjà très chaud; le potage va me remettre...

En effet, le rose apparut à ses joues, mais son entrain habituel lui faisait défaut.

—Décidément. Marie, vous n'êtes pas bien, fit Mme Guyamit à la fin du repas; Gilbert se met en frais pour vous faire rire, et vous ne lui répondez même pas.

—Mon tuteur est bien bon de se mettre en frais de gaieté pour moi, répondit Marie avec un accent légèrement amer, et je lui en sais beaucoup de gré... Mais si vous saviez, maman, comme je suis contrariée.

—Qu'y a-t-il? firent à la fois la mère et le fils, un peu inquiets.

Très rouge, la jeune fille leur raconta ses inquiétudes au sujet de son élégante chaussure en retard.

—Ah! si ce n'est que cela! dit Mme Guyamit en souriant. Je ne vous savais pas si coquette, ma pauvre enfant.

Gilbert ne dit rien, mais son regard étonné semblait répéter aussi à Marie qu'il ne l'eût jamais crue si frivole.

Prétextant son léger refroidissement, la jeune fille se coucha de bonne heure et se leva fort tard; deux fois, Mme Guyamit se glissa dans sa chambre, le lendemain matin, et la jugeant endormie se retira sans mot dire; à la troisième tentative, elle la trouva en grand conciliabule avec sa femme de chambre, qui venait de lui annoncer, d'un air consterné que les souliers n'étaient pas arrivés.

Marie affirma à la bonne dame qu'elle allait très bien, seulement, elle la supplia de la dispenser d'aller au bal; très surprise, Mme Guyamit dit qu'elle en référerait à son fils.

Cette grave question fut agitée au déjeuner, et la jeune fille répétant avec obstination qu'elle ne pouvait pas mettre sa toilette sans la chaussure assortie, le tuteur allait céder, lorsque Eulalie entra

trionphante, apportant l'envoi du grand chaussurier parisien.

Au lieu d'avoir l'air satisfait, Marie regarda à peine les deux petits chefs-d'oeuvre, ordonna à la femme de chambre de les porter dans son cabinet de toilette, la suivit ensuite pour les essayer, puis rentrant avec une mine boudeuse, déclara que ses souliers la blesaient et que, toute réflexion faite, elle aimait mieux ne pas aller au bal.

Le caprice était manifeste et Mme Guyamit crut devoir gronder la petite capricieuse: Après avoir tant désiré se rendre à ce bal, l'un des plus beaux qui seraient donnés cet hiver, refuser d'y assister au dernier moment, et cela sans motif... que penseraient d'eux ceux qui les avaient invités? Quelle excuse leur donner?... Tout est prêt; on avait commandé le coiffeur et la voiture; les toilettes...

Et la bonne dame soupirait en songeant à une superbe robe de velours noir, qui lui avait coûté fort cher et que la couturière venait d'apporter; ne pas mettre cette coûteuse robe serait vraiment chose déplorable; à quoi pensait cette petite folle?...

—Je ne suis pas bien, déclara Marie, je crois vraiment qu'Eulalie a raison et que j'ai pris un peu froid. Maman, je vous en prie.

—Vous me disiez ce matin que vous n'éprouviez aucun malaise, Marie, et vous avez une mine superbe... Je ne puis démêler ce qui se passe en vous... Voyons, est-ce un pur caprice d'enfant gâtée, ou bien avez-vous honte d'aimer le bal et voulez-vous paraître une victime qu'on traîne de force à la danse? Je vous préviens que les deux choses sont également ridicules... C'est fini n'est-ce pas, et il est entendu que nous irons? soyez tranquille, les danseurs vont affluer autour de vous, ma mignonne; vous serez charmante avec votre tunique de gaze vert pâle... Hé, hé, mettez-vous sous les armes... le beau Vicomte sera là et n'aura d'yeux que pour vous, je gage.

Un geste de répulsion de colère fut l'unique réponse qu'obtint Mme Guyamit; elle allait se fâcher; un regard de son fils la retint.

Gilbert observait sa pupille depuis le début de l'entretien et il ne croyait pas à un simple caprice; elle avait l'air très décidé, quoique agitée et nerveuse; il devait y avoir un motif sérieux à cet inexplicable entêtement.

—Si vous le voulez bien, ma mère, dit-il au bout de quelques instants, nous laisserons à Marie toute son après-midi pour réfléchir.

Elle se fera coiffer, elle laissera sa femme de chambre préparer sa toilette, nous dînerons à six heures comme il était convenu et en sortant de table, elle nous dira son dernier mot. Vous êtes libre d'aller chez Mme de... ou de demeurer, Marie, n'est-il pas vrai, mère?

—Merci, mon cher tuteur, fit la jeune fille dont les yeux se mouillèrent. Merci, vous êtes bon.

Et elle se sauva chez elle.

—Il y a quelque chose dans cette petite tête, remarqua Mme Guyamit.

—Je le crains, dit le jeune homme d'un air pensif.

En tout cas, ce n'était pas un caprice qui s'était logé dans le cerveau de Marie, car elle persista dans sa détermination, et admirablement coiffée, sa fraîche toilette étalée sur ses meubles. Gilbert et sa mère la suppliaient de ne pas renoncer à un si grand plaisir, elle tint bon, s'entêta, se révolta presque, jurant qu'elle n'avait nullement le cœur à la danse.

Elle disait cela d'un air si triste, que son tuteur eût cédé, lors même qu'il n'aurait pas promis de la laisser libre; on resta donc et l'on s'installa comme à l'ordinaire dans le cabinet de Gilbert. Mme Guyamit se mit à son tricot, Marie s'occupa de sa rose et de son scarabée qu'elle ne tarda pas à délaissier pour se plonger dans une profonde rêverie; l'ingénieur prit des cartes, des plans et voulut entreprendre quelques sérieuses études.

Vain essai... lui aussi rêvait; une question de sa mère vint l'arracher à son rêve; pour mieux faire comprendre sa réponse, il posa une carte sous les yeux de la questionneuse; Marie voulut voir et comprendre aussi... les questions succédèrent aux questions, et les cartes aux cartes; les explications étaient bien un peu scientifiques, mais la jeune fille ne semblait pas trouver ces choses trop arides; elle interrogeait encore, lorsque minuit sonna: Mme Guyamit dormait sur son fauteuil.

Marie n'osa pas dire à son tuteur que cette simple soirée de famille avait eu pour elle cent fois plus de charmes que le bal n'aurait pu lui offrir.

C'était bien vrai pourtant.

IV

Le vieux général de Serville, frère aîné du défunt mari de Mme Anna de Serville, habitait à Dijon un vieil hôtel de grand style, situé dans la rue Dassano, tout proche de la place Saint-Jean. C'est là que les deux veuves, la tante et la nièce,

s'installèrent dans les premiers jours de printemps, moins d'un mois après la première visite reçue par Guyamit. Le vieux célibataire fut ravi de recevoir dans son tranquille logis deux femmes aussi charmantes, et il n'y eut sorte de prévenances qu'il ne fit à sa chère nièce; tout au plus aurait-on pu découvrir une lointaine parenté entre le général et M. de Rochebert.

Le surlendemain de l'arrivée de la belle Sidonie, Mme Guyamit alla voir son amie: sa dignité lui permettait ce demi-empressement à se retrouver avec la jeune veuve, car elle lui apportait divers renseignements, sollicités par sa tante à son intention; le sixième mois de deuil touchait à sa fin et il était indispensable de sortir un peu de tous ces crêpes lugubres; forte de ce prétexte, mais secrètement émue à la pensée de revoir cette femme qui avait troublé la vie de son fils, la bonne dame s'arrêta un instant avant de soulever le lourd manteau sculpté représentant une figure grimaçante. Involontairement, elle compara alors le majestueux hôtel avec la petite maison du boulevard Thiers où elle demeurait; nul n'est parfait, et cette créature dévouée, bonne, charitable, excellente, avait un défaut; elle enviait la richesse, le luxe grandiose... Hâtons-nous d'ajouter qu'elle l'enviait surtout pour son fils.

Pendant qu'elle pénétre dans l'hôtel de Serville, et qu'elle écoute d'un air de sympathie des doléances que Sidonie croit devoir lui débiter, tout en essayant de beaux yeux que les larmes n'ont jamais rougis, retournons à la petite maison que l'ambitieuse mère dédaigne, et où il serait si facile pourtant d'enfermer le vrai bonheur.

Gilbert, fort inquiet de sa pupille qu'il trouve changée, triste, presque silencieuse, tournant à une dévotion exagérée, veut profiter de l'absence de sa mère pour essayer de la confesser. C'est son droit, et c'est son devoir; s'il ne réussit pas, il priera sa mère d'essayer à son tour, mais il espère arriver à son but à force de paternelle tendresse; cette enfant a du cœur, elle sentira qu'elle est sincèrement aimée et qu'on ne veut lui arracher son secret que pour pouvoir réaliser ses chastes rêves.

Car elle a un secret, la douce et innocente Marie, un homme moins observateur que M. Guyamit l'eût deviné comme lui; et il faut lui arracher ce secret, car il la fait bien souffrir.

Justement, le tuteur lui a donné un mois de réflexion et ce mois expirera demain: si elle choisit parmi ses prétendants, il n'y a plus de mystère... si elle les refuse tous il doit l'interroger.

La jeune fille reprit son air moqueur des bons jours pour répondre à la solennelle question de Gilbert, que tous ces messieurs lui déplaisant également, elle pouvait répondre à tous par un refus bien net, et qu'elle était extrêmement obligée à son tuteur, pour l'avoir interrogée vingt-quatre heures plus tôt. Désormais, elle allait être en repos.

—Était-ce donc cette décision à prendre qui vous rendait si songeuse depuis un mois, ma chère Marie? demanda le jeune homme avec un accent très doux, presque féminin. Connaissant votre aversion pour le mensonge, je serai plus tranquille si vous pouvez m'affirmer que je ne m'abuse pas.

—Vous étiez donc tourmenté à mon sujet? demanda la jeune fille d'un air surpris et charmé.

—Beaucoup... j'ai passé bien des nuits sans sommeil à songer à vous, me demandant en vain quelle cause peut vous assombrir ainsi, vous à qui la vie semble sourire.

—O mon cher tuteur! exclama Marie, très émue, en saisissant sa main: puis, la lâchant aussitôt d'un air embarrassé:

—Vous êtes trop bon vraiment, de vous préoccuper ainsi d'une pauvre petite telle que moi.

—Je remplace votre père, chère enfant, et j'espère bien avoir hérité de sa paternelle sollicitude... Mais assez sur ce sujet, l'entretien dévie, et je vous fera observer que vous n'avez pas répondu à ma question. La main sur la conscience, dits-moi si vous avez été triste et rêveuse uniquement parce que je vous avais imposé de réfléchir...

—Non, fit vivement la pauvre petite qui devint pourpre. Non, ceci m'était égal.

—A la bonne heure, dit Gilbert avec satisfaction, je retrouve ma loyale Marie... Et maintenant...

Il s'arrêta hésitant; de pourpre elle était devenue blême.

—Laissez-moi vous répéter encore, reprit-il au bout d'un instant, que j'ai remplacé votre père, que comme un père je cherche votre bonheur, et qu'il faut me parler avec autant de confiance que vous lui parleriez, à lui... Marie, ma chère petite enfant, pourquoi êtes-vous triste?

Elle baissa la tête et ne répondit pas.

—Vous ennuyez-vous auprès de nous, trouvez-vous notre vie trop

simple ou trop monotone. Elle n'est guère en rapport, j'en conviens, avec la fortune et la position que vous aurez un jour. Malheureusement, ma fortune et ma position à moi ne me permettent pas un grand train de maison; je ne puis avoir qu'un logement modeste, une seule domestique, et il me serait impossible de recevoir; je vous ai laissé vous créer un peu de luxe, vous avez une chambre élégante, une femme à votre service; quand il vous plaît de sortir en voiture, vous pouvez en louer une... Tout cela ne vous suffit peut-être pas? dites-le-moi, alors nous essaierons d'obvier.

La jeune fille fit un faible geste de dénégation. M. Guyamit n'en continua pas moins:

—J'ai fait ce que j'ai pu pour vous procurer quelques plaisirs mondains; j'ai triplé votre budget de toilette, bien que cela dérangeât fort mes calculs, car je suis obligé en ce moment-ci d'employer une grande partie de vos revenus à des opérations que je vous expliquerai à votre majorité, si d'ici là je ne les explique à votre mari en lui rendant mes comptes. Vous avez donc paru assez souvent dans le monde et vous y avez même éclipsé bien d'autres jeunes filles; mais aujourd'hui le monde ne paraît plus vous plaire; depuis le grand bal de Mme de... vous avez tout refusé, sous prétexte de carême, sauf quelques petites soirées intimes; j'en conclus que ce n'est pas la privation des distractions mondaines qui a provoqué votre ennui. Est-ce que je me trompe?...

—Non, mon tuteur, vous avez raison.

—Peut-être avais-je raison tout à l'heure aussi... En ce cas, si notre vie est trop simple pour vous, ou bien si vous souhaitez quelques distractions autres que celles du monde, il y a un remède à votre mal; voulez-vous voyager?... on m'a parlé d'entreprendre des travaux fort intéressants à Nice... c'est l'affaire de quelques mois... nous partirions ensemble... Quand vous seriez lasse de Nice, ma mère vous conduirait en Italie ou dans le Tyrol; vous pourriez revenir par la Suisse, et j'irais vous y rejoindre, si je parvenais à obtenir un mois de congé.

—Vous séparer de votre mère! balbutia Marie.

—Pour vous, nous ferions sans regret ce sacrifice, chère enfant. Aimez-vous mieux aller passer l'été au château de votre cousine, Mme Ribourg? vous savez qu'elle est immensément riche, qu'elle reçoit beaucoup, beaucoup, qu'elle a une fille de votre âge et deux fils un

peu plus âgés, que l'on dit très estimables et fort distingués. Là vous jouirez de la grande vie, de l'existence large et facile, et peut-être... peut-être l'heureux numéro 13 est-il là... Allons, dites-moi, laquelle de mes propositions acceptez-vous?

—Aucune, cria la pauvre fille en sanglotant, aucune. Ah! comme vous me jugez mal, moi qui suis si heureuse avec vous, moi qui vous aime tant... tous les deux.

—Marie, calmez-vous, fit Gilbert désolé. Je ne vous juge pas, je ne vous accuse point de ne pas nous aimer... je cherche ce que vous désirez, ce que vous souhaitez... Si vous vouliez me montrer une affectueuse confiance, je ne chercherais pas à tâtons au risque de vous blesser. Pauvre mignonne, comme vous avez le coeur gros; voulez-vous que je vous laisse une minute, je reviendrai ensuite?... Oui, c'est cela. Vous viendrez me retrouver quand vous serez assez remise pour continuer l'entretien.

Dix minutes après, Marie frappait à la porte de son tuteur; il ne l'entendit pas et elle dut frapper plus fort; il vint lui ouvrir et l'accueillit avec un sourire qui s'efforçait vainement d'être enjoué; de son côté, la jeune fille voulut s'excuser gaiement de sa sottise susceptible, mais la voix lui manqua. Gilbert la fit asseoir en face de lui, en plein jour et lui prenant la main, lui demanda doucement:

—Marie, est-ce que vous souffrez? physiquement, j'entends...

—Non, mon tuteur, ma santé est parfaite.

—Alors, je dois en revenir à ma question, bien indiscrete, peut-être... Puisque vous ne tenez ni au monde, ni au luxe, ni aux voyages, puisque vous refusez tous les partis qui se sont offerts à vous par mon intermédiaire, puisque je suis à bout d'expédients, et que cependant je ne veux pas vous voir malheureuse, Marie, il faut me dire pourquoi vous êtes triste.

—Je ne suis pas triste.

—La cause de votre tristesse est donc bien grave, ma pauvre enfant, pour que vous osiez la nier?

—Par grâce, mon tuteur, ne m'interrogez pas.

—Vous m'épouvantez... Marie, je veux savoir...

—Vous voulez?... fit-elle d'un air de défi en se redressant.

—Non, je n'exige pas, je ne veux pas... je supplie... Marie, ma chère enfant...

—Je ne désire qu'une chose, une seule... Vous ne pouvez pas me la refuser...

—Dites, alors... dites vite.

—Aller passer quelques mois à mon cher couvent de Bénie-Croix... ce temps de retraite me sera salutaire.

—Ma mère avait donc raison, lorsque voyant vos austérités de Carême, vos longues séances à l'église, elle m'affirmait qu'une vocation religieuse se développait en vous?

—Et quand cela serait?...

—Dans ce cas, je vous dirais qu'on n'a pas de vocation religieuse à 18 ans, si tant est qu'une réelle vocation religieuse existe, et qu'il est de votre devoir, vous entendez, Marie, de votre devoir, de chercher la vérité sans vous imaginer follement l'avoir atteinte, parce que votre petite tête exaltée a fait des rêves fantastiques. Il faut voir le monde, le connaître et être capable de le juger, avant de prendre une décision pareille. Attendez... Est-il admissible qu'une enfant de 18 ans sache ce qu'elle veut et ce qu'elle voudra?...

—Oh! oui, interrompit-elle, oui, elle peut le savoir.

Il y avait tant d'énergie dans son accent, une telle flamme brillait dans ses yeux, que Gilbert sentit s'anéantir tous ses doutes; sa mère se trompait... c'est lui qui avait raison... Marie, cette jeune fille si pure, si candide, si ignorante, aimait follement un homme dont elle n'osait pas prononcer le nom.

—Marie, fit-il brusquement, ce n'est pas au cloître que vous pensez...

—Qu'importe ce que je pense si c'est au couvent que je trouve un port et s'il me plaît de me diriger vers ce port.

—Il m'importe, à moi, qui ai accepté les responsabilités d'un père et qui ai charge d'âme, riposta-t-il brusquement. Vous voudriez, sans vocation, sans attrait?...

—Je ne vous demande plus rien, reprit-il après un long silence; seulement, je vous en conjure, parlez à ma mère. Elle est bonne, elle est indulgente, elle vous aime comme sa fille, elle saura comprendre vos terreurs et vos scrupules...

—Je verrai, murmura-t-elle, je réfléchirai. Puis-je me retirer, mon tuteur?

—Un mot encore... Vous êtes bien jeune, Marie, vous êtes à l'âge où l'on pousse tout sentiment à l'extrême et où l'on pare facilement un inconnu des vertus et des dons que soi-même l'on possède; ne commettez pas cette erreur, ma naïve Marie, ne donnez pas votre coeur si noble, si bon, si aimant...

Elle se leva vivement, et le toisant d'un air ironique:

—Ah! mon tuteur, grâce de votre morale, je vous en supplie, et fatiez-moi l'honneur de n'avoir aucun souci à mon égard... J'ai le coeur trop haut placé pour aimer un indigne...

Elle n'eût pas plutôt parlé qu'elle se mordit les lèvres; très pâle, Gilbert la regardait d'un air navré.

—Je l'avais deviné, fit-il à voix basse, vous aimez... Pauvre enfant!...

—Ah! ne me plaignez pas, riposta-t-elle avec une joie étrange; je ne veux pas qu'on me plaigne, je suis heureuse, je remercie Dieu.

—Votre bonheur a l'air bien triste, Marie, remarqua Gilbert doucement.

—Ne soyez pas fâché contre moi, dit-elle suppliante. Je vous affirme que si vous ne m'en voulez pas, je ne changerais mon sort pour aucun autre.

—Je ne vous en veux pas, pauvre enfant; je n'ai de reproche à faire qu'à moi-même, et à ma mère, peut-être. Nous n'avons pas assez veillé sur vous, nous ne vous avons pas assez prémunie contre les dangers...

Mais pourquoi cette tristesse, cette désespérance que vous ne pouvez me cacher? exclama-t-il en s'interrompant brusquement. Quel que soit celui que vous avez daigné choisir, vous êtes à son niveau, fût-il prince... votre fortune, d'ailleurs... Disposez de moi, ma chère pupille, mon enfant aimée; je suis prêt à agir... J'irai, je verrai, je ferai ce que vous voudrez... Parlez, et nulle démarche ne me coûtera si elle assure votre bonheur. Acceptez-vous?

—Non, murmura-t-elle bien bas.

—Vous aimez mieux parler à ma mère?... Je le comprends... elle est femme, elle vous représente votre mère... Je vous réponds de son concours comme du mien propre. Promettez-moi que vous lui direz tout.

—Non, dit-elle encore.

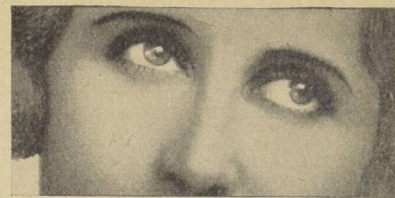
—Non? ai-je compris? Mais celui que vous aimez est donc bien indigne de vous?

—Il est le plus digne, il est le meilleur de tous, prononça-t-elle l'un ton solennel, l'oeil brillant, un indicible orgueil rayonnant sur son visage. Il est bon, il est noble de coeur, il honorera celle qu'il nommera sa femme...

—Mais alors?

—Je vous en prie, je suis à bout de forces, ne m'interrogez plus, laissez-moi... plus tard...

—Marie, mon insistance est un devoir, et je ne faillirai pas à ce devoir quoi qu'il m'en coûte. Tenez, voilà ma mère qui rentre, allons la trouver; je la mets au cou-



Les yeux de Genevieve Tobin, qui joue actuellement dans "Seed", film de l'Universal Pictures. 5 pieds 3 1/2 pouces, 105 livres, cheveux cuivrés et yeux verts.

adoucit les yeux des golfeurs!

Et de tous ceux et celles qui sont restés longtemps au grand air. Appliquez toujours *Murine* dans vos yeux après les avoir exposés au soleil, au vent et à la poussière, pour en soulager l'irritation et les empêcher de rougir. Des millions de gens emploient cette lotion adoucissante pour soulager leurs yeux irrités ou fatigués. 60c aux pharmacies et magasins à rayons. Essayez-la!

MURINE
POUR VOS YEUX

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE
ET EMBELLISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réformateur
Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

**REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUIL**

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

MONTREAL, CANADA

rant, et puis je vous laisse ensemble... venez.

—Non, non, fit-elle avec terreur, pas à elle... à vous... à vous si bon toujours... Vous m'excuserez, vous, mon ami, mon père...

Elle lui prit la main; très troublé, se reprochant d'avoir si longtemps tourmenté cette enfant, il voulut dégager sa main, et peut-être partir avant l'aveu; mais elle le tenait fermement et il dut rester et entendre.

—Je vous aurais tout dit, fit-elle d'une voix basse et haletante, oui, le jour où j'aurais été majeure je vous aurais avoué la vérité... mais... mais... mon beau rêve a fui... Oh! ne me regardez pas avec cet air sévère, vous me faites peur, acheva-t-elle, les larmes aux yeux.

—Dites, Marie, mon enfant aimée, murmura-t-il d'un accent très doux, tout en essayant de détruire la contraction qui changeait l'expression de son visage, dites, un père est indulgent... Parlez sans crainte.

Elle était debout; il vit qu'elle tremblait de tous ses membres et la força doucement de s'asseoir, en passant son bras autour de sa taille et en l'attirant vers un siège; puis il resta debout devant elle, penché vers elle, lui abandonnant sa main.

—Il n'est plus libre, balbutia-t-elle.

Gilbert crut avoir mal compris.

—Vous dites?... il n'est plus libre?

Marie fit un signe affirmatif.

—Il est marié?...

—Non... fiancé...

—Oh! le traître! cria le jeune homme indigné.

—Taisez-vous, ne l'accusez point, fit-elle avec un accent impossible à rendre de mélancolie et de tendresse, il ne savait pas...

—Vous le défendez, lorsqu'il n'a pas su comprendre quel trésor le ciel lui destinait?...

—Babeth, fit dans l'escalier la voix de Mme Guyamit, si mon fils est là, prie-le de monter.

Marie profita de l'arrivée de Babeth pour s'esquiver; comme elle allait lentement, toute chancelante, prise d'une sorte de vertige, la vieille la rejoignit dans le couloir et la suivit dans sa chambre tout en grommelant.

—Que dites-vous là, Babeth? demanda machinalement la jeune fille, tout en se demandant comment elle pourrait congédier l'importune.

—Je dis... je dis... moi je ne dis rien, Mademoiselle... faites excuse, c'est une vieille habitude que j'ai de causer pour moi toute seule... Je me racontais simplement qu'il fait gai ici comme au fond d'un

cercueil; Madame est toute affairée, toute préoccupée, Monsieur ne dit plus rien et a la figure à l'envers, et Mademoiselle, qui ne chante plus. On était si heureux, toujours, au temps des vacances, et depuis que vous êtes là pour de bon, Mlle Marie. Vrai, j'en étais toute rajeunie et Madame de même; sans compter M. Gilbert, qui n'était presque plus triste. Et puis, au moment où l'on devrait être heureux tout à fait...

Voyant que Marie ne lui répondait pas, la vieille eut le tact de disparaître. Alors la pauvre petite s'enferma... et pleura.

Pendant ce temps, Gilbert était monté chez sa mère.

—Quelle mine as-tu? fit Mme Guyamit un peu inquiète, tu es pâle et tu as l'air bouleversé. Je parie que tu t'es tourmenté en mon absence. M. l'impassible... Tu ne veux pas en voir l'air, mais tu sens profondément... Rassure-toi, je t'apporte mille souvenirs aimables, on nous attend tous trois, demain au soir; nous serons seuls... Sidonie est adorable dans son grand deuil.

—Pardon si je vous interromps ma mère, mais j'ai hâte de vous dire qu'il serait urgent, je crois, de donner suite à nos projets de voyage, Marie est nerveuse, ennuyée; quelques mois dans de nouveaux pays lui seront peut-être salutaires; il faut essayer.

Vous pourriez avoir raison, reprit-il; il se peut qu'elle songe au couvent... à moins que...

—A moins que? répéta la mère intriguée.

—A moins qu'elle n'ait fait un choix et que, pour une raison quelconque, elle ne veuille pas nous révéler son secret... Dans les deux cas, le voyage aura une heureuse influence. Si vous m'approuvez je prendrai le train de minuit, je me rendrai à Paris pour solliciter les travaux de Nice ou un congé, et je serai de retour après-demain matin; nous agirons ensuite d'après le résultat de mes démarches.

—Partir cette nuit, lorsque tu es invité pour demain au soir chez Mme de Serville?... Ty n'y penses pas?

—Qu'importe? l'essentiel d'abord.

—Et tu voudrais t'éloigner au moment où Sidonie arrive, au moment?... Tu perds la tête, Gilbert.

Le jeune homme eut un geste d'insouciance si expressif, que sa mère n'insista plus. On vint, du reste, lui dire qu'un de ses camarades le demandait et il se hâta de descendre, après avoir recommandé à sa mère de tâcher de faire causer Marie.

—Que signifie une telle insouciance? se demandait la pauvre femme stupéfaite. Voudrait-il faire payer à Sidonie les chagrins qu'elle lui a causés et faire souffrir à son tour?... Non, il a l'âme trop noble pour rechercher les mesquines vengeances... Mais alors?... Je ne comprends plus.

...J'y suis, fit-elle joyeusement au bout de quelques minutes de réflexion. Elle est riche et Gilbert est fier. Vingt fois je l'ai entendu accabler de son mépris les coureurs de dot. Les choses n'iront pas toutes seules, comme je l'avais cru tout d'abord... mais elle est si séduisante, qu'elle saura vaincre ses scrupules: l'essentiel est qu'il ne parte pas le jour de la première entrevue. Voyons un peu cette petite folle de Marie.

Marie supplia Mme Guyamit de détourner l'idée d'un voyage de la tête de son fils, elle ne souhaitait qu'un seul voyage, celui qui la conduirait à Bénie-Croix; mais, pour celui-là, on avait le temps, rien ne pressait; elle voulait rester bien tranquille, sans entendre parler de mariage et de prétendants; à cette condition elle serait très sage et même gaie; elle avait tracassé son tuteur, qui avait bien d'autres soucis en tête qu'une petite fille de son importance; elle en était fâchée, elle ne le ferait plus, jamais, jamais.

Elle fut si gentille, si câline, si enfant, dans ses demandes et ses explications que Mme Guyamit, se croyant revenue au temps heureux où son fils n'était qu'un Baby jouant à ses pieds, laissa la jeune fille se coucher à demi sur un coussin posé sur le parquet et appuyer sa tête sur ses genoux.

Gilbert les surprit dans cette position, causant tout doucement du temps jadis: Marie de ses parents morts, la vieille dame de l'enfance de son cher fils. Elles ignoraient qu'il fût tard et que le dîner fut servi.

Un peu confuse, Marie s'enfuit pour réparer le désordre de sa toilette; quand elle revint, elle se pendit au cou de Mme Guyamit et lui dit en l'embrassant:

—Le jour où je vous le demanderai, vous me conduirez à Bénie-Croix, n'est-ce pas, maman?

—Oui, enfant gâtée; mais laissez-moi et descendons bien vite. Oui, nous irons, je vous le promets.

—Et moi, je vous promets de ne plus être une vilaine boudeuse; dites-le à mon tuteur. O chère maman, que je vous aime!

Gilbert fut très étonné de voir sa pupille, non pas gaie, mais souriante, aimable, toute disposée à causer. Un peu de réflexion lui fit

comprendre qu'à dix-huit ans l'espoir est prompt à remplacer la peine et que, d'ailleurs, les demi-confidences qu'elle lui avait faites, sa longue causerie avec Mme Guyamit l'avaient soulagée. Il remit de nouvelles questions à plus tard, ne pensa plus à ses projets de voyage et recouvra, lui aussi, une certaine gaieté.

Cet état de choses dura environ trois mois.

V

—Ou je me trompe fort ou ça va y être, grommela un beau matin Babeth, en venant dans la chambre de Marie pour suppléer aux négligences de plus en plus en plus capitales de la paresseuse Eulalie.

—Qu'est-ce qui va y être Babeth! demanda la jeune fille à demi éveillée et souriant encore à un beau rêve qui avait réjoui sa nuit.

Puis sans attendre la réponse:

—Babeth, croyez-vous aux songes?

—Je ne sais pas, je n'en fais jamais, je ne puis pas savoir. Mais notre défunt Monsieur disait toujours à son fils: "Gilbert tout songe est mensonge".

—Ah fit la pauvrete avec tristesse.

—Vous me disiez donc: Qu'est-ce qui va y être? chère demoiselle, reprit la vieille, très pressée de raconter à quelqu'un ses observations. Et moi je vous réponds: C'est la noce, grâce à Dieu.

—De quelle noce parlez-vous?

—Et de laquelle pourrais-je parler avec tant de contentement, Seigneur, si ce n'est de la vôtre ou de celle de M. Gilbert! Or, comme ce n'est pas encore la vôtre...

—Oh! non, fit la jeune fille d'un ton bref.

—Il ne faudrait pas trop attendre, savez-vous, Mademoiselle Marie, parce que je ne suis plus jeune et que je ne serai peut-être plus là pour vous admirer ce jour-là. Vous serez si gentille que je ne m'en consolerais pas...

En attendant, poursuivit-elle, nous aurons la noce de ce pauvre M. Gilbert; c'est trop juste, il a bien eu assez de tourments et de chagrin...

—C'est décidé! demanda brièvement Marie.

—On ne me l'a pas dit, mais je m'en doute. Vous ne savez peut-être pas que Monsieur est allé hier au soir chez le général, sous couleur d'aller voir son chef?

—Vraiment?

—C'est comme je vous le dis; j'ai entendu qu'il le disait à Madame et Madame avait l'air content!

Et puis, quand il est rentré il chantait une petite chanson toute gaie, et il y a si longtemps que je ne l'ai entendu chanter. Ce matin, il va et vient dans le parterre, avec une mine toute réjouie; à part moi, je crois qu'ils sont fiancés et pour de bon, cette fois.

—Babeth, vous perdez votre temps, ma fille, fit Mme Guyamit qui entra; il faut faire le salon, j'attends des visites cette après-midi.

La vieille envoya à Marie un signe d'intelligence, qui voulait dire: "Hein, j'ai deviné juste?" et se dépêcha d'aller se mettre à l'ouvrage.

—Maman, fit doucement la jeune fille, quand partons-nous pour Bénie-Croix?

—Plus tard mignonne... Quelle idée vous prend?

—Vous m'avez promis, insista-t-elle avec reproche.

—Nous verrons, j'en parlerai à Gilbert.

Marie n'insista plus et, quand elle fut prête, se rendit au jardin; son tuteur l'y attendait.

—Est-ce sérieux, Marie? lui demanda-t-il sans préambule.

—Oui, oh! oui, très sérieux.

—Vous voulez retourner au couvent?

—Oui.

—Et vous y resterez longtemps?...

—Toujours, peut-être?

—Rien au monde ne peut briser votre résolution?

—Rien, tout est fini.

—Quelle enfant vous faites; désespérer de l'avenir quand on a 18 ans! fit Gilbert très agité. Sans doute, vous refusez toujours de me dire votre secret?

—Plus que jamais.

—Serait-il marié?

—Cela ne peut tarder.

Il y eut un moment de silence.

—Marie, je vous en conjure, soyez confiante... Vous êtes une enfant, vous ne pouvez savoir... Marie, je veux votre bonheur, je donnerais le mien pour l'obtenir, je suis prêt à tout pour vous voir heureuse. Parlez, dites-moi la vérité, je suis certain que vous pouvez espérer encore.

—Espérer quoi?... Etre épousée par pitié?... Vous n'y songez pas, mon tuteur... Et j'ai la certitude que si le mariage se rompait, il n'en garderait pas moins toute sa tendresse à sa fiancée: cela, je le sais, j'en suis certaine, j'en ai eu des preuves indiscutables... Je n'aurais donc, pour moi, si je parlais et si vous... agissiez, que la compassion du mépris, peut-être. Ah! je suis trop fière pour m'abaisser jusque-là, et je ne vous di-

rai rien, car je ne veux pas que vous fassiez rien.

La résolution et l'orgueil brillaient dans ses yeux; Gilbert comprit que l'enfant était une femme vaillante et ne céderait pas.

—Tout est donc fini, dit-il d'un air accablé. Depuis quelque temps, j'espérais, je vous l'avoue; vous étiez plus gaie, votre physionomie ne portait plus aucune empreinte de tristesse; je voulais croire que oublieriez...

—C'est impossible; mais malgré moi j'espérais encore, moi aussi; j'ai reconnu ma folie.

—En tout cas, fit avec fermeté M. Guyamit, je ne puis admettre que vous vous enfermiez au couvent, sans chercher à réagir, à lutter contre un sentiment sans satisfaction possible. C'est lâche de se cloîtrer dans un couvent où, si l'exaltation religieuse ne vous envahit pas, on meurt dans le désespoir; il faut demeurer sur la brèche, lutter, souffrir et espérer l'oubli.

—Je ne veux pas oublier, murmura la jeune fille.

—Et moi je veux que vous oubliiez et je vous y aiderai en vous éloignant de celui qui a troublé votre repos... Nous partirons pour l'Italie.

—Vous, vous partirez!

—Oui, j'obtiendrai un congé, je trouverai des motifs valables... nous partirons tous et, distraite par des choses nouvelles et splendides...

—Je ne veux pas, fit Marie avec force, je résisterai.

—Pourquoi?... Que signifie?...

—C'est en Italie que vont tous les nouveaux mariés, sanglota la pauvre petite, je ne veux pas les rencontrer.

Et elle s'enfuit en pleurant à faire pitié.

Très sombre, Gilbert alla trouver sa mère et lui confia ce qu'il savait des étrangetés de Marie; le découragement l'envahissait; que faire, que tenter pour guérir cette enfant qui ne voulait pas être guérie?

—Nous verrons, nous aviserons, fit distraitemment la bonne dame, très affairée. Seulement, je t'en prie, quitte ce visage lugubre; tu sais qu'Anna et Mme de Rochefort, commencent aujourd'hui leurs visites; selon toute probabilité, elles débiteront par nous et il faut que tu sois aimable. Certes, Sidonie te fait assez d'avances...

Le jeune homme se détourna pour dérober à sa mère l'étrange sourire qu'il n'avait pu réprimer.

—Peut-être ne serai-je pas là quand ces dames viendront: mes travaux...



L'Odeur Charmeuse

Comme est exquise cette odeur charmuse! Où que vous alliez, sa grâce pure vous accueille; aucun autre parfum ne possède le charme de fraîcheur de la Lavande de Yardley.

Dans toutes les Bonnes Pharmacies et dans les Magasins à Rayons.

LAVANDE de YARDLEY

Parfum, Poudre de Riz, Crèmes de Jour et de Nuit, Sels pour le Bain, etc. "L'Aristocrate des Savons de Toilette", et Boîtes-Cadeaux.

YARDLEY LONDRES
33, rue Old Bond

Canada: Maison Yardley
Rue Fleet, Toronto

E.-U.A.: 452, Fifth Avenue,
New-York



Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur.

ALBERT PLEAU,

Saint-Vincent de Paul (Co. Laval),

P.Q.

LISEZ DANS

LA REVUE POPULAIRE

SEPTEMBRE

L'HOMME SANS NOM

Par Marcel Idiers

Un abonnement d'un an à la *Revue Populaire* vaut toute une bibliothèque!

Nouveau format!
Nouveau papier!

100% plus luxueuse
au même prix.

15 sous
le Numéro

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

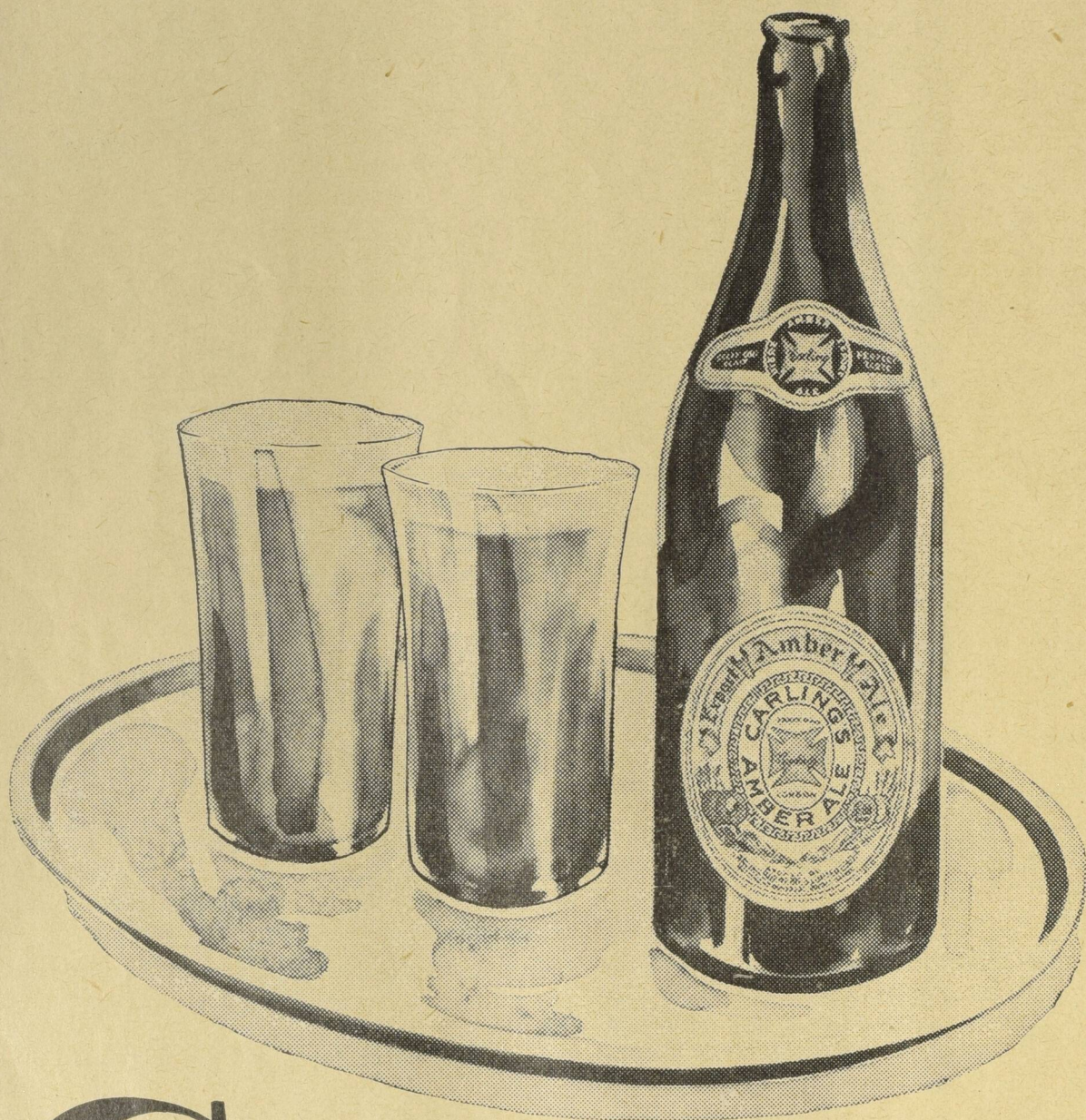
Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE,
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Goûtez

sa Saveur Désaltérante



Carling's

ALE

—Ah! pour une fois, tu peux bien négliger tes travaux... et tes scrupules aussi, acheva-t-elle en souriant.

De plus en plus sombre, Gilbert s'enferma dans son cabinet et se mit à réfléchir; que signifiait la conduite de Marie, pourquoi tant de mystère et tant de confiance? Quel était donc cet inconnu qui troublait ainsi la vie de la pauvre innocente?... Il eût donné dix ans de sa vie pour le connaître et avoir le droit de lui reprocher... Lui reprocher quoi, s'il ne savait rien, si jamais un mot, un regard de Marie ne lui avaient rien révélé?... Mais c'était impossible... pour qu'il fût entré aussi profondément dans le coeur de cette enfant ignorante, il fallait qu'il l'eût entourée de soins, qu'il lui eût murmuré de douces paroles... Où... Quand?

...Il ne venait chez lui que quelques respectables fonctionnaires, mariés et pères de famille...

Au bal?... mais il l'avait toujours vue également riieuse et gaie avec tous; très entourée, elle dansait rarement deux fois avec le même: il la surveillait, du reste, comme surveille un père. Et puis, pourquoi celui-là ne l'avait-il pas demandée? Qu'était-il donc, pour ne pas oser?...

Peut-être l'avait-elle connu dans leurs petites réunions du soir, où l'on jouait paisiblement le boston et le bégue? Non; il passa tous les jeunes habitués en revue; ce ne pouvait être aucun d'eux.

Dédaigner Marie, si gracieuse, si charmante, si bonne, si riche!... Riche?... peut être...

—Quelque coureur de dot, qui aura trouvé une fortune plus solide, se disait-il. Et c'est justement de celui-là qu'elle s'éprend. Et je ne peux rien, et je ne sais rien!... Ah! c'est à en devenir fou!

Mme Guyamit n'était guère en position de compatir aux ennuis de son fils, ce jour-là; elle attendait Sidonie et, pour elle, cette première visite était tout un événement. Elle n'avait pas osé questionner son fils sur ce qui s'était passé la veille au soir, car il n'aimait pas qu'on l'interrogeât, mais elle savait que Mme de Serville avait eu justement ce soir-là à expédier des invitations à une réunion de charité elle n'ignorait pas que le vieux général s'endormait très régulièrement après son repas et il était clair que les deux anciens fiancés, abandonnés à eux-mêmes, avaient dû causer très intimement... Qui sait, peut-être la belle Sidonie allait-elle confier son doux secret à la mère de Gilbert en lui disant les larmes aux yeux: "Ma mère!"

Deux heures de l'après-midi sonnèrent; Marie s'installait dans un coin du salon, prête à disparaître pour ne pas troubler les confidences; Gilbert dans son cabinet, cherchait un prétexte pour disparaître aussi. Mme Guyamit allait et venait, l'air heureux, le coeur battant.

Deux heures et demie, trois heures, trois heures et demie. Ne seraient-elles pas sorties? en tout cas, leur première visite n'est pas pour le boulevard Thiers. Quatre heures... et Mme Guyamit qui est forcée de sortir, absolument forcée; c'est le jour de la femme d'un important fonctionnaire et, depuis trois semaines, elle remet cette visite. Elle sort à quatre heures passées, en recommandant à Marie de recevoir ces dames et, surtout, de les garder jusqu'à son retour.

L'indocile Marie, loin de demeurer au salon à attendre, monte dans sa chambre et se plonge dans ses pensées tristes; du reste, elle ne gagne rien à cette fuite, car un quart d'heure après, Eulalie introduit dans cette chambre Mme de Rochebert.

—On m'a dit que vous étiez chez vous, ma chère, fit la belle Sidonie en entrant, et j'ai voulu vous surprendre dans votre jolie retraite, et vous avoir un peu toute à moi. C'est à peine si nous nous sommes vues depuis mon arrivée à Dijon; vous ne venez presque jamais, petite sauvage.

Sans répondre à cette phrase aimable, Marie demanda machinalement des nouvelles de Mme de Serville.

—Elle fait toute une tournée d'invitations; quand je dis invitations, j'exagère, comme bien vous pensez. Ma tante voudrait simplement organiser une petite excursion à Saint-Seine, à la source du fleuve; on dit le pays joli; on campera là-bas, le temps est magnifique. C'est moi qui me suis chargée de décider votre tuteur... Il est toujours dans ses chiffres, ce pauvre Gilbert?... Ne vous scandalisez pas de ce que je l'appelle par son nom, au moins?... C'est une vieille habitude qui date de notre enfance et dont je ne puis me défaire... Y a-t-il longtemps que vous n'avez eu des nouvelles du couvent... J'en ai fréquemment par ma soeur, qui n'étant pas mariée, et vivant dans la sollicitude n'a rien de mieux à faire qu'à correspondre. Elle m'annonce ce matin qu'Eugénie Servan (vous rappelez-vous Eugénie, cette grande blonde sentimentale?) va se faire religieuse.

—Vraiment? fit Marie, très intéressée.

—Cela vous paraît étrange, n'est-ce pas?... pour moi, je la plains de toute mon âme.

—Cela m'étonne un peu, étant donné son caractère, dit doucement Marie mais je ne la plains pas, au contraire. Elle est bien heureuse.

—Ah! bah!... Y penseriez-vous aussi?

Marie devint très rouge.

—Parlons d'Eugénie... voulez-vous?

—Pardon de mon indiscretion, ma mignonne... c'est si extraordinaire, savez-vous!... Eh bien donc, pour en revenir à Eugénie la pauvre fille entre au couvent par dépit... une déception l'y jette. Elle s'est éprise d'un ami de son frère, elle l'a cru amoureux d'elle, et comme elle était beaucoup plus riche que lui, elle lui a bravement offert sa main... il ne l'aimait pas, il en aimait une autre, il a dû repousser la pauvre fille; sa fiancée a eu le mauvais goût de raconter l'histoire, et Eugénie, couverte de ridicule, le coeur brisé, s'ensevelit toute vivante. Avouez que tout cela est triste?

—Bien triste, en effet, répéta Marie.

—Cette pauvre Eugénie a toujours eu des idées impossibles et un caractère par trop décidé; est-ce qu'une femme, une jeune fille surtout devrait même concevoir la pensée de hardiesses pareilles?... Une femme qui a quelque pudeur doit mourir plutôt que de révéler les mystères de son coeur... Que dites-vous, mignonne?... je n'ai pas entendu... vous disiez quelque chose, je crois?

—Rien... je cherchais à me remémorer des vers...

—Mais, ma petite Marie, je cause, nous causons, et ma mission n'est pas remplie, et j'ai vingt courses à faire: Voudriez-vous bien vous informer si votre tuteur est là?

Marie sonna; en attendant qu'une servante parût, elle regardait Sidonie, qui jouait négligemment avec les glands d'un coussin, et qui était plus jolie que jamais ce jour-là dans son deuil savamment adouci: "Est-elle heureuse d'être aussi belle!" pensait la pauvre vrette en étouffant un soupir.

VI

—Oh! que non, Monsieur n'est pas là, fit la vieille servante d'un air mystérieux; il y a beau temps qu'on est venu le chercher!... Un accident...

—Un accident! répéta Marie effrayée.

Mme de Rochebert regarda la jeune fille, devenue soudain très pâle, et s'adressant à Babeth, sans cesser d'observer Marie.

—Il est arrivé un accident à M. Guyamit, ma bonne?...

—Pas à lui, bien sûr, puisqu'on est venu le chercher, une fois l'accident arrivé... mais je n'en suis pas plus tranquille pour ça.

—Pourquoi donc? demanda Sidonie. Ah! vous craignez qu'il ne s'expose peut-être?

—Justement; il est si vaillant, si courageux, et puis comptant sa vie pour rien, quoi. Je me rappelle, il y a deux ans, vous n'y étiez pas, Mlle Marie, vous étiez au couvent, il y eut un malheur pareil, deux ouvriers qui s'étaient laissés prendre sous les éboulements... Eh bien, M. Gilbert a passé toute la nuit en cet endroit, il a aidé à sortir les blessés, et il lui est même tombé une pierre sur la tête; Madame s'est fait joliment de chagrin, quand il est rentré le matin, tout grelottant, le front en sang, ses habits et ses mains déchirés...

—Pourvu qu'il ne s'expose pas, cette fois-ci encore, fit la jeune femme en simulant l'inquiétude, et qu'il ne lui arrive rien de plus grave!... Heureusement que Mme Guyamit n'est pas là... vous feriez bien de lui cacher la chose; n'est-ce pas, Marie! Il est vrai qu'il vaut toujours mieux être préparé à tout... Quel est votre avis, mignonne!... Marie, à quoi pensez-vous donc!

—Moi, balbutia la jeune fille, terrifiée par les funèbres prévisions de Sidonie, et beaucoup trop émue pour réfléchir qu'un malheur n'offrirait guère de probabilités. Moi, je ne sais pas, je ne pense à rien...

—Il ne faut pas vous émouvoir ainsi sans sérieux motifs, ma chère petite, continua la perfide créature. Voilà que vous êtes toute pâle, maintenant. Espérons qu'il n'arrivera rien à votre cher tuteur. L'accident n'est peut-être pas aussi grave que celui dont vous nous parliez tout à l'heure? demanda-t-elle à Babeth tout en se préparant à partir.

—Faites excuse, Madame, il est plus conséquent, au contraire. Le conducteur qui est venu prévenir Monsieur m'a dit qu'il y avait bien quatre ouvriers ensevelis et qu'on craignait que le reste des matériaux ne s'écroule sur les gens qui veulent sauver les autres. Aussi, je vous assure que j'ai la mort dans l'âme; et on l'attend dans son cabinet encore, un Monsieur à qui il avait dit de venir à cette heure-ci... Quel tourment, seigneur Dieu, quel tourment!

—En effet, il y a de quoi s'inquiéter prononça froidement Sidonie. Au revoir, ma bonne Marie, du courage... tâchez de ne rien dire à Mme Guyamit... Je vais rentrer et prier mon oncle d'aller voir... il viendrait vous prévenir si... Allons, courage.

—Merci, dit faiblement la jeune fille qui s'était levée en même temps que la visiteuse et qui sentait ses jambes se dérober sous elle.

Sidonie eut un amer sourire et se dirigea vers la porte; Babeth était restée plantée au milieu de la chambre, Mme de Rochebert fit un léger détour pour ne pas la frôler; ce détour l'ayant conduite près de la fenêtre, elle y jeta machinalement un coup d'œil. Soudain, elle s'arrêta, regarda encore, eut une seconde d'hésitation, puis poussa un cri.

—Une civière!... répondit la cruelle femme d'une voix entrecoupée, elle vient ici... Oh! c'est affreux! Gilbert! Gilbert! Mon Dieu, ayez pitié de sa mère!

Babeth ne songea pas à vérifier le fait et s'élança dans l'escalier en criant et se lamentant.

—Sainte Vierge Marie!... Mon pauvre petit Gilbert!... l'enfant que j'ai élevé!... Est-il mort, mon Seigneur?

Marie voulait suivre la vieille... peut-être n'osa-t-elle point, peut-être ses forces la trahirent-elles? Après quelques pas, elle tomba à genoux balbutiant des mots sans suite et sanglotant si fort qu'on eût dit que sa poitrine allait se briser.

Et, chose étrange, au milieu de cet atroce désespoir surnageait un regret presque puéril, et sans en avoir conscience, elle énonçait distinctement ce regret:

—Gilbert!... toutes l'appellent Gilbert... moi seule... il mourra sans que je l'aie appelé Gilbert.

—Marie, fit soudainement Sidonie en la relevant de force et l'asseyant sur un fauteuil, Marie, vous aimez Gilbert?

—Oh! cria la pauvre enfant en cachant sa tête dans ses mains. Mon Dieu! Mon Dieu!

—Vous aimez Gilbert, Marie, et vous l'aimez assez pour ne pas craindre de lui offrir votre main et votre fortune... mais retenez bien ceci: Il m'a aimée follement éperdument, à en mourir, et je n'ai qu'un mot à dire pour qu'il tombe à mes pieds, car il m'aime encore, je le sais, je l'ai vu... Et comme je l'aime, moi, que je l'ai toujours aimé, que son souvenir a troublé toute ma vie, je le veux et je l'aurai. Or, si au mépris de votre pudeur de jeune fille, vous vouliez vous placer entre lui et moi, je lui dirais mon amour, je lui dirais que vous

étiez prévenue et que vous connaissiez cet amour, et aussitôt il me nommerait sa femme et vous mépriserait... Comprenez-vous?

—Oui, râla presque la malheureuse, oui, je comprends... je le savais... jamais...

A la porte, Sidonie se heurta avec Babeth, qui remontait essoufflée.

—S'il y a du bon sens de faire des épouvantes pareilles aux gens, exclama la vieille, riant et pleurant à la fois. Une autre fois il faudra mettre vos lunettes, Mme Sidonie. Bon Dieu de Bon Dieu, dans quel état vous m'avez mise? ...Et tout ça, pour la vieille mère Morand, la concierge de la maison voisine, qui est toute cousue de rhumatismes et qu'on porte à l'hôpital.

—Si Monsieur est seul, voulez-vous le prier de me recevoir? dit brusquement Sidonie, en interrompant les éclats de rire un peu nerveux de la vieille servante.

M. Guyamit parut fort étonné lorsqu'on introduisit Sidonie dans son cabinet; sans prendre garde à son étonnement, elle s'excusa de son importunité, annonça que le général l'avait chargée d'une mission, raconta en badinant les terreurs de Marie et de Babeth causées par une sottise erreur de sa part, et finalement demanda au jeune ingénieur s'il serait des leurs pour l'excursion à Saint-Seine.

Il refusa froidement, elle insista avec grâce et enjouement.

—Je veux savoir pourquoi? quand mon oncle le désire... et quand je vous en prie... acheva-t-elle coquettement, en fixant sur lui les plus beaux yeux noirs du monde.

—Vous avez donc oublié, Madame, prononça-t-il très fermement, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire hier soir?... Vous aviez daigné, avec une sollicitude qui m'a vivement touché, penser à mon avenir, m'indiquer diverses combinaisons qui pourraient le rendre brillant, me souhaiter une femme riche, jeune, belle, pouvant par ses relations et ses alliances me faire avancer dans les honneurs...

—Et vous m'avez répondu, interrompit la jeune femme, que le but unique de votre vie était désormais de remplir tous vos devoirs envers votre pupille et que le reste n'était plus que chose secondaire. C'est superbe, mais c'est idiot, pardonnez-moi le mot.

—Ce n'est ni superbe, ni idiot, Madame, permettez-moi de vous le dire, c'est tout simplement le devoir paternel, tel que le comprennent et le pratiquent presque tous les pères. Vous m'objecterez que

je suis bien jeune pour ce rôle de père?... c'est justement à cause de ma jeunesse que je dois être plus attentif et plus dévoué qu'un homme rendu sûr de lui par l'expérience... Du reste, je ne suis pas aussi jeune que mon âge, j'ai des cheveux blancs, j'ai souffert et la souffrance vieillit et mûrit, vous le savez...

...Mais je ne sais vraiment pas pourquoi je vous dis tout cela. Madame, reprit-il vivement, excusez-moi, je me suis laissé entraîner. Donc, pour en revenir au sujet qui nous occupe je vous dirai que si je ne suis pas parti le jour de l'excursion de Saint-Seine, je serai au moins à la veille du départ; la santé de ma pupille me préoccupe sérieusement; elle est nerveuse, un peu trop exaltée en fait de choses religieuses: les voyages la distrairont, la calmeront, j'aurai un long congé...

—Et puis, peut-être en voyageant rencontrera-t-elle l'idéal que rêvent toutes les jeunes filles et que la bonne ville de Dijon n'a pas su lui offrir? insinua Sidonie avec un mauvais sourire.

—J'espère, répondit Gilbert avec beaucoup de calme. Découvrir, non un idéal, car l'idéal n'existe plus, même dans la tête des fillettes, je crois, mais un honnête homme qui saura l'apprécier comme elle le mérite est désormais mon plus grand souci. Après...

—Après vous serez seul et triste, fit la jeune femme avec abandon; votre carrière sera peut-être brisée, compromise à coup sûr. Que vous restera-t-il?...

—La satisfaction d'avoir accompli ma tâche... et d'être un vénérable grand-père, acheva-t-il en riant. Oh! ma résolution est bien ancrée dans ma tête et dans mon cœur et nul raisonnement ne prévaudra contre elle!

—Même si l'on vous disait que votre pupille peut disparaître dans un temps très prochain, emportant avec elle toutes les joies que vous placez imprudemment en elle.

—Que voulez-vous dire?

Elle le regarda bien en face, comme là-haut elle avait regardé la pauvre Marie.

—Vous n'avez donc jamais senti que Marie est destinée à mourir de la maladie qui a emporté sa mère?

—Quelle maladie?... J'ignore...

—Mme Brayer est morte poitrinaire.

—Vous en êtes sûre?

—L'un des docteurs qui l'ont soignée à ses derniers moments me l'a affirmé et m'a dit, en outre, que Marie avait en naissant le germe

fatal et qu'elle ne vivrait pas au delà de vingt ans.

—Vous voyez, fit Gilbert dont la voix tremblait un peu, combien j'avais raison de vouloir partir pour le Midi? Voulez-vous avoir l'obligeance de me donner le nom et l'adresse du docteur dont vous venez de me parler?

—Le docteur Clayère, de Beaume.

—Clayère?... N'est-il pas mort? La jeune femme rougit légèrement.

—C'est possible, je n'en sais rien.

—En tout cas, il me sera facile... j'ai des amis à Beaume... Merci une fois encore, Madame, pour votre extrême sollicitude à l'égard des miens et à mon égard.

Elle se leva; il se leva aussi et se trouva en pleine lumière; il était livide.

—Vous voulez que je vous dise adieu? dit-elle, à la fois furieuse et triomphante.

—Oui, répondit-il, adieu.

—Voulez-vous prêter au Général une carte des environs de Dijon?... il n'a rien de détaillé.

Gilbert se mit à chercher la carte qu'elle désirait; ses mains bouleversaient tous les plans et cartes qu'elles rencontraient, il respirait péniblement, un pli profond se dessinait sur son front. Impassible, Sidonie le considérait.

—Je connais à présent leur secret à tous deux, pensait-elle, et je n'aurais qu'un mot à dire pour cimenter leur bonheur: mais ce mot, je ne le dirai pas. Insensés, qui n'ont pas su découvrir la vérité!... Il n'ont même pas osé espérer, je crois... Ah! je suis abandonnée, mais ils seront malheureux et je serai vengée... Elle n'osera jamais parler; j'y ai mis bon ordre. Lui se taira aussi... elle est trop riche.

—Voici la carte, Madame, dit Gilbert.

Merci et adieu: elle lui tendit la main, qu'il toucha à peine et lâcha aussitôt. C'est bien adieu?

—Adieu, Madame, je vous souhaite mille prospérités.

Sur le seuil, elle s'arrêta.

—Rien ne peut vous fléchir? murmura-t-elle avec une grâce irrésistible. Rien? Rien au monde?

Il s'inclina sans répondre; au même instants, Babeth parut précédant un visiteur, un petit homme d'une soixantaine d'années, aux longs cheveux blancs, à l'œil intelligent.

—Monsieur, c'est Monsieur le docteur Evrard, de Beaume.

Mme de Rochebert hâta le pas et se jeta dans sa voiture, en proie à une véritable rage: elle pressentait que la Providence allait dé-

truire l'oeuvre mauvaise qu'elle venait d'édifier.

M. Guyamit ne perdit que peu de minutes à exprimer à son vieil ami sa joie de le revoir et le regret d'avoir manqué au rendez-vous donné pour quatre heures. Sans paroles oiseuses, sans explications, il se hâta de lui demander si le docteur Clayère vivait encore.

—Il est enterré depuis trois mois, c'était un savant doublé d'un honnête homme et...

—Pardon de vous interrompre, cher docteur, et permettez-moi de vous demander si vous le connaissiez beaucoup?

—J'avais l'honneur d'être son ami.

—Ne vous aurait-il jamais entretenu de l'une de ses malades, morte il y a 14 ou 15 ans? Madame Brayer, la mère de ma jeune pupille.

—Dites que nous nous sommes entretenus de Mme Brayer pendant deux semaines, chaque jour et plusieurs fois par jour.

L'auriez vous donc soignée aussi?

—C'est-à-dire que c'est Clayère qui l'a soignée aussi, vu que j'étais le médecin habituel de la famille Brayer et que je demandai le concours de Clayère.

—Ah! Alors, vous pouvez me dire de quoi est morte Mme Brayer?... Pas de faux-fuyants, n'est-ce pas, mon cher docteur?... En conscience la vérité.

—Mais, mon cher ami, il n'y a besoin ni de conscience, ni de rien d'analogue en ce cas. La maladie de Mme Brayer n'est pas un mystère; tout Beaune vous dira comme moi qu'elle est morte d'un fluxion de poitrine.

—Rendue mortelle, sans doute, par quelque affection grave?... les poumons étaient attaqués depuis un certain temps?

—Pas le moins du monde... A qui diable en avez-vous avec vos suppositions? Mme Brayer possédait une santé superbe et ne s'enrhumait jamais; c'est même cette solidité de la poitrine qui l'a perdue; elle se croyait invulnérable et négligeait toute précaution. Une belle nuit, elle est sortie toute en sueur d'une salle de bal, sans rien mettre sur ses épaules; le froid d'un corridor l'a saisie, quinze jours après elle était morte.

—Et vous n'avez jamais entendu dire à M. Clayère que Marie Brayer eût en elle le germe d'une maladie de poitrine, qu'elle fût condamnée à mourir à l'âge de vingt ans?

—Marie Brayer? un germe de maladie de poitrine? L'enfant la plus rose et la mieux portante qu'on pût voir? D'abord où l'au-

PAR CETTE CHALEUR? OH LA LA!

Même dans le désert... les cigarettes à fraîcheur de menthol sont agréables

Une chose importante au sujet de Spud, la cigarette à fraîcheur de menthol. Elle est d'autant plus appréciée que les conditions atmosphériques sont plus sévères pour les membranes délicates du nez, de la gorge et du palais.

Au désert, dans la chaleur dévorante des sables, quand la bouche n'a même plus de salive. Dans la sécheresse piquante des froids extrêmes. Ou bien, dans l'air raréfié des hautes altitudes et dans tous les endroits où l'air est désagréable à respirer, vous trouverez que les Spuds sont agréables à fumer.

C'est parce qu'elles tiennent leur fraîcheur du menthol. Et chaque bouffée, disait le capitaine de vaisseau "est comme une brise d'air sur le pont"... douce et rafraîchissante.

Rien d'étonnant que les aviateurs qui hantent le royaume des aigles, l'équipage des sous-marins en plongée ou tous ceux qui vivent dans l'atmosphère lourde et surchauffée des machines... rien d'étonnant que ces gens-là se soient si vite habitués aux Spuds.

Mais alors, si les Spuds procurent du plaisir et du soulagement aux fumeurs dont les membranes du nez et de la gorge sont plus exposées que d'ordinaire aux irritations, il va sans dire qu'elles en procurent tout autant à ceux qui vivent dans des conditions normales.

En cinq ans, Spud a gagné plus de deux millions de fumeurs. Après avoir goûté la joie "de se livrer à volonté au plaisir de fumer" ils reviennent aux Spuds dont la fraîcheur leur permet de mieux savourer le tabac.



LA CIGARETTE
SPUD

À FRAÎCHEUR DE MENTHOL

JUGEZ LA SPUD... non pas à la première bouffée, mais après un paquet. La surprise passée... la fraîcheur persiste et fait mieux goûter la saveur de son tabac. En Canada fabriquées par Rock City Tobacco Co., Ltd., Quebec.



**CELUI QUI
VEILLE TARD
EXPLIQUE,***

**"Mais oui,
c'est leur
Bon Goût!"**

"Ce n'est pas seulement la fraîcheur qui fait que j'aime les Spuds," dit-il, "mais surtout le bon goût qu'elles laissent dans la bouche. En travaillant tard, par exemple, il m'arrive d'en fumer un paquet entier, mais je me couche la bouche fraîche et sans mauvais goût. Vous pensez si cela fait une différence quand on fume beaucoup!"

Ce qui signifie que Spud continue à prouver qu'on peut se livrer à volonté au plaisir de fumer. Le nombre ou la rapidité n'émousse pas votre plaisir... Spud laisse toujours la bonne bouche. Faites-en l'essai pour vous convaincre. Chez les bons marchands, 20 pour 30c.

*Un interview parmi les 2,000,000 de fumeurs qui préfèrent les Spuds.

rait-elle pris, ce germe? Tous des gens à rendre des points à Mathusalem dans sa famille. Il a fallu une imprudence, le chagrin... Mais j'y songe: est-elle donc attaquée de la poitrine que vous m'interrogez ainsi?

—Dînez avec nous, cher docteur, observez-la, et dites-moi votre opinion. Vous l'ausculterez si vous avez le moindre doute.

VII

Le dîner fut triste, malgré les efforts de Madame Guyamit pour égayer son hôte: Gilbert n'était pas à la conversation, Marie mangeait à peine et répondait par monosyllabes; le docteur les observait tous les deux d'un air malin.

—Mon cher ami, dit-il à Gilbert quand ils furent seuls dans le fumoir, je me porte garant de la santé de Mlle Brayer. Je ne l'avais pas revue depuis l'âge de douze ans puisque chaque fois que je suis venu vous voir, elle était absente, mais je vous certifie qu'en dépit des apparences, elle a toujours sa robuste santé d'enfant. Je l'ausculterai si vous voulez, mais dès à présent je vous réponds qu'elle a tout ce qu'il faut pour mourir centenaire.

—En dépit des apparences veut dire: Elle a très mauvaise mine, observa Gilbert.

—Cela, c'est vrai... maintenant pourquoi a-t-elle mauvaise mine! ce n'est plus mon affaire.

—Vous l'avez deviné, néanmoins?

—Quelques conjectures discrètes tout au plus. Ce n'est pas, je suppose, la diminution de sa fortune qui la préoccupe?

—Elle l'ignore: du reste, je me défais autant que possible des vaines atteintes par le fléau, ou bien j'y fais semer du blé ou planter d'autres ceps; les économies que je réalise sur ses revenus, et que je place en rentes sur l'Etat comblent une partie du dommage. Elle sera encore suffisamment riche, et son mari n'aura pas de reproche à me faire.

—Ah! nous y voilà... un mari!... Me croyez-vous pas, comme moi, que ce personnage chasserait les humeurs noires?

—S'il plaisait... mais tous lui déplaissent.

—Ah!... ce n'est pas moi qui lui en trouverai un plaisant; malheureusement, je suis fort incompetent sur ce point, en ma qualité de vieux garçon. C'est égal, vous qui êtes un homme pratique, et par dessus le marché un homme charmant, je vous engage à ne pas chercher dans tout ceci midi à quatorze heures. Que diable, ouvrez les yeux: "Oculos habent et non videbunt."

Il fut impossible d'en obtenir davantage de l'oracle; il voulut retourner auprès de Mme Guyamit, lui conta cent choses aimables, réussit à faire sourire et causer Marie et se retira enfin d'assez bonne heure, car il repartait pour Beaune le lendemain à cinq heures du matin.

Après son départ, il y eut un long silence, très pénible pour tous; Marie le rompit en disant qu'elle allait faire un tour de jardin avant de monter dans sa chambre. Mme Guyamit dit alors très bas à son fils:

—J'ai rencontré Sidonie dans un magasin; elle sortait d'ici; elle m'a dit d'un ton glacial qu'elle partait, qu'elle achetait des malles pour son voyage. Gilbert, qu'y a-t-il entre vous?... Dis, réponds-moi donc?... Gilbert!

—Je te dirai tout, ma bonne mère tout, mais plus tard, tout à l'heure... Attends un peu... je vais... je vais... je vais faire un tour de jardin.

Marie rêvait, assise sur un banc, sous le bousquet de lilas; elle n'entendit pas venir Gilbert.

—Marie, fit celui-ci très doucement, ma chère petite Marie.

Elle tressaillit et se leva brusquement; il la pria de se rasseoir, lui prit la main et resta debout devant elle.

—Marie, continua-t-il, j'ai une nouvelle à vous annoncer.

Il sentit frémir la petite main qu'il retenait prisonnière et qui cherchait vainement à s'échapper.

—Je crois savoir, balbutia la jeune fille, et je suis si... si heureuse.

—Non, mon enfant chérie, vous ne savez pas; Madame de Rochebert vient d'annoncer à ma mère qu'elle part, elle fait ses préparatifs... La regretterez-vous?

—Non... Oui... Je ne sais... Pas beaucoup.

—Dites pas du tout, mignonne, si vous voulez être à l'unisson avec moi.

—Vous?... Vous ne la regrettez pas?

—Je ne puis pas... toute ma pensée, toute ma vie, toutes mes tendresses sont ailleurs... J'avais oublié, quand Mme de Rochebert est arrivée, qu'il eût existé une femme de ce nom... elle n'existait plus pour moi...

—Et... depuis qu'elle est là?

—Depuis qu'elle est là, je la déteste et je la méprise; elle vous a menti, à vous, comme elle m'a menti, à moi... Elle voulait méchamment, tuer tous mes frères espoirs.

—Elle a menti?... vos espoirs?... Comme vous êtes ému!... Vous tremblez... O mon Dieu, mon Dieu, fit-elle, prête à s'évanouir, qu'allez-vous donc m'apprendre?

Il s'agenouilla devant elle, passa son bras, non autour de la taille de Marie, mais autour de son siège, et la main dans ses mains, sa bouche près de son oreille, lui dit ceci:

—Marie, laissez-moi vous narrer un conte et si vous le comprenez, dites-le moi. Ecoutez:

"Il était une fois un papillon voyage, qui n'aimait que les fleurs superbes et altières; le lys orgueilleux, qui s'élève fièrement au milieu des autres fleurs plus humbles, était sa préférée.

"Mais un jour, le lys déclara son humble ami chétif et pauvre; le papillon n'avait pas d'or sur ses ailes, hélas!

"Alors, blessé au coeur, le papillon voulut mourir, et peut-être serait-il mort, en effet, s'il n'avait compris qu'un frère bouton de rose, mignonne fleur à peine entrouverte, pourrait lui rendre un jour son paradis perdu.

"Et son espoir se réalisa, et la rose devint une fleur odorante et superbe; malheureusement, les autres papillons l'admirèrent aussi et le lys jaloux voulut rappeler à lui son ancien esclave; l'infortuné papillon eût voulu les briser tous."

Il se tut; tous deux frémissaient et entendaient battre leurs coeurs.

—Et... qu'advint-il, demanda tout bas Marie.

—Il advint que la rose dit au papillon: "Je n'aime que toi", et que le papillon, éperdu d'amour et de reconnaissance, jura à la rose de l'aimer éternellement.

—O Gilbert, fit soudain Marie avec explosion, si ce n'est pas moi qui suis la rose, ce jeu est bien cruel.

—Mais vous êtes ma rose, ma fleur chérie, ma bien-aimée, mon amour, ma vie... Marie mon doux ange, cet inconnu que je haïssais tant et que je brûlais de connaître, c'était?... Oh! dites-le moi, car je ne puis y croire.

—Oui, dit-elle bien bas, c'était vous.

Très inquiète, à cause de la fraîcheur du soir, Mme Guyamit vint appeler les promeneurs. Marie entra la première, l'air malin, souriante, transfigurée.

—Ne grondez pas, maman, dit-elle en s'asseyant aux pieds de la bonne dame, il ne fait pas froid ce soir, pas du tout, le temps est délicieux. Et puis, si vous saviez... j'ai trouvé mon numéro '13', mon cher treizième...

—Que raconte-t-elle là? fit la mère ébahie.

—La vérité, maman; seulement, je ne vous dirai pas son nom: il faut que vous le deviniez... Oh!

vous le devinerez... c'est si facile... Un tout petit effort, ma... ma mère.

Mme Guyamit regarda son fils; il était radieux, la joie rayonnait en lui; il couvrait sa chère fiancée d'un regard tendre et protecteur à la fois... elle comprit.

—C'est Gilbert!...

Câlinement, Marie se blottit contre elle.

—Ma mère, me voulez-vous pour votre fille?

—Si je te veux, ma pauvre chérie! Ah! c'est de tout mon coeur que je te nomme ma fille! Que de fois j'ai rêvé de te garder toujours, d'être vraiment ta mère... Mais, mon pauvre Gilbert, que va-t-on dire?... Ta pupille!...

—Que celui qui se sentira plus fort que moi me jette la première pierre, répondit gaiement le jeune homme. Voilà près d'un an que je lutte, que j'offre des maris à ma pupille... elle ne veut pas des prétendants que je lui offre et elle conspire avec mon pauvre coeur pour me vaincre... dites, ma mère, que pouvais-je faire?

—Tu n'avais qu'à céder, en effet, mais le monde!

—On lui dira que nous nous aimions, murmura Marie avec un tel accent de tendresse que Gilbert, fou de bonheur, la saisit dans ses bras et couvrit de baisers ses cheveux.

—Gilbert! Gilbert! répétait en se débattant faiblement l'enfant confuse et ravie, Gilbert!

Et libre enfin se penchant à l'oreille de sa mère qui, toute émue, remerciait Dieu:

—Si vous saviez comme je suis heureuse de prononcer son nom! lui dit-elle bien bas.

Un mois après, ils étaient mariés et partaient pour la Suisse; Marie était fraîche comme une rose; quant à Gilbert, il prétendait qu'il n'avait que vingt ans.

La bonne vieille Babeth ne s'est jamais doutée du rôle qu'elle a joué en tout ceci: elle affirme volontiers qu'elle avait toujours prévu que Marie deviendrait Mme Gilbert et, comme elle en est convaincue, on ne lui enlève pas les douces illusions qu'elle conserve sur sa perspicacité. A présent, elle jure ses grands Dieux que Madame Sidonie de Rochebert accepte pour mari le vieux général de Serville: les demi-mots du valet de chambre du général lui ont révélé ce mystère, dit-elle. L'avenir nous dira si ce projet n'existe que dans la féconde imagination de Babeth.

— FIN —



L'Aventure

Les Femmes et l'Espionnage

Par Robert Boucard

(Suite et Fin)

Mais il s'agissait de décider les châtelains récalcitrants à quitter leur domaine...

On leur dit, tout d'abord, qu'une avance soudaine des Allemands rendait la situation délicate, sinon difficile. Puis, que leur demeure allait se trouver nécessairement prise sous le tir de l'artillerie ennemie. Enfin, on leur déclara que l'Etat-Major lui-même envisageait l'abandon de cette position qui risquait de devenir rapidement critique.

Rien n'y fit. Ni les prières les plus pressantes, ni les objurgations les plus vives ne parvinrent à ébranler la farouche détermination du comte de X... et de son épouse :

— "Nous resterons ici, général, quel que soit le danger. Nous avons fui devant l'avance allemande jusqu'aux limites extrêmes de notre pays. Nous ne saurions, maintenant, aller plus loin ! Et, s'il le faut, hélas ! nous vivrons sous la loi de l'envahisseur exécré, à l'exemple de tant de nos infortunés compatriotes."

Comment vaincre une si inflexible résolution ? Il ne pouvait être évidemment question de faire évacuer de force, comme un vulgaire bétail, des personnages de cette qualité !

Mais les agents de l'Intelligence Service ne sont jamais à court de ruses : une nuit, ils ordonnèrent de creuser les alentours des pelouses du château et d'y enterrer, en grand mystère, une profusion de mines. Le lendemain, brutalement, pendant le déjeuner des seigneurs de l'endroit, on fit éclater simultanément plusieurs de ces mines dont la formidable déflagration ébranla le manoir jusque dans ses fondations. Une pluie de mitraille

s'abattit au même moment tout autour du perron et des communs.

On n'avait rien ménagé pour simuler ici, dans un spectacle monté, ce qui était, ailleurs, terrifiante réalité. Les éclatements se succédèrent méthodiquement, et, pendant plusieurs heures, à l'effroi de tous, les shrapnells fusèrent au-dessus des têtes en une sarabande infernale.

Les châtelains, d'abord émus et bientôt horrifiés, s'étaient en hâte réfugiés dans le sous-sol, d'où ils assistaient, haletants de peur, à l'implacable déploiement de cet hallucinant feu d'artifice.

La comtesse de X... au plus fort du vacarme s'évanouit ; aussi, à la première accalmie, son mari se hâta-t-il d'aller emballer pêle-mêle vêtements et objets précieux.

Le châtelain dit à son hôte qui, sans effort, avait conservé son flegme britannique :

— "Nous aurions bien dû vous écouter, général ; la position est réellement intenable. Aidez-nous à partir le plus tôt possible."

— "Une auto vous attendra dans quelques minutes devant la grille pour vous conduire jusqu'à Cassel, où vous serez en lieu sûr. Hâtez-vous cependant, car les minutes sont précieuses !"

Et c'est ainsi que le comte de X... affirmait, le soir même, de la meilleure foi du monde, que les Allemands étaient parvenus à percer le front britannique et à réaliser une avance de vingt kilomètres...

L'Etat-Major, grâce à ce subterfuge, eut dès lors à sa disposition

le château tout entier ; désormais nulle indiscretion n'était à redouter ; et en fait aucune nouvelle fuite ne se produisit.

Un accident malencontreux a, pourtant, quelque peu assombri la satisfaction causée par la réussite de ce plan ingénieux ; à la suite d'une erreur d'appréciation, un artificier anglais fut tué par l'éclatement prématuré de l'une des mines qu'il venait de poser.

Mais la guerre a aboli notre sensibilité d'autrefois en nous apprenant à considérer la vie humaine comme quantité négligeable ! Dans la lutte contre l'hydre aux cent gueules de l'espionnage ennemi, un point seul importe : le résultat. Par la violence ou par la ruse, il faut arriver au but et abattre au plus vite l'arbre suspect, sans se soucier du lierre innocent qui, lui aussi, trouvera la mort sous les coups aveugles de la cognée.

*

* *

Dans cette même région d'Ypres, à Brielen, l'attention d'un officier du contre-espionnage fut fortuitement attirée par un paysan dont la tête était enveloppée de pansements et la mâchoire soigneusement bandée.

Cet homme allait et venait à travers les champs. Lorsqu'on lui demanda où il se rendait, en guise de réponse, il pointa son index droit devant lui en indiquant par gestes que ses blessures l'empêchaient de parler.

L'officier, intrigué, se livra à une rapide enquête : il apprit ainsi que personne dans le village ne con-

naissait ce singulier blessé ; aucune ambulance, d'autre part, n'avait eu à soigner de civil depuis un certain temps, la population ayant été récemment, à de rares exceptions près, évacuée sur l'arrière.

Quel était donc ce promeneur à la tête enserrée de linges ? Quelle pouvait être son identité, de quelles blessures avait-il été atteint ? Ordre fut donné de le rechercher.

Sur ces entrefaites, l'inconnu fut signalé dans la direction d'Ypres : il avait été interpellé par des gendarmes qui, n'ayant réussi à obtenir de lui la moindre explication, s'étaient vus dans la nécessité de le conduire jusqu'à la plus prochaine formation sanitaire.

Là, il allait être examiné ; déjà une infirmière, s'approchant de lui, s'appêtait à lui défaire son pansement, quand brusquement, l'homme, cessant de geindre, se précipita vers la porte et d'un bond gagna la campagne.

On le vit bientôt disparaître dans les bois voisins et ce fut en vain que les gendarmes tentèrent de le rejoindre.

Dès qu'on eut connaissance de cette fuite, les routes furent toutes barrées par ordre supérieur et des patrouilles commencèrent à battre le pays.

Malgré tous les efforts, l'énigmatique blessé demeura introuvable. Manifestement, il disposait d'un asile sûr dans la région. On perquisitionna donc un peu partout dans un rayon de quarante kilomètres. Mais ces nouvelles opérations n'aboutirent pas davantage.

C'est, trois semaines après, qu'un hasard fit découvrir, dans un fourré, le corps déjà décomposé de l'inconnu à la tête bandée.

On transporta le cadavre dans un hôpital et, sur la demande de

l'Intelligence Service, un médecin fut désigné pour en pratiquer l'examen attentif.

A l'étonnement du praticien, la mâchoire de l'homme, les bandages une fois arrachés, apparut absolument intacte.

Par contre, le médecin remarqua une blessure à la tempe droite provoquée incontestablement par une arme à feu. Des constatations opérées, il devait résulter, en effet, que l'inconnu s'était suicidé en se tirant une balle de revolver à bout portant.

Dans ses vêtements on ne trouva rien qui fût de nature à éclairer les enquêteurs. Aucun papier d'identité, simplement une assez forte somme d'argent, en monnaie française, qui contrastait étrangement avec la pauvreté de sa vêtue.

Une seule hypothèse s'offrit comme admissible: l'homme était un espion, qui, pour se soustraire à d'indiscrètes questions, avait jugé habile de simuler une blessure à la mâchoire.

Mais pourquoi avait-il donc tenté à ses jours ? Dans un moment d'affolement, s'étant vu découvert et serré de près, avait-il préféré la mort à sa capture ? Le mystère demeura impénétrable.

Dès qu'on l'eut mis au courant du résultat des investigations, l'officier de renseignements décida—ruse pour ruse—d'utiliser dans un dessein nettement grandguinole que le corps de l'Inconnu à la tête bandée.

Il fit revêtir le cadavre en putréfaction—ce qui n'était pas besoin aisée—d'un vieil uniforme britannique dans la poche duquel il glissa un ordre habilement maquillé. Il enjoignit ensuite à deux de ses collaborateurs de transporter le corps aux environs d'Arras et de le jeter dans la Scarpe.

Les flots de cette rivière coulant vers l'est pour se perdre dans les lignes allemandes, ne pouvaient manquer de porter le cadavre chez l'ennemi.

On savait, depuis peu, que les agents secrets de l'envahisseur usaient de procédés de ce genre pour transmettre leurs messages. Ils plaçaient d'ailleurs, aussi bien dans des boîtes vides, au milieu de détritiques ou dans le corps de poissons crevés et de chiens morts, les indications qu'ils avaient été à même de recueillir.

A la suite de la découverte fortuite de ce subterfuge, les Anglais installèrent de nombreux filets destinés à arrêter les épaves de toutes sortes courant au fil de

l'eau. Les objets recueillis étaient ensuite passés au crible.

Les Britanniques, en laissant ainsi flotter jusqu'aux lignes adverses le soi-disant cadavre de l'un des leurs, étaient d'avance certains que l'ennemi s'empresserait de l'examiner minutieusement, avec l'espoir de découvrir sur lui quelque pli digne d'intérêt.

Et *l'Intelligence Service* prétendait, en faisant tomber les Allemands dans ce piège, leur rendre avec usure la monnaie de leur pièce.

CHAPITRE VI

RUSES MACABRES ET ENTERREMENTS MOUVEMENTS

L'Intelligence Service a, de tout temps, élevé la mystification à la hauteur d'un art.

Pour dérouter l'ennemi, pour le lancer sur de fausses pistes, son habileté est sans rivale. Tout lui est bon, tout, sans exception. Mais il estime avec raison que la chose la plus déconcertante—c'est-à-dire celle qui échappe aux prévisions—est incontestablement la meilleure. Pour s'assurer le succès, il faut, en effet, que l'adversaire ne puisse jamais être effleuré par le moindre soupçon.

Pendant la guerre, *l'Intelligence Service* n'a pas hésité, comme nous l'avons vu, à maquiller parfois jusqu'à des cadavres.

Le cas du faux soldat britannique jeté dans les eaux boueuses de la Scarpe dans la direction des lignes ennemies, avec sur lui des papiers truqués, n'est pas un exemple isolé.

Voici une anecdote qui le prouve :

Au début des hostilités, deux camionnettes militaires arrivant en droite ligne du G. Q. G. anglais, stoppèrent une nuit, boulevard du Palais, devant la Préfecture de Police.

Des officiers britanniques en descendirent qui émirent la prétention d'être reçus, sur le champ, pour un motif impérieux, par le Préfet lui-même. C'était M. Hennion qui assumait, à l'époque, ces hautes fonctions.

Le Préfet venait de regagner ses appartements. Il était minuit passé.

Un attaché du Cabinet—il occupe aujourd'hui une importante fonction dans une administration de l'Etat—se chargea de recevoir les anglais. Il voulut, avant d'aller réveiller son chef, s'assurer de l'importance de l'affaire qui ame-

nait à une heure aussi inhabituelle ces visiteurs importuns.

Les officiers de *l'Intelligence Service* déclinerent leur qualité, mais, sur les raisons de leur venue, ils se montrèrent d'une réserve extrême, arguant :

—“La chose est si sérieuse que nous devons voir le Préfet lui-même.”

Que se passait-il donc ? L'armée de French avait-elle essuyé quelque échec soudain ? Allait-elle être forcée de refluer jusqu'aux portes de Paris et s'agissait-il de prévoir, de toute urgence, des cantonnements pour ses troupes ?

Boulevard du Palais, on se posait avec angoisse ces questions, tandis que les nocturnes voyageurs refusaient obstinément de s'expliquer, hors la présence du Préfet.

—“Nous voulons parler, insistèrent-ils, au *Lord Chief of Police*, pour une chose grave et pressante.”

Force fut donc à M. Hennion de recevoir ces singuliers solliciteurs qui venaient aussi fâcheusement le tirer de son sommeil.

Lorsque le plus élevé en grade des officiers anglais se trouva enfin en présence du Préfet, il manifesta une sorte de gêne contrastant curieusement avec l'impatience qu'il avait laissé percer auparavant. Il ne parvenait pas à énoncer clairement “cette chose si grave” qui motivait son voyage à Paris et son irruption à la préfecture.

D'habitude, les hommes de *l'Intelligence Service* ne font pas les timides. Celui-ci semblait éprouver quelque difficulté à exposer sa requête ; il cherchait à s'exprimer par périphrases et n'y réussissait que très imparfaitement.

—“C'est quelque histoire de mœurs particulièrement scabreuse”—pensa M. Hennion.

A force de patience, on parvint à mettre l'officier plus à son aise.

—“Vous pouvez tout me dire, lui déclara le Préfet, bon enfant : les Français sont gens d'esprit large, ils savent tout entendre sans en être scandalisés. Voyons, de quoi s'agit-il ?”

Fort de cette assurance, l'officier britannique se décida à confesser le but de sa mission :

—“Nous venons... nous sommes venus chercher dans nos voitures pour les emmener au front les... les corps dont vous êtes à même de disposer, pour en tirer parti dans un dessein d'ordre militaire.

Et l'officier exhiba un ordre du Général en chef du corps expéditionnaire britannique qui l'autorisait à se rendre à Paris et l'habilitait auprès des autorités fran-

çaises. Aucune précision pourtant n'était donnée dans ce pli quant à la nature du service qui devait être sollicité.

L'Anglais ajouta, péremptoire :

—“Il me faudrait tout de suite vingt cadavres.”

M. Hennion demeura interloqué.

Mais, curieux professionnellement, le Préfet voulut savoir pour quelles étranges fins militaires nos alliés émettaient la prétention d'utiliser ainsi les corps de la morgue.

Alors, on lui exposa le pharamineux projet :

—“Les cadavres seront revêtus d'uniformes britanniques ; ils sont destinés à tromper l'adversaire sur nos intentions, grâce aux indications erronées qu'il ne manquera pas de trouver sur eux.

“Demain, poursuivit l'homme de *l'Intelligence*, nous effectuerons l'opération et nous nous arrangerons pour que les boches découvrent ces “mannequins” dans leurs lignes.”

—“Mais, des cadavres, repartit le Préfet, vous n'en avez que trop, hélas ! au front. Que n'employez-vous, pour ce subterfuge, les dépouilles de vos soldats, ce qui vous éviterait les vicissitudes d'un transport aussi macabre ?”

—“Il serait, *sir*, *really shocking* d'employer à pareille besogne des soldats de Sa Majesté, même morts. Aussi, nous sommes-nous décidés pour vos “macabs”, comme vous dites, je crois, en français.”

Le Préfet coupa court à l'entretien en déclarant qu'il ne lui appartenait pas de trancher la question et qu'il en référerait au gouvernement, dès le début de la matinée.

Le jour même, on fit signifier par un officier du deuxième bureau à son collègue de *l'Intelligence Service* que la Ville de Paris ne croyait pas pouvoir, à son grand regret, laisser utiliser les dépouilles de ses habitants pour cette besogne extra-administrative.

Et les officiers britanniques s'en retournèrent à leur Grand Quartier, avec leurs camionnettes vides et leur déconvenue.

On devait apprendre, quelques jours après, qu'ils avaient réussi, malgré tout, à mettre à exécution leur fameux projet en employant des corps de prisonniers qui avaient été tués, au cours d'une corvée, par l'éclatement d'une bombe d'avion.

C'est ainsi que, morts, ces allemands regagnèrent leurs lignes, camouflés en soldats britanniques.

Ces deux anecdotes macabres s'apparentent aux enterrements truqués de Baer-le-Duc.

Une parcelle du territoire belge —il convient de le rappeler— se trouve, par suite des hasards et de la fantaisie des traités, enclose en pays hollandais.

Cette infime langue de terre, incrustée dans les Pays-Bas, à quelques kilomètres à peine de la frontière, n'a jamais été occupée au cours des hostilités par les Allemands.

Elle ne pouvait l'être, en effet, que si les armées du Kaiser se décidaient à violer la neutralité bienveillante de la Hollande.

Ainsi, sur les bords de l'Escaut, le glorieux pavillon du Roi Albert a-t-il continué, malgré l'invasion de toute la Belgique du Nord, à flotter librement, semblant narguer les polices de von Bissing.

Les Alliés ne tardèrent pas—cela va de soi—à mettre à profit cette étrange particularité. Ils organisèrent dans la petite commune de Baer-le-Duc un centre d'espionnage d'autant plus actif qu'il se trouvait à la fois géographiquement en Hollande et politiquement sous la protection du drapeau belge.

Les Allemands enrageaient de pouvoir à la lorgnette apercevoir ce minuscule hameau de six cents âmes, mais d'être dans l'impossibilité de le conquérir et d'y imposer leur loi.

D'innombrables réfugiés belges firent tout naturellement escale au havre de Baer-le-Duc avant de poursuivre leur route vers l'Angleterre.

Certains de ces émigrés nous apportaient, évidemment, des renseignements, mais, en général, ils hésitaient à être porteurs du moindre pli au passage de la frontière, car ils n'ignoraient pas, qu'en cas de rupture, le plus petit papier suspect découvert sur eux équivalait à un arrêt de mort.

Aussi, le Major Oppenheim, Délégué de l'*Intelligence Service* à Rotterdam, inventa-t-il, pour recevoir ses rapports, un mode de transport de courrier rigoureusement inédit dont il s'est montré depuis justement fier.

Cet astucieux major avait imaginé d'organiser à Baer-le-Duc des inhumations pour patriotes belges.

Et pour l'agencement de ces pompes funèbres, il ne craignait pas de faire à M. de Borniol la concurrence la plus imprévue.

Lorsqu'un Belge venait à décéder dans une commune proche de la frontière, on représentait à sa famille qu'il lui était loisible de

solliciter le transport du corps à Baer-le-Duc. Parfois, c'était le défunt lui-même qui avait manifesté le désir de dormir son dernier sommeil en territoire non envahi.

La famille présentait donc à l'autorité allemande une demande en règle pour accompagner le cercueil jusqu'au petit village inclus en pays hollandais.

Les Allemands, qui affectaient pour les cérémonies mortuaires un certain libéralisme, ne croyaient pas pouvoir s'opposer à ce désir qui paraissait légitime et ils autorisaient le plus souvent la sortie des convois funéraires.

Ils ne mettaient que deux conditions à l'obtention de cette faveur : une forte caution devait garantir le retour en Belgique envahie des parents habilités à se rendre à Baer-le-Duc, puis le cercueil devait être minutieusement visité par un médecin germanique avant de franchir la frontière.

Certes, on livrait la bière à de nombreuses investigations, mais les agents de l'*Intelligence Service* et les patriotes de la *Libre Belgique* étaient passés maître en l'art de rendre introuvables les papiers destinés à Oppenheim.

Et les morts, complices, faisaient ainsi régulièrement pénétrer en Hollande les rapports secrets impatiemment attendus par les Alliés.

A Baer-le-Duc, des fossoyeurs à la solde de nos services spéciaux avaient mission d'ouvrir, en grand secret, les cercueils, pour en extraire les précieux documents.

Pendant deux années, ce manège se renouvela avec une si constante périodicité que le petit cimetière de Baer-le-Duc s'avéra bien vite trop exigü pour accueillir tant de morts ! Il déborda dans les champs environnants.

Mais, brusquement, par suite d'une délation, les Allemands percèrent à jour le stratagème.

La chose fut éventée un soir où, dans une famille d'Anvers, on venait de procéder, sous la surveillance attentive d'un médecin allemand, à la mise en bière d'un mort destiné au cimetière de Baer-le-Duc.

Des officiers du contre-espionnage germanique firent brutalement irruption dans la chambre mortuaire, d'où ils chassèrent sans ménagements la famille éplorée. Une fois seuls, ils s'attaquèrent au cercueil et commencèrent à le vider de son contenu, puis ils le mirent en pièces pour s'assurer qu'il ne recelait pas un double fond et



“Les
femmes . . .

comme les films . . . ont besoin
d'une chanson sur le thème”

dit LOIS WILSON

«Les chansons qui sont le thème des films . . . vous ne les oubliez pas ! Elles se nichent dans votre cœur . . . elles vous viennent à l'esprit des jours durant . . . des années durant, pour toujours peut-être ! Certaines jeunes filles . . . des jeunes filles sages . . . ont leur chanson également. Un rien de senteur . . . qui toujours les accompagne. Qui doucement se glisse dans les narines de tous ceux qui les connaissent et fait que désormais cette odeur et elles ne font qu'un. Ma chanson-thème ? . . . Je savais bien que vous alliez me la demander ! . . . et je vous la donnerai. C'est le «Seventeen». . . un parfum qui répond à son nom et à ce bel âge de dix-sept ans . . . il est naïf et pourtant sage . . . plein de langueur et pourtant plein d'entrain ! Je l'ai toujours sur moi —pour les idées qu'il me donne—des idées si jeunes—si... en un mot des idées de pas plus de dix-sept ans !»

Huit articles de toilette
portent le nom de
“Seventeen”

Le Parfum . . . la clef de l'ensemble “Seventeen”. La Poudre de Riz . . . dont les nuances et la texture sont pleines de jeunesse, tout comme son parfum. Le Compact . . . une magnifique chose, noir comme de l'onyx ; prend la poudre solidifiée ou pulvérisée. La Poudre de Toilette . . . une douce et délicate poudre ayant le parfum le plus rafraîchissant que l'on puisse s'imaginer. Le Sachet . . . donnant un rien de “Seventeen” au linge et aux vêtements. L'Eau de Toilette . . . une expression subtile de parfum “Seventeen”. La Poudre de Talc . . . délicate et calmante, dans une gracieuse boîte en verre. La Brillantine . . . solide et liquide, dans de charmants récipients, toutes deux possédant juste un tant soit peu de parfum “Seventeen”.



que les planches ne dissimulaient aucune fente secrète.

Ces recherches n'ayant donné aucun résultat, les Allemands, furieux, s'en prirent alors au cadavre. Ils se livrèrent sur lui à de si complètes investigations qu'ils finirent par découvrir un long tube de bois qui avait été enfoncé dans cette cachette insoupçonnable : la gorge du mort.

Le tube renfermait, bien entendu, des papiers fort compromettants; ils permirent aux Allemands d'opérer une dizaine d'arrestations, dont plusieurs furent suivies d'exécutions capitales.

A dater de ce jour, le "truc" du Major Oppenheim fut abandonné, les enterrements à Baer-le-Duc ayant été interdits.

Désormais, aucun Belge, vivant ou mort, ne fut plus autorisé à franchir la frontière de Hollande.

*
* *

Pendant la guerre—que ce soit en Suisse, en Belgique, aux Pays-Bas ou ailleurs—l'espionnage vraiment a été roi.

Mais sa suprématie ne s'est pas seulement affirmée au cours de ces années tragiques. Non! l'espionnage, qui est de tous les temps et de tous les pays, a été—sans que l'on s'en soit douté—à la base même d'événements sensationnels, avant comme après les hostilités.

Faisant appel à des documents confidentiels, nous allons, par lui, éclairer d'un jour inattendu de mystérieuses ténèbres: le conflit russo-japonais, la révolte de la Mer Noire.

CHAPITRE VII

LES DESSOUS DE L'EXPEDITION RUSSE

C'était le 8 octobre 1918, pendant l'un de ces cent jours haults qui précédèrent l'armistice.

Les Alliés, abattant coup sur coup leurs cartes maîtresses, allaient enfin réduire à leur merci l'ennemi terrible qui, quatre années durant, sans répit, les avait partout tenus en échec.

La Turquie épuisée avait demandé grâce; après elle, la Bulgarie assiégée capitulait, l'Autriche-Hongrie, à son tour, se résignait à signer sa reddition.

On assistait donc aux derniers sursauts de la bête blessée à mort, aux ultimes efforts de l'Allemagne désemparée, tandis que l'Italie déjà acclamait sa victoire.

Depuis le 30 septembre, Franchet d'Esperey qui commandait en chef l'armée française d'Orient et

le corps expéditionnaire britannique avait arrêté son plan: il voulait, traversant l'ancien front serbo-bulgare, enjammer l'Autriche et marcher sur Berlin. Cette opération, d'une audacieuse logique, devait prendre à revers Hindenburg en lui assénant, sur la nuque, le coup fatal! C'était permettre aux armées de Foch de dévaler irrésistiblement du front occidental vers le Palatinat.

Or, au moment précis où Franchet d'Esperey fiévreusement dictait ses derniers ordres après avoir réglé minutieusement les détails de son avance sur Vienne, il reçut, ce 8 octobre, à dix heures du matin, du Président du Conseil en exercice, M. Georges Clemenceau, un télégramme déconcertant, presque insultant, lui enjoignant brutalement: "de mettre fin à toute initiative personnelle et de remettre sans délai le commandement de Constantinople à un général britannique".

Franchet d'Esperey, le rouge au front, s'inclina. Un soldat doit obéir! Ainsi, parfois, l'implacable servitude militaire se complait à broyer, dans son étau, les ambitions les plus hautes des grands capitaines!

Hélas! les conséquences du veto clemenciste se révélèrent désastreuses: nous perdions à jamais le bénéfice d'une situation vraiment unique. Notre gouvernement, s'abandonnant à on ne sait quels rêves chimériques, nous faisait lâcher la proie pour l'ombre. Notre but national, sous la pression du cabinet de Londres, était sacrifié à des fins étrangères.

L'Histoire pourra-t-elle juger autrement que sévèrement cet acte d'aberration: la France, en pleine victoire, renonçant volontairement au bénéfice immense d'une décision militaire éclatante?

Le dramatique télégramme du 8 octobre fut bientôt suivi d'une lettre qui renferme la raison implicite de l'ordre précédent. Qu'on me permette de la reproduire ici *in extenso*, pour aider à la compréhension des événements:

MINISTERE
DE LA GUERRE *Confidentiel*

ETAT-MAJOR GENERAL

Paris, le 27 octobre 1918.
3e Bureau A.

No 13,644 B. S. 3.

*Le Président du Conseil, Ministre
de la Guerre, à M. le Général*

Commandant en Chef les Armées Alliées d'Orient.

SALONIQUE.

"J'ai l'honneur de vous adresser, ci-joint, copie d'une lettre exposant les grandes lignes du plan d'action qu'il conviendrait d'adopter en Russie, non seulement pour y poursuivre la lutte contre les puissances centrales, mais encore pour réaliser l'encerclement économique du bolchevisme et en provoquer la chute.

Il ne s'agit encore, bien entendu, que d'un projet, répondant aux vues du Gouvernement français, et dont la réalisation réclamera l'accord préalable des puissances intéressées de l'Entente.

"Cet accord une fois établi, l'intervention alliée en Russie méridionale, prévue dans ce plan d'action, constituera le prolongement naturel des opérations confiées aux Armées d'Orient. C'est à ce prix qu'elle a déjà été indiquée comme l'un des buts ultérieurs à poursuivre dans les directives qui ont fait l'objet de l'instruction personnelle et secrète du 7 octobre (Instruction No 12,913 B. S. 3, qui vous a été remise par le Général Berthelot).

"Le développement progressif de cette intervention sera évidemment fonction des possibilités qui nous seront ouvertes à la suite de notre intervention en Roumanie et lorsque la capitulation totale de la Turquie nous permettra d'aborder la région d'Odessa par la Mer Noire.

"C'est dans le cadre ainsi tracé que je vous prie de vouloir bien, dès maintenant, et à titre de prévision, étudier de concert avec le général Berthelot, les conditions d'exécution de cette action éventuelle en Russie méridionale.

"Je vous serais obligé de m'adresser, dès que possible, les résultats de cette étude.

"Afin de vous orienter plus complètement sur les diverses faces de l'action interalliée en Russie, je joins à la présente communication copie de la note collective No 38 des représentants militaires permanents près le Conseil Supérieur de la Guerre, note qui expose, dans ses grandes lignes, les conditions dans lesquelles les efforts déjà entrepris par le Nord, l'Est et le Sud-Est de la Russie devraient être développés et soudés entre eux.

"Cette note collective a déjà reçu l'agrément du Gouvernement italien et du Gouvernement français. Elle est actuellement soumise

à l'examen du Gouvernement britannique.

(Signé): CLEMENCEAU.

Le Général Franchet d'Esperey reçut, tel un coup de massue, ces surprenantes instructions. Malgré son respect de la discipline, il ne put s'empêcher de protester de toute son énergie contre cette expédition de Russie décidée si à la légère et entreprise sans la moindre préparation. Il adressa à Paris télégramme sur télégramme. Dans le message No 5,920-3 on trouve ces lignes douloureuses:

"Mes troupes sont insuffisantes pour entrer dans ce grand pays glacé, surtout en hiver. Je pourrais tout au plus tenir Odessa et les ports voisins. Mais je dois vous dire ceci: qu'autant pendant la guerre nos troupes, dans un esprit de résignation patriotique, ont accepté la prolongation de leur séjour en Orient, autant elles entrent joyeusement en Hongrie, entrevoyant l'entrée triomphale en Allemagne, autant les opérations et l'occupation en Ukraine et en Russie seraient mal vues et risqueraient d'amener des incidents pénibles."

(Signé): FRANCHET D'ESPEREY.

Hélas! dans les hautes sphères, la campagne de Russie—dont le nom est pourtant si tragiquement évocateur—était irrévocablement décidée et rien n'allait plus pouvoir l'arrêter.

A la suite des protestations réitérées de Franchet d'Esperey, qui fit preuve en la circonstance d'une remarquable clairvoyance, le Gouvernement français parut pris d'un remords tardif autant que passager: le 5 novembre—six jours avant la fin des hostilités contre l'Allemagne—il enjoignit au Commandant de l'Armée d'Orient de différer son départ pour la Russie et de "concentrer contre l'Allemagne le maximum de ses moyens".

Ordre, contre-ordre, désordre!!

Le 12 novembre 1918—lendemain de cet armistice si ardemment attendu, dont pour notre destin l'heure sonnait au cadran de l'Histoire ou trop tard ou trop tôt!—arriva un nouveau télégramme exigeant, péremptoirement, cette fois, le "commencement d'une action militaire efficace en Mer Noire".

Puisque Paris, sous la pression d'on ne sait quelles ténébreuses intrigues, s'obstinait en dépit de tout et malgré l'évidence, il n'y avait plus qu'à s'exécuter...

Et le 16 novembre, notre première escadre de ligne, ayant franchi le Bosphore et traversé la Mer Noire, vint mouiller devant Sébastopol.

Le 25 novembre, le torpilleur *Protet* était dépêché de toute urgence à Galatz, en Roumanie, pour établir une liaison entre le corps expéditionnaire de Russie et le Général Berthelot, chef de la Mission Militaire Française auprès de l'armée roumaine.

Au même moment, le torpilleur britannique *Bever*, battant pavillon de l'Amiral Bollard, cinglait vers Bakou, le grand port pétrolier sur lequel l'amirauté anglaise voulait établir sa fructueuse hégémonie...

Quelques jours après, le 1er décembre, nos vaisseaux de haut bord *Mirabeau*, *Justice*, *Jules-Michelet*, arrivaient à leur tour devant Odessa pour protéger le débarquement de nos troupes et escorter les transports de soldats polonais et serbes chargés de renforcer notre corps expéditionnaire.

Le gros de l'armée d'Orient n'allait pas tarder à suivre son avant-garde et, le 8 décembre, le Général Boriou, commandant la 156e D.I., reçut à Salonique son ordre de départ.

Admirons la rédaction de cette prose militaire émaillée d'euphémismes encourageants:

COMMANDANT EN CHEF DES
ARMÉES ALLIÉES D'ORIENT

ETAT-MAJOR GENERAL

3e Bureau

No 6224-3

Q. G. A. A. le 8 décembre 1918.

Le Général Franchet d'Esperey,
Commandant en Chef des Armées Alliées d'Orient, à M. le Général Commandant la 156e D.I.

Le Ministre a décidé l'envoi de la 156e D.I. en Russie méridionale en vue d'y occuper exclusivement les ports d'Odessa et de Sébastopol.

Ce service qui incombe à la 156e D.I. ne doit surprendre personne, ni être considéré comme une mission particulièrement désavantageuse.

P. O. Le Chef d'Etat-Major,
(Signé): Ch. CHARPY.

Par son habile phraséologie, le Général Charpy s'efforçait de dépeindre "comme la simple occupation pacifique de deux très gran-

des villes" cette expédition décidée en hâte et hasardée en plein hiver. L'excuse était qu'il fallait faire vite pour soutenir les forces chancelantes de Denikine, appuyer l'action incertaine de Kolchack en Sibérie et créer une diversion dont profiterait notre infortuné corps expéditionnaire d'Arkhangel, prisonnier des glaces arctiques et décimé avant d'avoir pu combattre.

Mais les soldats, eux, ne s'y trompèrent pas! Ils ne virent qu'une chose: c'était la guerre encore et toujours; la guerre et ses dangers incessants, la guerre avec son inéluctable cortège de souffrances. Quoi? Il leur faudrait combattre en Orient, alors que l'armistice avait déjà pacifié l'Occident?

Et vers quelle conquête parlaient-ils?

Celle de cette immense Russie mieux défendue par ses neiges impénétrables que par mille bastions crénelés, terre indomptable et fatale que Napoléon, lui-même, jamais ne put asservir.

—"La guerre recommence donc?" demandaient anxieusement les soldats mal équipés, lassés, aigris, à leurs officiers désabusés.

CHAPITRE VIII

LA MYSTERIEUSE ESPIONNE

Le 17 décembre, le Général Boriou arrive en vue d'Odessa; le lendemain, il y effectue son entrée après avoir fait apposer sur les murs de la ville la proclamation suivante:

A TOUS LES HABITANTS
DU SUD DE LA RUSSIE!

Le général Boriou, commandant la 156e D.I. qui vient de débarquer à Odessa, ce 18 décembre, à 8 heures du matin, prend Odessa sous sa haute protection. Les troupes russes et unités étrangères locales passent sous son commandement. Les Alliés viennent, aujourd'hui, en Russie, pour donner la possibilité aux éléments sains et aux patriotes russes de rétablir l'ordre troublé si longtemps par une guerre civile acharnée. Le général de brigade Gréchine Almazoff, commandant l'armée volontaire à Odessa, est mis à la disposition du général Boriou et remplira les fonctions de gouverneur militaire d'Odessa.

(Signé): Général BORIOU.

Mais les troupes bolcheviques, qui avaient abandonné une grande partie d'Odessa aux troupes blanches commandées par le Général Gréchine Almazoff, continuaient à

entretenir dans la place de nombreux émissaires; ceux-ci, en réponse à la proclamation française, firent placarder une affiche dont il convient de souligner le style pittoresque.

MATELOTS ET SOLDATS
FRANÇAIS!
FILS DE LA GRANDE
REVOLUTION FRANÇAISE!
ENFANTS DE LA COMMUNE
DE PARIS!

Vive la Révolution russe!
Vive la République socialiste des
Soviets de Russie!
Vivent les Soviets des Ouvriers et
des Soldats!
Vive la Troisième Internationale
révolutionnaire!

Cette prose incendiaire ne parvint pas à émouvoir l'Etat-Major français; il s'installa à l'Hôtel de Londres, pendant que notre service de renseignements établissait son quartier général dans la maison Mass et Brodsky, au numéro 7 de la Place Catherine.

Le récit suivant montre quelles conséquences peuvent entraîner la légèreté d'une décision et la méconnaissance de ces «impondérables» tant vantés par Bismarck.

* * *

Le soir même du jour où le deuxième bureau emménagea, une inconnue au port altier et à l'élégance raffinée demanda à être reçue par l'officier de service.

Lorsqu'elle fut introduite, la belle visiteuse se nomma: Comtesse Rogersky, veuve du Colonel, ancien attaché de la Maison Militaire du Tsar.

Dans un français châtié, cette femme au parfum pénétrant tint à l'officier du contre-espionnage cet étrange discours:

—"Je suis déléguée auprès de vous, Monsieur, par une très puissante association. Vous me permettrez d'en taire le nom. Qu'il vous suffise de savoir que son siège social est partout, s'il n'est installé nulle part.

"Je viens — prêtez-moi toute votre attention — vous proposer de mettre la plus formidable organisation occulte qui soit au monde à la disposition des armées de votre pays.

"Si vous le voulez, grâce à moi, grâce à nous, les clefs de la sainte Russie vous seront livrées; s'il est nécessaire, ici même, à Odessa, Lénine et Trotsky et tous les maîtres de la Tcheka accourront implorer la paix.

"Songez-y; dans un mois, vos étendards triomphants peuvent flotter sur le Kremlin. Ce que Na-

Pour un temps limité vous pouvez acheter

Modess

à un prix

remarquablement
économique!

Quinze serviettes Modess au prix de douze!

Trois Serviettes Modess *Gratis*! Cette offre combinée spéciale s'applique au Modess Compact aussi bien qu'au Modess Régulier. Quinze serviettes, toutes du même genre (soit quinze "Compact", ou quinze "Régulier").



VOICI L'OFFRE:

1 paquet Standard de 12 serviettes Modess, valeur: 50 cents.

1 paquet-prime spéciale de 3 serviettes Modess, valeur: 15 cents. Les 2 paquets de 15 serviettes Modess, valeur: 65 cents.

pour **49 cents**



Si vous n'avez pas essayé Modess, alors, profitez de cette offre spéciale. Souple et moëlleuse, confortable et absorbante — vous en serez ravie. Bien entendu, si vous vous en servez déjà, vous vous empresserez de saisir cette occasion de vous en procurer une plus grande quantité tout en économisant.

Dans tous les magasins à rayons et les pharmacies — pour un temps limité.

Produit de

Johnson & Johnson
LIMITED OF CANADA

Les plus grands fabricants du monde de pansements chirurgicaux, bandages, cotons hydrophiles, etc.

poléon lui-même n'a su réussir, moi, Comtesse Rogersky, je le réaliserai...

«Apprenez que pour nous, il n'y a rien d'impossible. Il n'est que de s'entendre.»

—«Je crois vous en avoir assez dit. Veuillez me présenter à votre chef, le Général d'Anselme. C'est avec lui seul que je puis mettre au point une affaire de cette importance.»

Comme l'officier, perplexe, gardait le silence, elle reprit :

—«Je conçois votre surprise. Elle est bien naturelle. Notre action, voyez-vous, s'exerce en marge des Chancelleries et des Etats-Majors. Mais elle n'en est que plus efficace.»

«Pendant votre guerre contre l'Allemagne, nous aurions pu vous apporter notre précieuse collaboration; et votre victoire aurait été et plus rapide et plus complète. Que de vies humaines sacrifiées en vain, que de milliards gaspillés!... Regrets superflus!

«Je ne suis pas venue jusqu'à Odessa pour évoquer un passé définitivement révolu, mais bien pour vous parler du présent, et surtout pour préparer l'avenir...»

Impressionné par tant d'assurance, l'officier s'éloigna pour aller quérir l'un des adjoints au chef du service de renseignements.

—«Mon Commandant, il y a dans mon bureau une femme qui insiste pour être reçue par le Général. Elle veut lui proposer — je vous le donne en mille! — la tête de Lénine!

«Quoique aventurière, vraisemblablement! Je crois que le mieux serait de l'éconduire...»

Le Commandant grommela dans ses dents :

—«Aventurière ou non, il faut recevoir. Dans notre métier, voyez-vous, jeune homme, on ne doit négliger aucun élément, si invraisemblable puisse-t-il paraître *a priori*. La vérité, qui se plaît à nous fuir sans cesse, jaillit parfois d'une source imprévue. Je vous accompagne...»

—«Madame, je vous écoute.»

—«En résumé, Monsieur, je fais à votre gouvernement l'offre suivante: vous livrer Lénine avec tout son Etat-Major.

«Si vous le voulez, les maîtres actuels de la Russie seront réduits sous peu à implorer la paix.

«En échange, je vous demanderai peu de chose. La France est un pays riche qui, je pense, ne lésinera pas pour s'assurer l'appui de notre association.

«Mais peut-être ne savez-vous pas quelle puissance formidable nous représentons? Apprenez donc

que nous sommes en relations d'affaires suivies, aussi bien avec les maîtres de Downing Street, qu'avec ceux du Tiergarten ou du S.R. de Turin. Tous, jusqu'à présent, se sont déclarés satisfaits d'une collaboration dont ils ne sauraient plus dorénavant se passer.

«Certaines opérations, qu'un pays comme le vôtre ne peut décemment couvrir de son pavillon, il lui est loisible de les réaliser par notre intermédiaire.

«Aucune puissance ne doit nous ignorer. Ne décidons-nous pas bien souvent de l'issue des guerres et du sort des peuples?

«Et si, pour vous convaincre, il vous faut un exemple... entre cent, en voici un: vous souvenez-vous de Port-Arthur, la forteresse réputée inexpugnable?

«Eh bien! c'est nous qui l'avons contraint à capituler... Je vous en prie, hâtez-vous de prévenir le Général. Dites-lui qu'aujourd'hui, il ne s'agit pas seulement de Port-Arthur, mais bien de la Russie entière...»

—«Je prends note, Madame, de votre communication. Veuillez revenir demain à cinq heures.»

Le lendemain, l'étrange visiteuse à l'heure convenue, fut introduite dans une vaste pièce où siégeait un aéropage composé de cinq officiers. Invitée à s'expliquer, elle réédita sa proposition, puis, négligemment, formula ce reproche :

—«Cependant, Messieurs, laissez-moi m'étonner; c'est votre Général lui-même que je désirais voir. Ses collaborateurs, si distingués soient-ils, ne peuvent en cette délicate matière se substituer à lui

«Notre organisme est assez puissant, je pense, pour traiter de pair avec le chef de votre service. Ne m'en veuillez pas, mais je préfère m'entendre avec Dieu, sans passer par ses Saints.»

Le Colonel, qui présidait à l'audition de la Comtesse, tenta de calmer son impatience par ces mots :

—«Puisque vous vous vantez, Madame, d'avoir livré Port-Arthur aux Japonais — ce que je me garderai de contester — pouvez-vous, pour nous permettre d'apprécier la valeur de vos propositions, nous fournir quelques détails sur la façon dont se serait effectuée cette extraordinaire opération?»

Piquée au vif, la Comtesse se cabra. Elle se leva, laissant choir à ses pieds son opulente fourrure et se mit à parler, à parler durant deux longues heures :

—«Votre défiance, Messieurs, ne se justifie pas. Je ne savais pas les Français si sceptiques, mais,

puisque vous me forcez à m'expliquer, je vous dirai tout. Ah! vous voulez des preuves, eh bien! en voici...

«Apprenez donc que c'est moi, Sonia Rogersky qui, aidée du comte Tillinsky et des capitaines Théodoroff et Worsky, ai livré à l'Amiral Hoky, commandant en chef de la flotte nipponne, Port-Arthur, l'oeil de Tsars sur la Chine.

«Cette forteresse, que les experts militaires les plus qualifiés prétendaient imprenable, se rendit, vous le savez, sans même esquisser la défense que lui permettaient ses forts — les plus modernes de l'époque — et ses champs de mines sous-marines — un chef-d'oeuvre de technique navale.

«Puisque vous me mettez aussi brutalement au défi de prouver ce que j'avance, voici par le détail comment ces événements historiques se sont déroulés :

«Les organismes secrets du Japon connaissaient de longue date la puissance de notre association; aussi, lorsque la guerre éclata, ils n'hésitèrent pas à entrer en contact étroit avec nous.

«C'est à moi qu'incomba la charge des négociations.

«A Changhaï, je rencontrai, dans les premiers jours de janvier 1905, le chef du service d'espionnage japonais.

«Je n'ai pas à vous dire son nom. Que vous importerait, d'ailleurs?»

Sonia Rogersky s'arrêta brusquement; elle parut se débattre entre deux sentiments contradictoires. Passant outre à ses scrupules :

—«Pour vous, je n'aurai pas de secret: il s'agit du prince Yomayata, le propre cousin du Mikado.»

Puis elle reprit, presque brutalement :

«C'est que les Japonais ont compris, eux, toute l'importance de l'espionnage! Ils n'hésitent pas à charger un prince de la Maison de l'Empereur d'assumer la haute direction de leur service de renseignements. En cela ils marchent sur les traces de leur modèle: les Anglais.

«A côté de ces maîtres, je regrette d'avoir à vous le dire, vous n'êtes, Messieurs les Français, que des apprentis.

«Mais revenons à l'affaire qui vous intéresse: le prince Yomayata, gentleman froid et méthodique, qui ne s'embarrasse pas de périphrases inutiles, avec moi alla droit au but.

«C'était un soir; il m'avait convoquée dans l'appartement qu'il occupait avec sa suite dans un palace de Changhaï. Rapidement, il me murmura, dans l'or de son sourire extasié :

—«Pouvez-vous nous livrer Port-Arthur?»

—«Oui.»

—«Sans combat?»

—«Oui, ou presque; le minimum indispensable seulement.»

CHAPITRE XIII

LA PRISE DE PORT-ARTHUR

«Mon interlocuteur qui me parlait tout bas à l'oreille plissa alors malicieusement ses petits yeux bridés; puis, me saisissant la main dans l'étau de sa poigne nerveuse et tremblant d'impatience, il me jeta ces mots avec un rictus sarcastique de joie :

—«Combien? ah! dites vite combien cela nous coûterait.»

«La chose méritait réflexion. Je fis, sur mon calepin, de rapides calculs, puis j'inscrivis sur une feuille de papier que je lui tendis ces simples chiffres :

30,000,000

«Le prince lut avidement et balbutia :

—«Que voulez-vous dire? Est-ce trente millions de pennies?»

—«Altesse, plaisantez - vous? Nous ne traitons — apprenez-le — que dans la monnaie du pays qui nous sollicite. Il s'agit, par conséquent, de trente millions de yens, pas un penny de moins. Vous savez qu'on ne nous marchande jamais. C'est à prendre ou à laisser...»

«Le Japonais chancela, comme pris de vertige :

—«Mais c'est impossible, Comtesse, c'est beaucoup trop... Mon pays n'est pas riche. Ce serait sa ruine! Serait-il, d'ailleurs, en mesure de payer jamais une somme aussi fabuleuse? Non, vraiment, je ne puis vous donner autant; non, je ne le puis pas, en conscience.»

«Et il sembla tomber dans un état de complète prostration.

«Ironique, je repris :

—«Je ne vous pensais pas si gênés. Eh bien! n'en parlons plus. Puisque vous repoussez ma proposition, je vois ce qu'il me reste à faire. Avec les Russes, je suis certaine de m'entendre; eux, savent se montrer grands seigneurs.

«Le Japonais, brusquement pris de peur, changea de tactique; àprement il entreprit de discuter le prix, jurant que je voulais l'égorger, dépouiller le Mikado de ses richesses ancestrales et mettre enfin sur la paille tous les Nippons. Vraiment c'était bouffon!

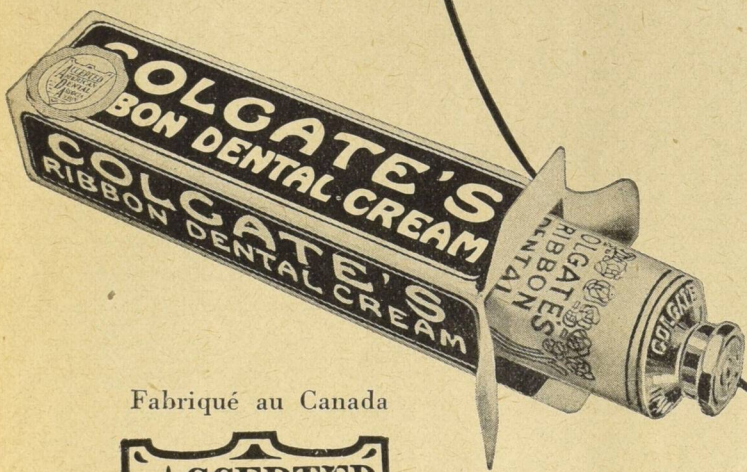
«Quand je jugeai que la comédie avait assez duré, je fis mine de me lever. Le prince, me voyant irréductible, se calma comme par enchantement et m'invita à préci-

**LE PRIX
N'EST PAS L'INDICE
DE QUALITE POUR
CETTE PATE DENTIFRICE**

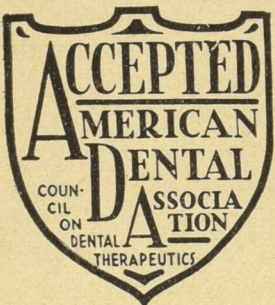
**Le Conseil de Thérapie Dentaire
accepte le**

COLGATE

Prix 25 Sous



Fabriqué au Canada



Veillez à ce que le sceau
d'acceptation soit sur la
pâte dentifrice que vous
achetez.

L E COLGATE est la pâte dentifrice de plus grande vente —
et elle l'a été depuis 30 ans.

Le Colgate est plus universellement recommandé par les dentistes d'année en année que tout autre dentifrice jamais fabriqué.

Le Colgate a maintenant — après 30 ans en tête de liste — été accepté par le Conseil de Thérapie Dentaire de l'Association Dentaire Américaine. Le sceau signifie que la composition du produit a été soumise au Conseil et que celui-ci juge pouvoir endosser les revendications faites.

Le Colgate se vend à 25 sous pour la simple raison que plus de gens l'emploient que toute autre marque. Le prix est important — mais c'est la qualité, non le prix, qui a fait que le Colgate est resté en tête de liste depuis 30 ans.

6426-F

ser les modalités de l'opération projetée.

«Prenant bientôt congé de lui, je l'invitai à bien réfléchir et je me mis sans tarder en campagne. Peu de temps après, j'étais à même de garantir le succès.

«Il y serait trop long de vous indiquer les détails du plan imaginé. Il me faudrait mes documents, mes cartes.

«Permettez-moi d'abréger. Je suis finalement arrivée à convaincre le chef du service secret de l'Empire du Soleil Levant que nous possédions dans Port-Arthur des intelligences toutes puissantes.

«Voici comment les rôles se trouvèrent répartis:

«Le comte Tillinsky, commandant l'artillerie du port, devant faire incendier les réserves de munitions, après que le commandant Worsky aurait livré aux Nippons les cartes secrètes et les emplacements des champs de mines, bref la clef de passes. Mon ami Théodoroff se chargeait de circonvenir l'Etat-Major et de le convaincre que toute résistance était désormais impossible.

«Je ne vous parle pas de tous nos autres agents que mes chefs préférèrent laisser dans l'ombre. Qu'il vous suffise de savoir que je fus éloquente et que mes arguments décidèrent le prince, dès notre seconde entrevue.

«Je le revois toujours, replié sur lui-même, tel une bête prête à bondir; il marmotait des choses inintelligibles et ricanait de joie, oubliant ma présence.

—«C'est trop beau, c'est inespéré!

«Port-Arthur pris, c'est toute la Russie — colosse aux pieds d'argile — qui s'écroule, c'est la Mandchourie conquise et notre suprématie assurée en Orient.»

«Puis se tournant vers moi:

—«Hélas! une semblable dépense, une somme aussi fabuleuse, je ne peux l'engager sans l'autorisation formelle de mon Gouvernement. Je vais immédiatement télégraphier dans le langage convenu. Revenez demain, Madame. Je serai alors en mesure de vous donner la réponse définitive.»

«Et le jour suivant, le prince Yomayata, d'ordre de Tokio et au nom de son pays, signa avec moi un compromis.

«Je renonçai donc au cours de la discussion à bien des exigences afin de maintenir avant tout le chiffre global. J'abandonnai, certes, plus que je n'aurais dû, mais j'étais alors — je l'avoue — pleine d'illusions!

«Et Yomayata, ce fourbe — que le Dieu des Japonais punisse cette âme damnée! — m'a, en définitive, roulée — comme vous dites en français — moi, Sonia Rogersky...

«Nous arrêtaèmes la rédaction d'un contrat qui fixait les modalités de l'accord. Six traites signées à notre ordre et post-datées y furent annexées.

«Vous connaissez le dénouement de l'opération conçue et réalisée à Changhaï: Port-Arthur tomba bientôt, comme je m'y étais engagée, aux mains des Nippons; la Russie, acculée à une paix désastreuse, dut abandonner avec la Mandchourie sa fameuse place forte asiatique.

«Nous avions satisfait à notre promesse; il ne restait plus au Japon qu'à s'exécuter: les deux premiers effets, de deux millions de yens chacun, furent scrupuleusement payés à leur échéance. C'étaient les moins importants. Et Port-Arthur dont la reddition décida du sort de toute la guerre russo-japonaise valait bien, n'est-ce pas? la reconnaissance de deux signatures!

«Nos déboires — hélas! — ont commencé avec la troisième traite. Celle-ci d'un montant de 25 millions de francs nous fut retournée impayée par la banque, sous prétexte que l'endos n'était valable qu'en produisant en même temps le contrat signé à Changhaï par le prince Yomayata.

«Or, ce fameux contrat avait mystérieusement disparu des coffres de notre association. On était parvenu, je ne sais comment, à nous le subtiliser.

La blonde Sonia, à ce point de son récit, éprouva le besoin d'un instant de détente. Elle s'assit, tira une glace de son sac à main, et, armée d'un bâton de vermillon, elle griffonna hâtivement ses lèvres.

Puis, sa coquetterie apaisée, elle reprit:

—«L'histoire de Port-Arthur donne, Messieurs, la mesure de ce dont nous sommes capables. La prise de cette ville n'est, au demeurant, que l'une de nos nombreuses références. Je pense qu'elle vous suffira...»

Sonia se redressa et conclut:

—«En toute confiance, vous pouvez faire appel à nous. Je ne vous exploiterai pas, mais, en revanche, je vous demanderai de ne pas me marchander. Pour vous, ce sera... 200 millions. Somme dérisoire, n'est-il pas vrai?

Après un instant de lourd silence, le Colonel, s'adressant à Sonia, lui dit:

—«Votre nom m'indique, Madame, que vous devez être russe. C'est votre pays que vous avez donc délibérément trahi, en facilitant, comme vous le prétendez, la reddition de Port-Arthur. Et, si je comprends bien, vous souhaiteriez renouveler l'opération aujourd'hui, mais sur une plus large échelle et à notre profit, cette fois?»

La Comtesse reçut l'insulte sans sourciller. Elle fit front, et, toisant le Colonel avec morgue, elle riposta, insolente:

—«Je vois que nous ne parlons pas, Monsieur, la même langue. Je suis née en Russie, il est vrai; mais les tractations internationales auxquelles je collabore évoluent hors des limites étroites du patriotisme exclusif et désuet qui paraît être le vôtre.

«Notre association ne reconnaît qu'une patrie: le monde; qu'un maître: l'argent. Comme cet argent naît dans tous les coins du vaste univers, nos frontières, à nous, sont délimitées par les caisiers métalliques des changeurs de Galata...

Pour prononcer cette dernière phrase, Sonia s'était levée. Elle salua, laissant tomber ces simples mots dans son sillage odorant:

—«Réfléchissez, Messieurs. Demain, à la même heure, je viendrai prendre votre réponse.»

Et l'énigmatique messagère de l'A.S.E.M. sortit.

Les officiers du service des renseignements se regardèrent interloqués.

Le lendemain, le jeune officier chargé de la recevoir signifia à la Comtesse la décision du Comité et l'invita à ne plus venir désormais à la Maison Mass et Brodsky.

—«Ah! c'est ainsi? se récria-t-elle. On me chasse! Bien entendu, on ne me prend pas au sérieux. Eh bien! que le sort en soit jeté. De ce pas, je vais me mettre à la disposition des bolcheviks qui, eux, ne se montreront pas aussi sottement ladres que vous autres Français.

«Mais vous paierez cher et votre avarice et l'ignorance où vous êtes de notre puissance.

«Retenez bien ceci pour le répéter à vos chefs: avant six mois vos armées démoralisées seront rejetées à la mer. La France, orgueilleuse de sa victoire, la France qui triomphera de la grande guerre, viendra se briser, ici, avec toutes ses forces.

Sonia s'éloigna de la place Catherine en vitupérant dans sa langue maternelle contre ces «chiens de Français». On la laissa, malgré tout, sortir librement. Ce fut de la

part de notre service de renseignements une lourde faute.

A l'égard de cette femme, il ne pouvait y avoir que deux solutions: il fallait, ou se servir d'elle, ou la mettre hors d'état de nuire. On opta pour une troisième...

Les errements de cette nature, hélas! se paient par du sang.

La prophétie de la blonde Sonia n'allait pas tarder à se réaliser. La lamentable expédition de Russie dont les navrantes péripéties demeurent inconnues du public, tourna en effet rapidement au désastre.

CHAPITRE X

LA REVOLTE

Le 26 janvier 1919, en portant ses lignes avancées jusqu'à Tiraspol et Vozivessensk, le front français étendit témérairement le champ de ses opérations à plus de cent kilomètres de la côte, dans un pays hostile et démuné d'approvisionnements, loin de son Quartier Général, loin de ses bases de ravitaillement, et hors de la protection de l'artillerie de la flotte.

Soixante-dix mille hommes de troupes disparates (Français Grecs, Polonais, volontaires russes, troupes de couleur) étaient ainsi imprudemment lancés à la poursuite d'un adversaire insaisissable, rééditant la fameuse manœuvre d'Alexandre qui accula l'armée de Napoléon au désastre de la Moskova: fuir à tout prix le combat et ne laisser derrière soi que ruines fumantes.

Le courrier n'arrivait plus. Les permissions étaient suspendues, et cependant certains hommes n'étaient pas rentrés en France depuis plus de deux ans. Les réservistes libérales n'étaient pas renvoyés dans leurs foyers. Les malades et les blessés cessaient d'être évacués.

Contaminés par une propagande insidieuse, exaspérés par leurs souffrances, désespérés, les soldats du 58e régiment d'Infanterie Coloniale et du 56e d'Infanterie Métropolitaine refusèrent, le 8 mars, de quitter Tiraspos pour poursuivre leur avance dans l'intérieur du pays.

Les révoltés défilèrent dans les rues de la ville, la crosse en l'air, en chantant l'*Internationale*.

A Kherson, le même ordre fut accueilli par la même rébellion et le 176e l'Infanterie se mutina aux cris de: «Vive la paix, démobilisation!»

Les conseils de guerre de la 156e division siégeaient en permanence.

Mais on n'arrête pas par des sentences de cours martiales la révolte d'une armée excédée de privations et combattant en pays étranger, sans but bien défini.

Pendant de longues semaines, une action démoralisatrice intense s'était exercée, gangrenant troupes et équipages. Des tracts perfidement rédigés par des experts ès-révolution avaient petit à petit dérouter le jugement et comme submergé les consciences.

Dans tous les ports de la côte, l'effervescence bouillonnait. La population civile, d'autre part, mal ravitaillée, surexcitée par les meneurs, vivait dans la crainte perpétuelle des espions bolcheviks et se livrait à des manifestations chaque jour plus hostiles.

En effet la zone des opérations était infestée d'indicateurs à la solde de la Tcheka à qui tous les moyens, même les plus odieux, paraissaient bons. En voici un exemple saisissant:

La ville de Kherson précipitamment évacuée, une nuit, par les rouges fut occupée le lendemain matin par un détachement de troupes blanches. Les communistes notoires furent immédiatement arrêtés et l'Etat-Major s'empessa de placarder un appel invitant la population à secouer le joug de Lénine et à s'enrôler contre les Soviets.

Des centaines de volontaires se firent inscrire ; on les rassembla et, sur l'heure, on les conduisit au son de fifres et des tambours dans un camp préparé en hâte aux environs de la ville pour les recevoir.

Depuis nul n'a revu ces volontaires.

On a appris beaucoup plus tard qu'ils avaient été massacrés par ceux-là même qui devaient leur servir d'instructeurs et n'étaient en réalité que des agents camouflés de la Tcheka. Car la retraite des bolcheviks était une feinte et ce prétendu enrôlement une sinistre comédie destinée à déceler les adversaires de la Révolution, à les grouper en un même point afin de pouvoir plus commodément les assassiner.

*
* *

En raison des actes d'indiscipline des troupes dont la gravité allait croissant, en présence des objurgations des officiers réclamant avec une clairvoyante insistance le rapatriement immédiat de leurs hommes, devant l'offensive des bolcheviks que plus rien ne contenait, l'Amiral Amet comprit que l'expédition de Russie menaçait de tourner tragiquement.

Chez Nous... L'église historique de St-Eustache



Aux débuts de la colonie et pendant un grand nombre d'années, longtemps même après la fondation de la Brasserie Molson en 1786, les habitants de nos campagnes avaient l'habitude de se grouper à la porte de l'église paroissiale, après la messe du dimanche, pour écouter les proclamations, les nouvelles et les saillies des encanteurs, lancées de la tribune rustique du crieur. Notre gravure représente cette scène typique d'une autre époque, devant l'église historique de St-Eustache, dont la façade porte encore les traces des boulets, lors des troubles de 1837.

MOLSON

LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT
FONDÉE À MONTREAL EN 1786

En termes pressants, il demanda à Paris des renforts pour effectuer les relèves indispensables: Paris lui refusa.

Une nouvelle avance de l'ennemi, de nouvelles défections faisant empirer la situation d'heure en heure, l'Amiral commandant en chef des forces de la Mer Noire se résigna, après une douloureuse lutte de conscience, à solliciter du Gouvernement l'ordre de retour pour ses troupes et pour ses navires.

Dans un télégramme pathétique, il dépeignit, le 18 avril, la situation comme désespérée et implora, pour échapper aux conséquences incalculables d'un désastre sans précédent, l'autorisation de préparer

la retraite afin d'être à même de donner en temps opportun le signal de repli et d'effectuer le réembarquement des effectifs.

Tout pouvait encore être sauvé, même l'honneur, mais il n'y avait plus une seule faute à commettre.

Anxieusement, l'Etat-Major attendit la décision de Paris.

Douze heures, douze mortelles heures se passèrent avant que le poste de T.S.F. du navire-amiral ne reçut la réponse tant désirée.

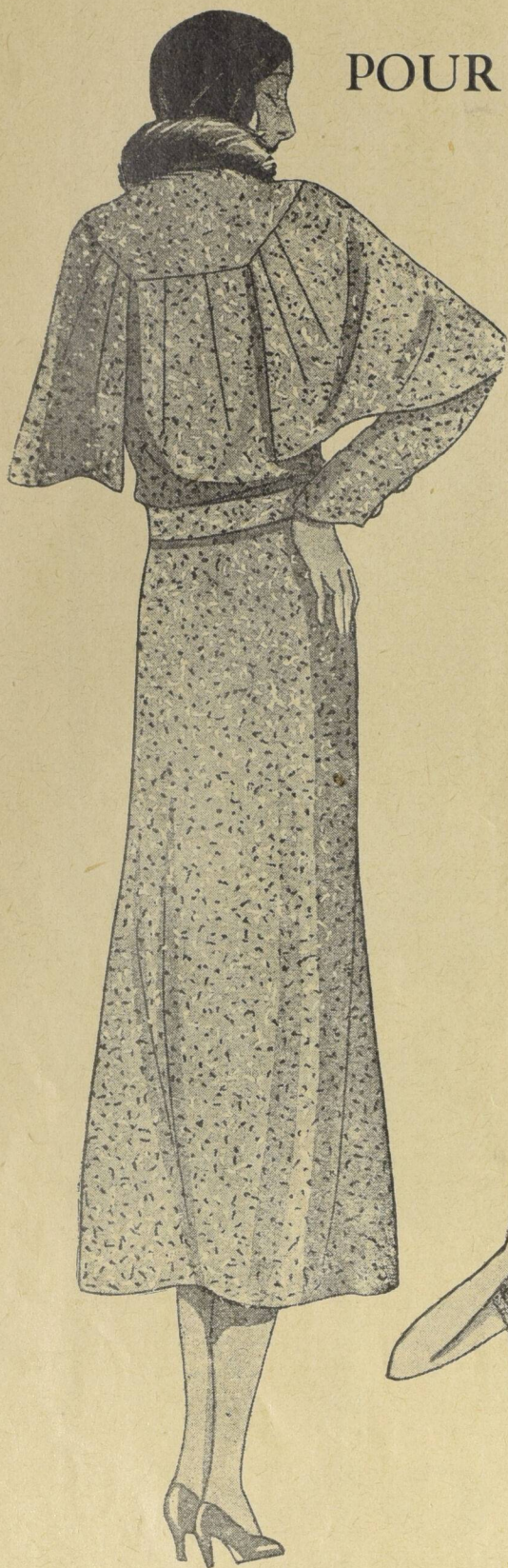
Enfin Paris parla. La brièveté inusitée du message frappa tout d'abord les officiers appelés à déchiffrer ce télégramme qui, on ne pouvait en douter, apportait le salut.

Quand le texte en clair s'étala, noir sur blanc, dans le bureau du chiffre, tous se regardèrent désemparés. Ce fut à qui n'irait pas remettre au chef vénéré l'ukase parisien.

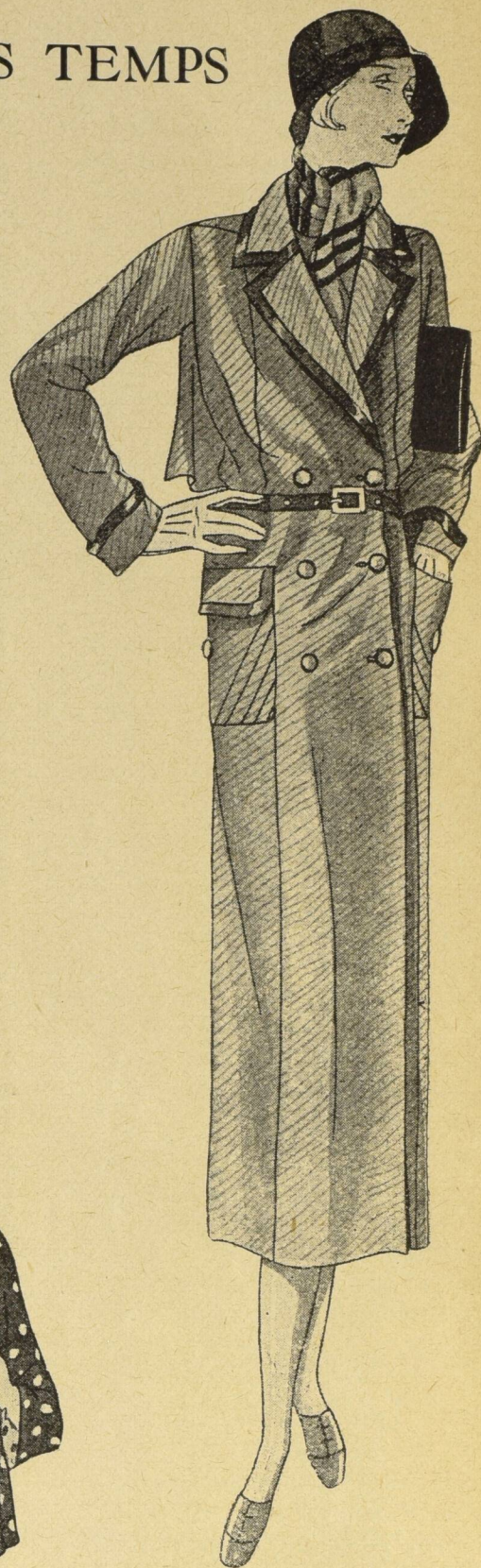
Finalement, l'un d'eux se dévoua: le plus jeune.

L'Amiral, qui avait été prévenu de la réception du télégramme, se tenait à son poste, impassible et stoïque. L'officier lui tendit la dépêche ministérielle, ce noble vieillard se raidit, puis ayant lu, livide, il chancela; ses yeux s'emplirent de larmes qui coulèrent le long de sa barbe blanche; il s'effondra dans son fauteuil en relisant, en relisant sans parvenir à les croire réels ces mots déconcertants:

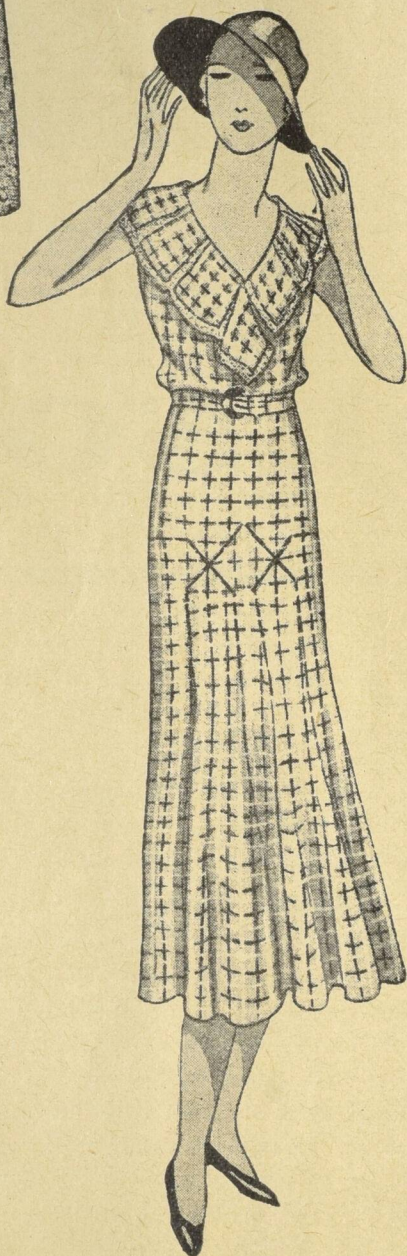
POUR LE BEAU ET MAUVAIS TEMPS



Manteau de pluie avec petite cape en forme; tissu caoutchouté noir, gris et blanc. Col de fourrure.



Imperméable en soie caoutchoutée brun châtaigne, bordé plus foncé. Cape dans le dos. Coupe classique.



Voile de coton à fond beige. Rayures noires et blanches. Dentelle blanche. Boucle en métal doré. Modèle Worth, Paris.



Robe à pois rouges sur fond blanc. Boutons de nacre. Veste à pois blancs sur fond rouge. Echarpe de même, doublée blanc à pois rouges. Modèle Maggy-Rouff.

MARINE PARIS A AMIRAL JEAN-BART:

Priorité. Secret le plus absolu. A déchiffrer par le destinataire lui-même.

Ressaisissez-vous. Je dis ressaisissez-vous et attendez instructions.»

Alors l'irréparable se produisit. Puisque Paris s'obstinait à ne pas vouloir entendre la voix de la raison, les soldats et marins allaient, eux, se charger de mettre promptement fin à l'impopulaire campagne de Russie.

Le samedi 19 avril, le *France*, le *Jean-Bart* et le *Vergniaud* reçurent l'ordre de tirer sur Sébastopol pour entraver l'avance de l'ennemi qui déjà s'était rendu maître de l'un des quartiers de la ville et avait coupé les canalisations d'eau. Cette opération militaire s'effectua tant bien que mal. Mais ce devait être la dernière.

Le lendemain fut ce 20 avril, dont le souvenir tragique est gravé à jamais dans la mémoire de ceux qui le vécurent.

En ce jour de Pâques, une brume opaline inondait les côtes et noyait l'horizon dans ses flots laiteux. La Mer Noire semblait une ombre indécise, trouée çà et là par les masses argentées des navires alliés qui dormaient au mouillage, énormes bull-dogs repliés sur eux-mêmes.

Crocs menaçants, les pièces d'artillerie pointaient; autour d'elles les bastingages s'enroulaient comme des lippes géantes.

Sauf les hommes de quart, personne n'aurait dû arpenter le pont du *Jean-Bart*, et pourtant, des ombres suspectes se profilaient sur la plage avant.

A un officier qui s'inquiétait de la rumeur sourde qui montait du poste d'équipage, un matelot les yeux hagards, la face contractée, cria:

—«Fuyez, capitaine, le navire se mutine...»

Il était huit heures du soir lorsque le soviet du *Jean-Bart* qui battait pavillon du Vice-Amiral Amet, commandant en chef les forces interalliées, fit hisser le drapeau rouge à la poupe du vaisseau.

Massés sur la plage avant, les insurgés applaudissaient tumultueusement à cette profanation et, enivrés par ce premier succès, ils proféraient à l'adresse du commandant et de son Etat-Major, injures et menaces. La maistrance était débordée. Une sorte de vent de folie passait sur le bateau...

Pendant ce temps, les matelots du *France* qui, dans l'après-midi, avaient reçu l'ordre d'embarquer

le charbon et s'y étaient ouvertement refusés, se saïssaient des officiers qu'ils enfermaient dans leurs cabines et délivraient les prisonniers.

Bientôt, tous les navires en rade imitèrent le geste du *France*. L'invendie se propageait de place en place.

Une fois maître des signaux optiques et des postes de T.S.F., les mutins éprouvèrent le besoin de prendre contact avec leurs camarades. Ils communiquèrent de la façon suivante:

SOVIET FRANCE A SOVIET JEAN-BART

*Etes-vous maîtres du navire?
Avons enfermé officiers, amené pavillon et hissé le drapeau rouge. Imitiez-nous.»*

Le lundi dans l'après-midi, les marins conviennent de descendre à terre et ils défilent tumultueusement portant les emblèmes révolutionnaires aux accents de l'*Internationale*, au milieu d'un immense cortège de femmes et d'ouvriers.

Dans Sébastopol ils ne tardèrent pas à se heurter aux quelques patrouilles restées fidèles. Une de ces dernières, composée de soldats grecs et de marins français, commandée par l'enseigne de vaisseau Pommier, ouvrit, par ordre du Colonel Trousson, Cdt d'Armes, le feu sur des manifestants exaltés, faisant dans leurs rangs de sanglantes victimes.

La situation était émouvante, nos troupes ne tiraient plus sur l'ennemi; elles avaient retourné leurs armes contre elles-mêmes...

*
* *

Le mardi de Pâques, à 10 heures du matin, les hommes du *Jean-Bart* virent avec stupeur leur commandant forcer le barrage qui avait été établi autour de sa cabine, surgir, seul, sans armes, au milieu des groupes en effervescence et gagner d'un pas décidé sa passerelle.

Hostiles, mais impressionnés malgré tout par cette mâle attitude, les marins s'étaient tus.

Alors, d'une voix forte, le commandant leur ordonna d'amener le drapeau rouge. Pour réponse, il n'eut que des sarcasmes. On lui rit au nez. Déjà cette foule déchaînée se préparait à se ruer sur lui, voulant lui imposer silence, et, peut-être, le jeter à la mer...

Sans hésiter, et avec un complet mépris de sa vie, le commandant du *Jean-Bart* fit face à cette multitude et hurla dans son porte-voix:

—«Mes enfants, réfléchissez, vous êtes en état de rébellion ou-

(Suite à la page 66)



En ces moments-là
il vous faut...

la pureté du Kotex

Le Kotex touche à la santé de trop près pour que l'on risque de douteux substituts.

LA protection hygiénique touche de trop près à la santé... à vos conceptions de propreté... pour risquer l'emploi de méthodes d'incertaine sécurité hygiénique.

Songez un instant aux soins méticuleux avec lesquels le Kotex est fabriqué. C'est une propreté de clinique qui entoure chaque pas de la fabrication. C'est une machinerie moderne qui fait le Kotex du commencement à la fin.

Les Hôpitaux emploient le Kotex

C'est ainsi que le Kotex vous parvient immaculé, pur, intégralement propre. L'an passé les hôpitaux seuls ont employé ces serviettes hygiéniques par millions... Le Kotex a donné entière satisfaction.

Aucune protection sanitaire de rang inférieur ne devrait être employée. Il est vrai que des substituts puissent coûter quelques sous moins cher — mais souvenez-vous que votre santé est en jeu.

Avant d'accepter un substitut au lieu du Kotex, songez à ces questions-ci: "Que connaît-on de cette serviette hygiénique? Quelle sécurité a-t-on de ce qu'elle contiendra à une fin aussi personnelle et intime?"

LE KOTEX EST SOUPLE

1. Le Kotex est souple... de minces couches absorbent scientifiquement l'humidité de la surface.
2. La gaze est soumise à un traitement spécial, la rendant étonnamment douce.
3. Se porte indifféremment des deux côtés tout aussi confortablement. Vous ne serez jamais embarrassée.
4. L'absorbant du Kotex est identique à celui employé par les chirurgiens dans les plus grands hôpitaux du Canada.
5. On peut s'en débarrasser instantanément, complètement.

En plus de la protection garantie à la santé, le Kotex offre le confort le plus raffiné. De forme heureuse — de texture souple, et demeurant souple parce que les couches minces répartissent l'humidité uniformément. A part cela, la gaze du Kotex a été soumise à un traitement spécial la rendant étonnamment douce. Le Kotex s'ajuste aux besoins individuels. Il est rendu désodorant. Achetez le Kotex à n'importe quelle pharmacie, bonnetterie, ou magasin à rayons.

KOTEX

FABRIQUÉ AU CANADA



3 Echantillons de KOTEX GRATIS

Si vous envoyez ce coupon à: Mademoiselle Moyra Monk, Infirmière Diplômée, Bureau 2-8-1, 1434, rue Sainte-Catherine Ouest, à Montréal, Québec.

Veuillez m'envoyer 3 échantillons de Kotex et la brochure "Une période de transition extrêmement délicate", sous enveloppe sans en-tête.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____

CROISSANCE ET DEVELOPPEMENT DEPENDENT DES "ENZYMES"



La Bière Dow "Old Stock" est fabriquée d'après un procédé distinct, qui a été développé en vue d'obtenir la pleine réaction des enzymes.

Les enzymes sont les substances qui se trouvent naturellement dans le malt d'orge et dont l'action sur les éléments nutritifs de l'orge fait que leurs propriétés reconstituantes passent dans la bière— et ceci signifie que la Bière Dow "Old Stock" est particulièrement nourrissante et soutenante.

NECESSAIRES A LA VIE

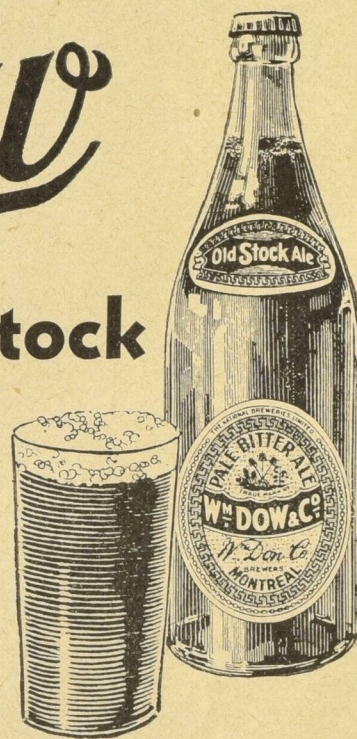
Les enzymes sont nécessaires à la vie, parce qu'elles transforment les éléments nutritifs des aliments et les rendent assimilables. Elles rendent l'orge digestible et soutenante.

Le procédé de fabrication Dow permet aux enzymes de réagir complètement avant que le malt soit transformé en moût. Il en résulte que la Bière Dow "Old Stock" vous assure pleine nutrition et possède de remarquables propriétés reconstituantes, en même temps qu'une saveur délicieuse et rafraîchissante.

Bière

Dow

Old Stock



ENZYMES

Les enzymes sont des ferments solubles essentiels, présents dans les sucs digestifs et dans certains aliments, dont ils transforment les éléments nutritifs de façon à les rendre assimilables.

Sans leur concours, la plupart des êtres vivants ne pourraient trouver leur subsistance dans la nourriture.

Leur action fait partie du processus de vie de la Nature, qui rend possible la respiration, assure la croissance et entretient les forces.

"SES ENZYMES FAVORISENT LA SANTE"

La Chronique de Francine

Le souci d'être belle et de le demeurer, le désir d'être toujours un peu plus admirée, sont l'occasion pour la femme d'une lutte de tous les instants. — Il n'y a pas de sujet sur lequel on ait plus écrit que sur celui de la beauté féminine.

Une femme qui veut être heureuse se doit d'être belle, non pas nécessairement de cette beauté faite de la régularité des traits et de la perfection des formes, laquelle n'est pas, hélas, l'apanage de toutes les femmes, mais de celle faite d'un charme et d'une personnalité que chacune a le pouvoir de développer chez elle, si peu qu'elle étudie attentivement son type et son caractère.

Le charme réside aussi bien dans la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la fermeté des contours, une chevelure bien soignée, des dents bien propres, une jolie démarche, une façon élégante de se vêtir.

La santé étant la base de la beauté, il ne faut donc pas oublier, avant tout, de veiller au bon fonctionnement de l'estomac et des intestins, car ceux-ci, en mauvais état, provoquent des rougeurs et des boutons, donnent un teint pâle, des yeux cernés et souvent amènent des irritations de la peau tels que acné, urticaire, herpès, etc., ou malaises plus graves et qui demandent alors des soins spéciaux. Ne manquez donc pas de nettoyer ces organes de temps à autre au moyen d'un léger laxatif ou purgatif. On recommande aussi, afin de laisser reposer ces deux grands travailleurs, de faire, de temps à autre, une journée de diète. Vous choisirez un jour où vous ne devez pas sortir et vous ne vous nourrissez que de jus d'orange ou de bouillon de légumes ou encore de fruits juteux frais (pommes, poires, pêches, ananas) mais tout cela sans excès.

La propreté de la peau est le deuxième point nécessaire à la beauté, elle entretient la jeunesse et préserve d'une foule de maladies. L'eau est le grand tonique de la peau, et les ablutions et les bains jouent dans la santé un rôle très important. Le bon fonctionnement de la peau rend l'organisme sain et robuste. Il faut nettoyer la peau deux fois par jour, au lever et au coucher.

En théorie, l'eau chaude est meilleure pour la propreté, parce

qu'elle dissout mieux les corps gras. Mais il vaut toujours mieux finir par des ablutions d'eau froide (surtout dans notre climat, l'hiver) afin de protéger l'épiderme contre les morsures du froid et aussi d'éviter bien des rhumes.

L'eau froide aura aussi pour effet de remédier à cet état de ramollissement des chairs que peut procurer le bain chaud. Pour un bon nettoyage le savon devient indispensable car il débarrasse la peau des poussières et impuretés, qui s'y accumulent si facilement, et la rend souple et lisse. Je crois en réalité qu'un bain tiède savonneux est le meilleur pour la conservation de la beauté de l'épiderme.

Vous pouvez faire alterner les nettoyages au savon avec des applications de cold-cream suivies de tapotements avec eau froide et astringent.

Voici maintenant l'heure si importante du maquillage! Peu de femmes savent se maquiller. La plupart se barbouillent les pommettes et les lèvres d'un rouge très voyant, se noircissent les yeux et se croient alors très jolies, elles n'ont l'air, les pauvres, que de vieilles actrices qui cachent l'outrage des ans ou des poupées de Guignol. La couleur du teint, des yeux et des cheveux importe beaucoup dans le choix des fards à employer.

Les rouges vifs ne s'emploient que pour le soir, c'est entendu.

Une femme qui a le teint pâle, évitera les crèmes et les poudres qui le blanchiraient davantage. Elle choisira un fond de teint rosé et de la poudre ocre-rosé ou brune. Celle qui a le teint coloré emploiera une crème naturelle et une poudre naturelle ou rachel.

En général, les brunes choisiront le rouge, brunette pour les joues et framboises pour les lèvres. Les blondes les tons plus clairs.

L'épilage des sourcils est encore en vogue, mais il faut éviter l'excès car un sourcil rasé enlève au visage toute expression et toute personnalité.

Une légère touche de Kohl sur le bout des cils et sur les sourcils et la toilette est terminée.

N'oubliez pas, bien entendu, de faire vos ongles avec la préparation-manucure la plus recommandée.

FRANCINE.

(Suite à la page 66)

Le seul manucure qui donne aux ongles un éclat durable

Dans 8 capitales de la mode, les femmes préfèrent ce poli à tous les autres

DOIGTS effilés de la chic Parisienne, tendus pour le baise-main... doigts gracieux qui applaudissent, à l'opéra de Vienne... ou qui secouent le sable argenté de la plage du Lido... tous ces doigts brillent de l'éclat du Poli Liquide Cutex.

A Madrid, la charmante Maribel, chroniqueuse de beauté de "Cosmopolis", déclare que "les élégantes Espagnoles d'aujourd'hui connaissent le charme magique que prennent les doigts, avec cet éclatant manucure.

"Il sèche en 30 secondes", continue Maribel. "Et il dure pendant une semaine entière... sans se fendiller, ni s'écailler, ni jaunir!"

Les femmes charmantes de tous les pays du monde se réjouissent que le Poli Liquide Cutex ne contienne aucun parfum. Car elles préfèrent choisir elles-mêmes leurs parfums, suivant leur type. Quant à leur poli, elles le choisissent pour son lustre.

Vous trouverez décrite dans une petite brochure, incluse dans chaque paquet Cutex, la méthode Cutex toute simple que suivent les élégantes du monde entier.

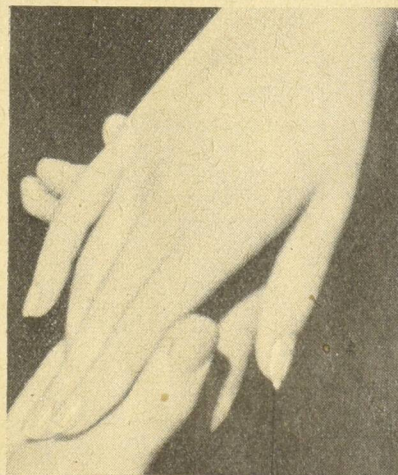
Donnez-vous un manucure Cutex, une fois par semaine. Puis, tous les jours, moulez la cuticule, nettoyez le bout des ongles et employez le Blanc à Ongle — Crayon ou Crème. Avant de vous coucher, mettez un peu de Crème ou Huile à Cuticule Cutex pour l'amollir.

Seul le Poli Liquide Cutex possède TOUS ces avantages:

1. Sèche en 30 secondes. 2. Ne se fendille, ne s'écaille, ne jaunit ni ne blanchit jamais. 3. Dure toute une semaine. 4. Brille d'un bel éclat. 5. Se présente en petits flocons solides, faciles à ouvrir.

Préparations du Manucure Cutex, 35c chacune... Poli Liquide avec Remover, 50c.

NORTHAM WARREN:
Montréal New-York Paris



LES ELEGANTES ADORENT ce séduisant manucure. Et elles trouvent bien commode le nouveau capuchon vissé, en beau bakélite noir, qui recouvre le flacon Cutex. Ce nouveau capuchon comporte un pinceau que vous pouvez garder sur votre coiffeuse sans qu'il la mouille.



Ci-joint 12c pour un Nécessaire à Manucure Cutex contenant les préparations voulues pour six manucures complets.

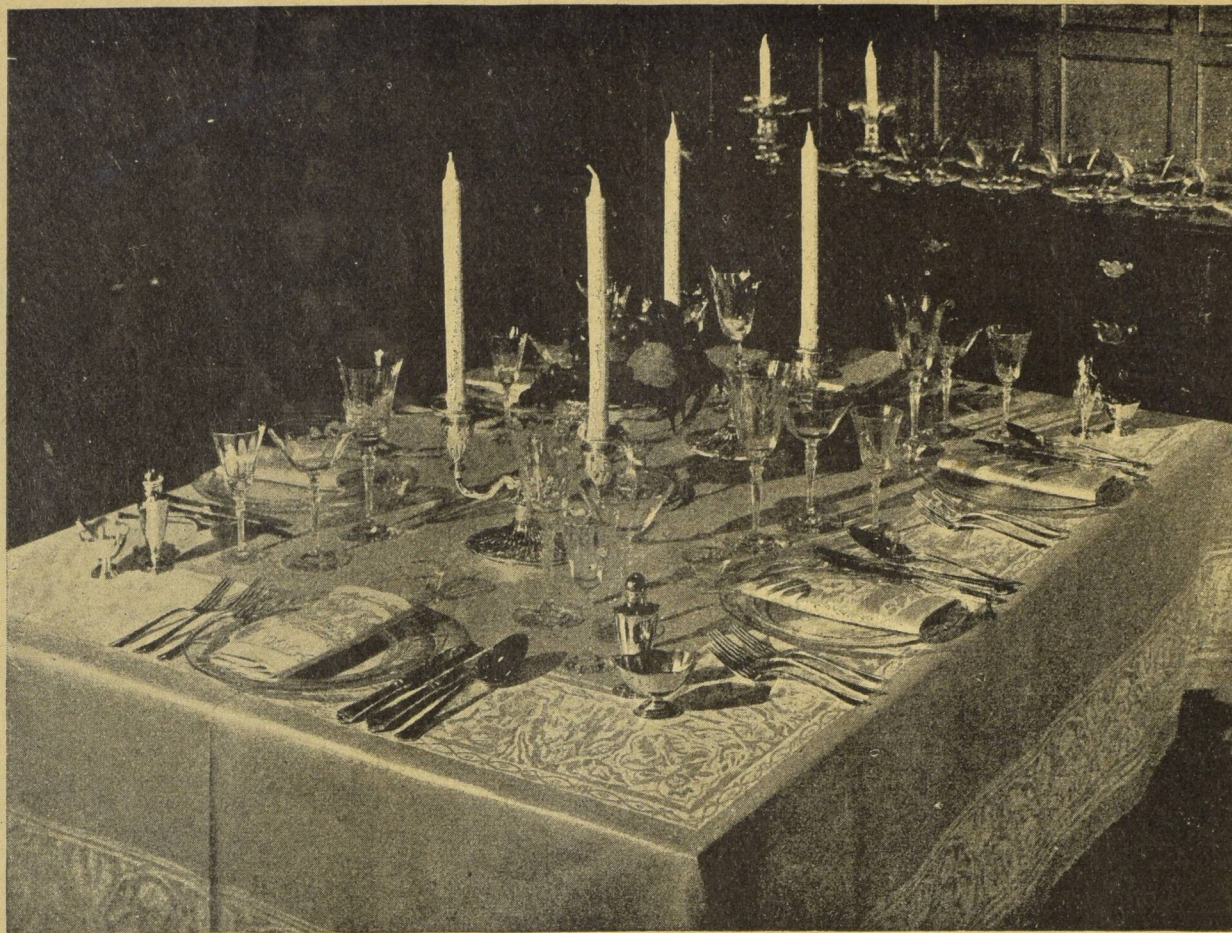
NORTHAM WARREN, Dépt. 1S-8
Casier Postal 2320 - - - Montréal, Canada

(Fabriqué au Canada)

Poli Liquide Cutex

Met du charme au bout des doigts.

Seulement 35c.



Un service de table luxueux. Argenterie de Black, Starr and Frost-Corham, verrerie Fostoria, nappe de la compagnie William Walker.

Madame est Servie...

C'est le linge blanc qui, seul, est de mise dès que l'on a des invités. Le linge de couleur est réservé pour la stricte intimité et, à la rigueur, pour les déjeuners d'amis à la campagne.

Le linge de luxe classique est blanc, damassé et chiffré. Il ne faut pas, autant que possible, en faire usage dans son premier état de neuf, car il manque alors de souplesse.

On s'arrange de façon que le chiffre, brodé blanc et selon le goût du jour, occupe le milieu de la table. Il se détache ainsi très nettement entre les surtouts. C'est le même chiffre, plus modeste de dimension, qui orne les serviettes assorties à la nappe.

L'usage des chemins de table brodés a disparu, et surtout celui des broderies en couleur dont on eut longtemps coutume de chamarrer les couverts. On veut aujourd'hui du linge uniformément blanc, à moins toutefois que, par raffinement de luxe, on ne revête la table de nappes de dentelles et de broderie.

Les chemins de table rapportés sur la nappe ne sont que des bandes rectangulaires de toile plus ou moins ouvragées, encadrées de dentelle ou de feston et destinées à égayer le service.

Parfois, et le plus souvent, les chemins de table sont préparés à

même la nappe, c'est-à-dire que le rectangle est dessiné dans la nappe et limité par des jours. Le milieu de la nappe ou plutôt — le milieu étant couvert par les fleurs et les desserts — l'espace compris au delà de ces jours est enguirlandé, jusqu'à la ligne des verres, de festons, de plumetis, de broderie anglaise ou même d'incrustations de dentelle.

Dans ce cas, le bord de la nappe est assorti à cette ornementation, il est donc garni de dentelle ou tout simplement d'un haut ourlet à jour dont le dessin rappelle les jours du milieu.

Ces nappes ajourées à même le tissu sont doublées d'un transparent ou reposent directement sur le molleton.

Le service sérieux et de cérémonie est uniformément blanc. On ne peut se permettre la fantaisie des tons en transparence que pour les dîners d'amis et de demi-gala.

Quant aux nappes très ouvragées et incrustées de riches dentelles, il est rare qu'on les expose aux dangers d'un grand repas. Ce sont plutôt des nappes à thé, appréciées surtout de la société féminine.

*
* *

Lorsque la nappe est bien tendue sur le molleton et que l'on s'est assuré de la symétrie du dessin, on place les assiettes, à un

pouce tout au plus du bord de la table.

On commence cette opération par le milieu de la table, que doivent occuper le maître et la maîtresse de la maison. Retenez que c'est toujours au milieu des côtés les plus longs que l'on place le couvert des amphitryons, qui doivent également se trouver face à face à l'endroit où la table présente sa moindre largeur.

Il est évident, par exemple, qu'à une table rectangulaire, le maître et la maîtresse de la maison, seraient placés en vis-à-vis au milieu de chaque grand côté ou, si la table était carrée, au milieu du côté le plus large de la pièce.

De chaque côté de ces premiers couverts, on aligne les assiettes proportionnellement à l'espace dont on dispose et au nombre des convives, tout en s'efforçant de respecter la symétrie.

Les assiettes placées, on pose à droite, et tout près de chacune d'elles, d'abord un couteau avec, à son extrémité, un porte-couteau et, un peu plus à droite, une cuiller. À gauche, on placera la fourchette.

Au-dessus des assiettes, mettez la collection des verres, le verre à Bordeaux bien au milieu, ayant à sa droite, un peu plus rapproché de l'assiette, le verre à vin de Madère, derrière lequel on place le verre à eau.

À gauche du verre à vin de Bordeaux, placez la coupe à vin de Champagne, qui se trouvera en face du verre à eau. Entre la coupe et le verre à eau, un peu en arrière, on pose le verre à vin de Bourgogne.

C'est sur le verre à Bordeaux que repose le menu et la carte indiquant le nom du convive.

Les carafes sont distribuées symétriquement entre les convives. Aucune bouteille ne doit paraître sur la table, sauf, depuis quelque temps, les bouteilles d'eau minérales.

Les carafes ne doivent pas porter directement sur la nappe. On les dépose sur des ronds de cristal, de porcelaine, de métal ou de lingerie dont le ton ne jure pas avec la blancheur du couvert.

Le nettoyage et l'appropriation des objets qui serviront aux repas doivent être faits quelques heures avant que l'on mette le couvert. Tout est sorti des vitrines, des armoires et du vaisselier. Des piles d'assiettes sont rangées sur la desserte et les couverts correspondant aux divers services sont eux-mêmes disposés bien en évidence et dans un ordre réfléchi, de façon à éviter toutes les recherches du dernier moment.

Le Caractère par les Prénoms

ANGELINE

Nom qui dérive du nom d'Angèle, mais l'imagination est moins légère. Il est plus positif, et donne de bons sentiments.

ARTHUR

Ce nom donne un cerveau bizarre, excentrique, et de l'imagination.

Concentrativité marquée: volonté tenace et obstinée.

BERNARD

Il donne une intelligence assez belle, un cerveau qui se rend compte des choses, il possède des connaissances assez étendues et profondes, cela dans le domaine intellectuel, car dans le domaine matériel, c'est un cerveau réfléchi qui examine toutes choses, ce qui le rend passablement pratique.

Les Bernard ont une grande douceur de caractère, des manières calmes et aimables, de la sensibilité et un tempérament affectueux sans emballements irraisonnés.

De belles qualités morales et de cœur.

CAMILLE (Homme)

En général ce nom appartient à des hommes au-dessus de la moyenne comme intelligence, volonté tenace et on-doyante, et suite dans les idées.

Leur imagination est assez originale. Leurs goûts artistiques sont toujours influencés par le côté matériel et sensuel de leur tempérament. Ils ont l'ironie facile.

D'un naturel doux, sensible et impressionnable à l'excès; sensuels et portés sur le beau sexe auquel ils plaisent beaucoup. Ils sont bons et serviables; de manières aimables et aisées, mais susceptibles et coléreux, avec mouvements de violence. Extérieur peu communicatif, un peu en-dessous, et de sens moral assez large.

Ils aiment l'argent, mais le dépensent facilement.

Ils ont confiance en eux-mêmes et de l'aplomb, et mée de la suffisance.

Leur volonté est active, entreprenante, et bien que peu autoritaires, ils savent diriger leurs affaires, car ils sont habiles, positifs, dans quelque situation qu'ils se trouvent.

Nom sérieux et fort, bien que par par-fait.

CLAUDE

Nom qui tend à se perdre, il est cependant très bon.

Les Claude sont des hommes de fond plus que d'apparence; ils ont le cerveau large, l'imagination rêveuse et originale; des aptitudes pour les sciences, et presque la double vue.

Au moral, ce sont des êtres doux et calmes, et ils sont doués de bons sentiments.

Volonté indépendante.

EDGARD OU EDGAR

Les Edgard sont actifs et combattifs; positifs et en même temps obéissant à leurs caprices.

Ils sont de convictions faibles, et leurs scrupules sont vagues.

Beaucoup d'imagination. Cerveaux bizarres.

Amour-propre susceptible, aplomb.

ELISABETH

Elles sont intelligentes, leur imagination est rêveuse et songeuse, avec un fond de mélancolie.

Elles sont douces, sensibles et délicates; aimantes et plus sentimentales que sensuelles. Simples et gracieuses, mais conservant une tenue digne et fière.

Franches, sincères, mais discrètes.

Leur volonté est égale, tranquille, mais ferme. Elles ne sont pas toujours heureuses.

ELMIRE

Très peu de documents sur ce prénom. Il appartient généralement à des personnes fines et distinguées, intelligentes, mais de cœur froid et de caractère pas toujours facile.

EMILE

Les Emile ont tous l'intelligence vive, l'imagination féconde, les aptitudes variées qui les font se débrouiller et sortir d'embarras partout.

Disons, en général, qu'ils ont des qualités de bonne camaraderie, qu'ils sont fidèles à leurs amis, toujours prêts à rendre service, mais exigeant la réciprocité, avec eux, donnant donnant, et se souvenant longtemps des injures dont ils cherchent à se venger.

Ils sont de nature affectueuse et sensuelle, portés sur le beau sexe, volages et non d'une délicatesse extrême avec les femmes; souvent dupés, malgré leur rouerie, ayant des accès de timidité enfantine et de sans-gêne gaffeur, mais s'en relevant toujours parce qu'ils n'y attachent qu'une attention médiocre, et ne sont pas fiers.

GERMAINE

Les Germaine ont l'intelligence vive.

Elles savent raisonner, elles sont facilement moqueuses et sceptiques. Rarement grossières ou même communes, au contraire, elles font plutôt preuve d'une certaine finesse de goût et de délicatesse de sentiments.

Elles ont un naturel sensible et bon sans le vouloir paraître, l'intimité seule les rend affectueuses, aimantes, sans qu'elles soient cependant jamais très expansives.

Elles sont constantes dans leurs affections, et très sincères; elles ne s'attachent pas à tout le monde et sont très longues à donner leur confiance.

Leur sensibilité et leur amour-propre excessif les rendent très susceptibles, on les froisse facilement mais elles sont sans rancune.

Elles sont assez indépendantes, agissant d'après elles seules, n'acceptant pas volontiers les observations ou les conseils.

Leur volonté est moyenne mais ferme; elles sont très obstinées dans leurs idées et leurs opinions.

Elles peuvent faire de bonnes femmes d'intérieur, surtout économes, car leur côté positif les empêchera toujours de faire des dépenses exagérées.

Ces imprudences, ainsi que de fréquents caprices, l'attrait du plaisir, un certain laisser-aller moral, donnent aux Germaine une apparente légèreté mais, malgré tout, le fond est sérieux.

HELENE

Elles ont de la sensibilité et du cœur. Volonté faible, inégale, obstinée; indolence, énergie faible. Ni timidité ni audace.

Nom doux et sympathique, pas toujours bien équilibré, que l'on peut résumer en ces quelques mots: Cœur agité, volonté apathique, une imagination en quête d'idéal et des sens orientés vers les satisfactions matérielles.

HORMISDAS

Nom qui indique de la souplesse de caractère et un certain contentement de soi-même.

LUCIENNE

Ce joli prénom dérive de Lucien et de Lucie, pour le caractère, se reporter à celui de Lucie, mais en plus atténué.

Il adoucit et rend plus gracieux le caractère un peu trop entier et sévère des Lucie, mais il a beaucoup moins de relief.

Il donne aussi plus de qualités positives et pratiques.

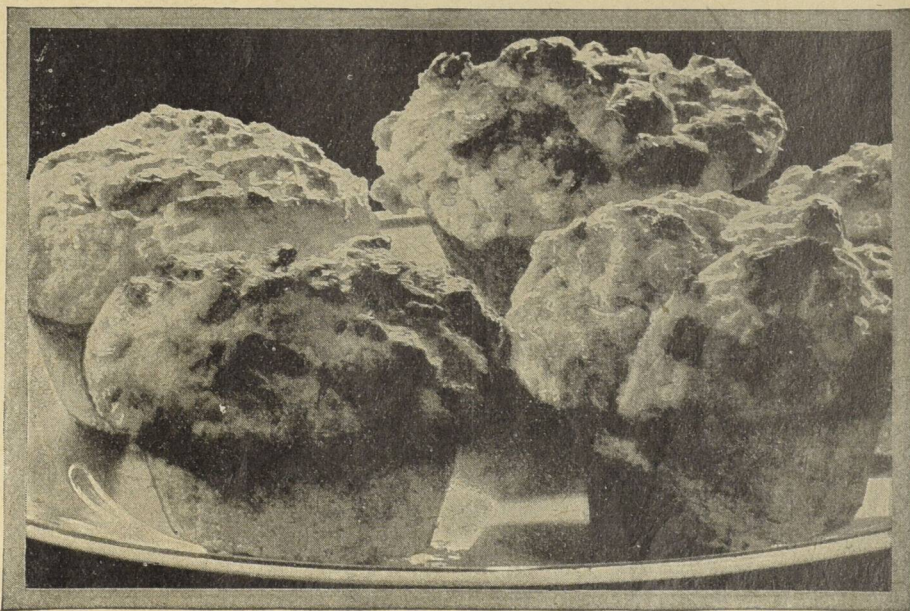
un excellent mets fait RAPIDEMENT...

EN OUTRE d'être agréables à manger, sains et nourrissants, les Muffins Graham sont aussi très faciles à préparer.

En quelques minutes à peine, ils sont prêts à mettre au fourneau... et quelques minutes plus tard, vous pouvez les servir... croustillants, dorés, appétissants. Chauds et avec du beurre, ils ont leur place sur n'importe quel menu.

Mais il y a une chose, toutefois, que vous ne devez pas oublier lorsque vous faites des Muffins... comme d'ailleurs lorsque vous avez à cuire toute autre pâte... c'est d'employer la Poudre à Pâte "Magic", la marque que 3 ménagères canadiennes sur 4* disent utiliser parce qu'elle leur assure toujours de meilleurs résultats.

*Ce fait a été révélé au cours d'une récente enquête faite dans le Dominion tout entier.



Recette de MUFFINS GRAHAM

2 c. à soupe beurre
1 tasse sucre
2 œufs
1 tasse farine blanche

1 pincée sel
3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
2 tasses farine Graham
1 1/2 tasse lait

● Défaites beurre et sucre en crème, puis tamisez farine, poudre à pâte et sel, et ajoutez au premier mélange en alternant avec le lait. Mettez dans des moules à muffins bien beurrés et faites cuire à four chaud.

STANDARD BRANDS LIMITED PRODUITS GILLETT

Toronto Montréal Winnipeg Vancouver

et bureaux dans toutes les principales villes du Canada



Si vous cuisez à la maison, le Nouveau Livre de Cuisine "Magic" vous fournira des douzaines d'intéressantes recettes qui vous aideront considérablement dans vos travaux de cuisine.

Achetez des Produits fabriqués au Canada



STANDARD BRANDS LIMITED PRODUITS GILLETT

Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont.

Veillez m'envoyer le Nouveau Livre de Cuisine "Magic".

Nom.....
Adresse.....
Ville ou village.....Province.....



PARIS PATÉ

RECETTES pour Sandwiches

Doigts au Paris-Pâté

Coupez en deux dans le sens de la longueur des petits pains à salade. Enlevez une partie du centre et remplissez de Paris-Pâté mélangé de marinades hachées fin. Décorez d'olives farcies de piment et tranchées ou saupoudrez de paprika.

Le Délice pour Sandwiches en toute occasion

FEMMES DEMANDEES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Company, Dept. 191, Toronto 8, Ont.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées *Le Film*. 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

SOYEZ POPULAIRE APPRENEZ la MUSIQUE

GUIWARE Hawaïenne BANJO... UKELELEE

Déjà nos cours par correspondance ont appris à des milliers de personnes des deux sexes à jouer l'un de ces instruments populaires.

Vous aussi vous pouvez apprendre chez-vous, sans vous déranger, en recevant vos instructions (en français) par la maille. Rien de plus facile.

Quelques semaines suffisent pour apprendre à jouer. Un superbe instrument de qualité est envoyé ABSOLUMENT GRATIS avec la première leçon.

Apprenez à jouer un de ces instruments, dans quelques semaines vous pourrez facilement jouer dans les soirées, réunions, accompagner le chant, etc. Vous serez envié, vous serez recherché pour votre musique.

Remplissez ce coupon aujourd'hui, faites une croix indiquant quel instrument vous aimeriez jouer. Sans aucun frais pour vous, vous recevrez toutes les informations concernant le cours de votre choix.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE
HAWAÏENNE ENRG.
B-74 St-Joseph, Québec



Absolument GRATIS

et sans obligation de ma part, envoyez-moi les détails de votre cours par correspondance.

Guitare Hawaïenne ☐ Ténor Banjo ☐
Ukelelee ☐ Indiquez votre choix par un X.

Nom _____

Adresse _____

LES FEMMES ET L'ESPIONNAGE

(Suite de la page 59)

verte. Si vous n'obéissez pas, vous n'êtes plus dignes d'être des marins français. Passez-moi sur le corps si vous l'osez...»

Puis, de sa main valide — il avait en effet le bras droit en écharpe — il écarta ceux qui, l'ayant suivi, le serraient de trop près et hardiment, s'avança au milieu de son équipage en révolte.

On l'entendit crier:

— «Je m'en vais de ce pas amener, moi-même, votre torchon rouge et hisser à sa place les trois couleurs de Navarin. Gare au premier qui me touche!»

Le porte-voix brandi au-dessus de sa tête comme une massue, le capitaine de vaisseau allait-il se colleter avec les rebelles déchaînés? On le savait décidé à tout. N'avait-il pas, le matin même, reçu la communion des mains de l'aumônier?

Soudain il lança ce commandement d'une voix tonitruante:

— «Vous tous, ouvrez les rangs?»

Le spectacle d'une telle énergie déconcerta. Il faut dire que ce chef était aimé de ses hommes. Dans la marine de France, son cran déjà était proverbial.

Surpris, décontenancés, les plus violents n'osèrent protester. Un léger flottement fit osciller les premiers rangs; les autres d'eux-mêmes s'écartèrent.

Puis — un moment apaisés — les cris redoublèrent.

— «A l'eau! A mort les gradés!»

Malgré les appels de haine lancés par les meneurs qui maintenant s'étaient ressaisis, les matelots, subjugués par tant de fière audace, insensiblement, ouvrirent le cercle, comme fascinés par le regard magnétique de leur chef.

Celui-ci, dont le visage crispé reflétait une intense et douloureuse émotion, gagna rapidement le mât de pavillon.

Dès qu'il y parvint, un grand silence s'établit.

Quelques cordages fébrilement tirés, et lentement le drapeau rouge, amené par la main du maître, «coula» le long de la drisse...

Des secondes passèrent qui parurent interminables: le commandant échangeait le carré d'étoffe écarlate contre l'étamine tricolore.

Enfin, le pavillon national, fouetté par la brise et tout illuminé de soleil, flotta, joyeux, ressuscité.

Ils ovationnèrent celui qui en une pareille circonstance avait, un contre tous, osé ce geste nécessaire.

— «Vive le Commandant! Bravo! Vive le Breton!»

Le miracle s'était accompli.

Et cet acte viril, si grand dans sa simplicité, fut réalisé par la volonté irrésistible d'un seul, d'un chef valeureux, brave entre les braves... le commandant du Couédic de Kérévant!

— FIN —

Histoire de l'automobile au Canada

Nous avons publié, le mois dernier, un très intéressant article sur l'histoire de l'automobile au Canada, écrit par M. R. S. McLaughlin, président de la McLaughlin-Buick. Nous regrettons toutefois d'avoir dû l'écourter, à cause de la place que tenaient les photographies dont nous voulions l'illustrer. Cet article a obtenu un tel succès que nous tenons à en remercier publiquement M. R. S. McLaughlin et le *MacLean's Magazine*, notre confrère de Toronto, qui nous avait gracieusement autorisés à le reproduire.

La direction.

Prix Lévesque de littérature canadienne

Deux romans sont primés. Mlle Eva Sénécal obtient le premier prix et M. Claude Robillard, le second.

C'est à la fin de mai 1930 que M. Albert Lévesque, éditeur, lançait un concours de romans canadiens, pour adultes et pour enfants. Trois prix étaient offerts en récompense: \$250.00 pour le 1er prix; \$150.00 pour le deuxième, et \$50.00 pour le troisième, et les manuscrits devaient être soumis avant le 1er novembre dernier.

Seize concurrents se sont inscrits, dont deux viennent d'être couronnés:

Premier prix: Mlle Eva Sénécal pour son roman intitulé «Dans les ombres».

Deuxième prix: M. Claude Robillard pour son roman intitulé «Dilettante».

Mlle Eva Sénécal a déjà publié un recueil de poésies, «La Course dans l'au-

rore», couronné par les Prix d'Action intellectuelle. Son roman, «Dans les ombres», est une étude psychologique de l'âme féminine. Elle est remarquable par la vigueur de ses observations et son sens aigu de pénétration morale.

M. Claude Robillard est un tout jeune débutant de la génération des «Vingt ans». Son roman, «Dilettante», est une peinture de mœurs, pittoresque, vivante et dramatique. Elle révèle, dans un style enjoué, les façons de vivre et de raisonner de la jeunesse montréalaise en l'an 1930.

«Dans les ombres» paraîtra en juillet prochain et «Dilettante» au cours de l'automne chez l'éditeur Albert Lévesque, à la Librairie d'Action Canadienne-française, Montréal.

La Chronique de Francine

(Suite de la page 61)

Q.—Veuillez donc m'enseigner un moyen pour obtenir la fermeté du buste, qui ne soit pas nuisible à la santé, ni ne fasse augmenter le poids. Je vous remercie. — «SUZON»

R.—Il est très délicat de traiter cette partie du corps qui renferme des glandes et des fibres sujets à l'inflammation. Les adénomes, cancers, etc., sont souvent dus à une compression trop forte ou à des traitements trop violents. Les ablutions d'eau froide additionnée d'un léger astringent sont le moyen le plus simple pour rendre la fermeté à la poitrine, mais il ne faut pas en abuser. Je vous conseille de porter un soutien-gorge bien fait, léger, en jersey ou tulle, qui maintient sans déformer.

Q.—Quelle est la bonne manière de manger une orange, une pomme et une banane? Où pourrais-je me procurer un livre d'étiquette? — UNE QUI AIME A BIEN FAIRE LES CHOSES.

R.—Les fruits se pèlent et se mangent au moyen du couteau et de la fourchette à fruits, celle-ci tenue de la main gauche piquant le fruit. On coupe le fruit en quartiers, on le pèle et on porte le morceau à la bouche avec la fourchette. Dans les maisons où l'on ne donne pas de fourchettes à fruits, on tient le fruit de la main gauche on le coupe en morceaux, on pèle et l'on porte les quartiers à la bouche avec la main droite. La banane se pèle et se rompt avec les doigts, mais en la laissant dans l'assiette, non en la tenant à la main. 2.—Dans les bonnes librairies.

Q.—Pourriez-vous me donner une recette contre la transpiration des aisselles? — MERCI.

R.—La transpiration excessive peut être diminuée en baignant les endroits affectés avec une lotion faite d'une demi-once d'alun pulvérisé, une demi-once de borax pulvérisé, le jus d'un citron et une pinte d'eau bouillante. Il se vend aussi des produits contre la transpiration qui sont très recommandés et dont l'emploi est beaucoup plus simple.

Q.—Je voudrais avoir un remède contre les taches de rousseur, chère Francine, pouvez-vous m'en suggérer un? je vous serais très reconnaissante. — ROUGETTE.

R.—Lavez tous les soirs les parties couvertes de ces taches avec les lotions suivantes: 8 onces de peroxyde, 8 onces d'eau de rose et une once d'alun, dissout dans une cuillerée d'alcool. Ou celle-ci: Une once de jus de citron, 1/2 dragme de sucre, pulvérisé et 1/2 dragme de borax pulvérisé. Mêlez bien et laissez reposer quelques jours dans une bouteille.

Plusieurs correspondantes m'ayant demandé de leur fournir quelques recettes de breuvages rafraîchissants pour servir aux réceptions que l'on donne pendant l'été, à la campagne ou à la ville, je me suis fait un plaisir d'en recueillir quelques-unes que vous trouverez ci-dessous:

PUNCH AUX TROIS FRUITS—

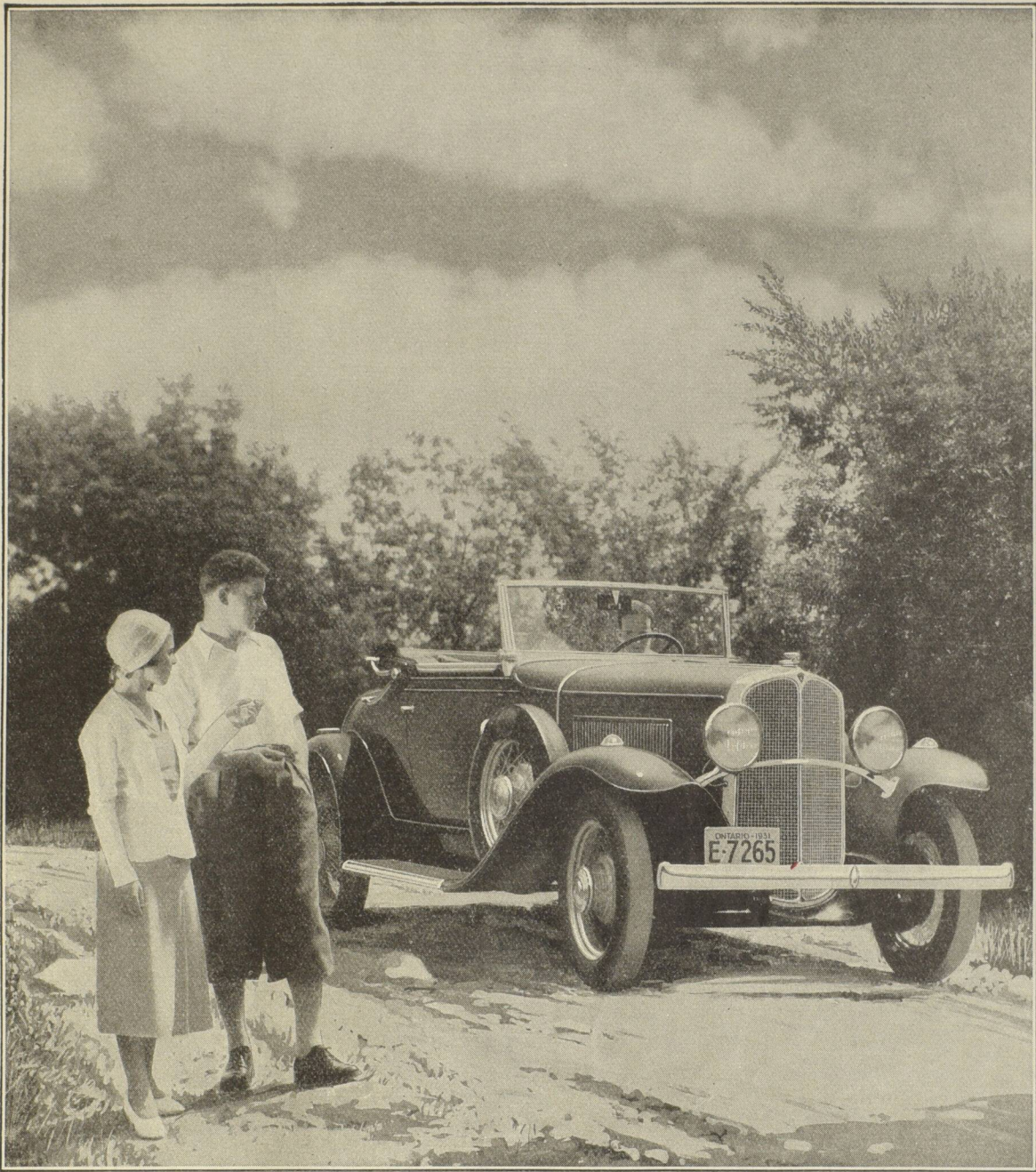
On mêle, à proportion d'une cuillerée à soupe de sirop de grenadine pour une tasse chacun du jus d'orange, de citron et de pamplemousse, le tout bien brassé. Servir dans un joli pot de fantaisie après avoir mis au froid. Ne pas mettre de glace dans le mélange, chose d'ailleurs, qu'il faut toujours éviter!

PUNCH AU PAMPLEMOUSSE—

Prenez le jus d'un pamplemousse et de deux oranges, mêlez-y une tasse de sucre et laissez reposer une heure. Versez ensuite dans un pot avec deux petites bouteilles de ginger-ale (pale) et parfumez à la menthe.

PUNCH D'ETE—

Vous mêlez dans un pot une tasse de jus de citron, deux tasses de jus de framboises cuit (ou de sirop de framboises) et une petite bouteille d'eau gazeuse (soda water). Mettez une tranche mince de citron dans chaque verre avant de le remplir.



“Regarde, Jacques, cet auto est certainement souple!”

LES gens remarquent de plus en plus la souplesse du Pontiac. Ils constatent son confort même dans les chemins les plus raboteux.

Cette souplesse de roulement, de même que la beauté, l'économie et la durabilité du Pontiac, est due à l'attention scrupuleuse que l'on apporte aux détails.

Par exemple, vous ne penseriez pas que 43 blocs de caoutchouc, comme isolation dans tout le châssis, constituent une amélioration mécanique très importante. Mais la facilité de roulement, l'absorption du bruit et de la vibration constituent une amélioration majeure.

Et le confort résulte aussi d'autres détails. Les Carrosseries Fisher, silencieuses, durables, isolées contre la chaleur et le bruit; les nouveaux sièges ajustables, pourvus de coussins profonds—voilà des choses qui augmentent le plaisir de l'auto.

“. . . Oui, les Pontiac sont confortables même sur les routes les plus raboteuses. . .”

Et puis, les propriétaires de Pontiac aiment la manière dont leurs autos se comportent - - - ils s'élancent rapidement, ne sont jamais à bout de force et ils ont une vitesse supérieure dont il n'est pratiquement jamais fait usage. L'explication se trouve dans le gros moteur du Pontiac.

Vous aimerez probablement les mêmes choses. Mais après tout, la seule manière satisfaisante de connaître un auto, c'est de le conduire. Cherchez le nom de votre plus proche dépositaire Pontiac, sous le titre "Autos General Motors", dans votre livre de téléphone. Il vous donnera une voiture à conduire. Demandez-lui aussi de vous renseigner sur les clauses généreuses de la Police de Service au Propriétaire de la General Motors et sur le mode de paiement différés G M A C.

PONTIAC

un bel auto, un auto moderne



une valeur General Motors

Croustillants plus que jamais!

GOUTEZ et appréciez la fraîcheur croustillante... l'exquise saveur de ces nouveaux Blé et Riz Soufflés (Puffed Wheat & Puffed Rice). Puis faites-les ensuite goûter aux autres membres de la famille... et vous les verrez en redemander souvent; Les enfants surtout raffolent de ces Grains Soufflés, comme l'a démontré une enquête récente.

Méthode nouvelle qui accroît la friabilité

La fraîcheur croustillante et la fine saveur de ces nouveaux Grains Soufflés sont assurées par un merveilleux nouveau procédé de cachetage à chaud exclusif. Il conserve la fraîche saveur et la délicieuse friabilité qui font tant apprécier le Blé et le Riz Soufflés Quaker et vous donnent l'impression, quand ces céréales sont servies sur votre table, qu'elles sortent à peine du four.

Les mamans doivent aussi considérer la haute valeur nutritive de ces Grains Soufflés qui, étant tirés de puissants canons qui les font exploser, sont rendus aussi complètement digestibles que s'ils subissaient une cuisson de plusieurs heures. C'est ainsi que vous avez pour les enfants un aliment excessivement nourrissant, présenté sous une forme on ne peut plus appétissante.

Céréale idéale pour les chaleurs

Le Blé et le Riz Soufflés Quaker sont des aliments qui se recommandent tout particulièrement pour le temps des chaleurs — ils sont si rafraîchissants, si appétissants. Servez-les au déjeuner, au lunch et au souper. Servez-les avec des fruits frais. Votre épicier les tient. Le Blé et le Riz Soufflés sont fabriqués au Canada par la Quaker Oats Company, Peterborough et Saskatoon, qui fabrique aussi les Flocons de Maïs Quaker, les Crackels, Muffets et autres céréales de haute qualité.



Les nouveaux Blé et Riz Soufflés "doublement croustillants" sont fabriqués d'après un procédé spécial qui rend ces céréales plus friables... et bien plus savoureuses.



Quaker Puffed Rice *and* Puffed Wheat